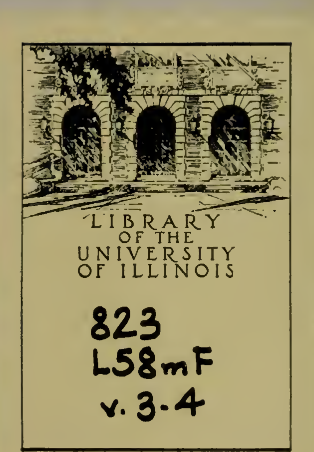




LE MOINE.



Il vient . . . .

Page 8-

LE MOINE,

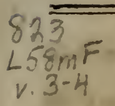
TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME TROISIÈME.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentaque. — HORACE.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques terreurs.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS AUGUSTINS, n° 9.
1811.



LE MOINE.

CHAPITRE VI.

« Ivres d'amour, dans les bras l'un de « l'autre, ils chérissent l'obscurité, et voient « avec chagrin naître le jour. »

LEE.

LES premiers transports étoient calmés, les premiers feux éteints, la honte avoit, dans le cœur d'Ambrosio, remplacé le plaisir. Confus et épouvanté de sa foiblesse, il s'arracha des bras de Matilde. En réfléchissant sur ce qui venoit de se passer, il embrassa d'un seul coup d'œil toute l'énormité de son parjure, et les calamités qui en seroient la suite, s'il venoit à être découvert. Inquiet pour l'avenir, le désespoir dans l'ame, maudissant la fragilité humaine, il évitoit les yeux de sa provoquante complice. Après quelques instans de tristes réflexions, Matilde rompit le silence. Prenant doucement sa main, et la portant à ses lèvres brûlantes :

« Ambrosio ! » dit-elle d'une voix demi tremblante.

Le moine tressaillit. Les yeux de Matilde, que rencontrèrent les siens, étoient humides, ses joues enflammées, et ses regards supplians sembloient lui demander grace.

» Dangereuse femme, dit-il, dans quel gouffre de misère vous me plongez ! Si l'on venoit à découvrir votre sexe, je paierois de mon honneur, et même de ma vie, quelques momens de plaisir. Insensé que je suis, de m'être livré à vos séductions ! A présent que puis-je faire ? comment expier mon offense ? Malheureuse Matilde, vous avez pour jamais détruit mon repos. »

« Est-ce à moi que s'adressent ces reproches, Ambrosio ? à moi, qui ai sacrifié pour vous tous les plaisirs du monde, le luxe des richesses, la modestie, aimable apanage de mon sexe, mes parens, ma fortune, ma réputation ? Quelle perte avez-vous faite qui ne me soit pas commune ? n'ai-je pas eut part à votre faute ? n'avez-vous pas partagé mon plaisir ? — Votre faute, ai-je dit, existe-t-elle ailleurs que dans la méprisable opinion du vulgaire ? Ces

péchés, pourvu que le monde les ignore, sont des plaisirs divins, que nul n'est en droit de blâmer. La nature a réprouvé vos vœux célibataires; l'homme n'est point né pour la chasteté; et si l'amour étoit un crime, Dieu n'eût pas fait si doux le plaisir d'aimer. Bannissez donc, mon Ambrosio, ces sombres nuages dont je vois votre front couvert. Livrez-vous sans réserve au bonheur qui vous est offert : cessez de me reprocher de vous en avoir donné les premières leçons, et répondez aux transports de la femme qui vous adore. »

Tandis qu'elle parloit, ses yeux étoient pleins d'une délicieuse langueur; son sein palpitoit. Jetant autour d'Ambrosio ses bras amoureux, elle l'attira de nouveau, et prit un baiser sur ses lèvres. Ambrosio sentit tous ses desirs se ranimer. Le dé étoit jeté; ses sermens étoient déjà violés; il avoit déjà commis le crime; pourquoi se seroit-il abstenu d'en savourer tout le fruit? Serrant Matilde contre son sein avec un redoublement d'ardeur, dégagé désormais de toute honte, il donna pleinement carrière à son incontinence, tandis que la voluptueuse Matilde mettoit

en pratique toutes les inventions de l'amour licencieux, les raffinemens les plus piquans que puisse offrir l'art étudié du plaisir, pour rehausser le prix de sa possession, et rendre encore plus vifs les transports de son amant. Ambrosio goûta des délices qui lui étoient jusqu'alors inconnues. La nuit s'enfuit d'un pas rapide, et la pudique Aurore rougit de le trouver encore entre les bras de Matilde.

Ivre de plaisir, le moine sortit du lit de la luxurieuse syrène, sans rougir désormais de sa lubricité, et sans redouter la vengeance du ciel offensé. Sa seule crainte étoit que la mort ne vînt arrêter le cours de ces jouissances, dont il avoit été si inhumainement sevré, et pour lesquelles un trop long jeûne aiguisoit merveilleusement son appétit.

Matilde étoit toujours sous l'influence du poison; mais c'étoit moins pour la vie de sa préservatrice que trembloit alors le moine. que pour celle de sa maîtresse. Une fois privé de celle-ci, il auroit pu difficilement en retrouver une autre, une autre sur-tout qui lui offrît des plaisirs aussi faciles et aussi

sûrs. Il la pressa donc avec instance d'employer, pour la conservation de sa vie, tous les moyens qu'elle disoit avoir en sa disposition.

« Oui, répondit Matilde, puisque vous m'avez fait connoitre le prix de la vie, je veux, quoi qu'il puisse m'en coûter, sauver la mienne. Aucun danger ne me rebutera. Je verrai sans frissonner les conséquences de mon action; je croirai mon sacrifice fort au-dessous du bien qu'il doit me procurer, et me ressouviendrai qu'un moment, en ce monde, passé entre vos bras, ne seroit point acheté trop cher par un siècle de punition dans l'autre. Mais avant que je fasse la démarche que je médite, Ambrosio, jurez-moi solennellement que vous ne chercherez jamais à connoître par quels moyens j'aurai conservé ma vie. »

Quoiqu'il ne comprît pas bien clairement ce discours de Matilde, et moins encore ce qu'elle se proposoit de faire, Ambrosio fit le serment qu'elle exigeoit.

« Je vous remercie, mon bien-aimé, dit-elle. Cette précaution étoit nécessaire; car vous êtes encore, sans le

savoir, l'esclave des préjugés vulgaires. Ce que je me propose de faire cette nuit doit vous faire tressaillir par sa singularité, et me rabaisser dans votre opinion. Avez-vous, dites-moi, la clé de la porte basse qui se trouve sur le côté occidental du jardin? »

« Quoi! de la porte qui conduit aux caveaux souterrains du couvent de Sainte-Claire? »

« Oui, de celle-là même qui mène au lieu de sépulture commun entre vous et les sœurs. »

« Je n'ai point cette clé, reprit Ambrosio, mais je puis aisément me la procurer. »

« C'est tout ce que je vous demande. Introduisez-moi la nuit prochaine, à minuit, dans le lieu de sépulture. Vous ferez le guet, tandis que je descendrai dans les caveaux, afin que personne ne puisse observer mes actions; j'y resterai seule pendant une heure. Ainsi je sauverai ma vie, et la consacrerai à vos plaisirs. Pour prévenir les soupçons, ne me venez point voir de tout le jour. N'oubliez pas la clé, et souvenez-vous que je vous attends avant minuit. Adieu, j'entends venir quel-

qu'un. Laissez-moi, je vais faire semblant de dormir. »

Le moine obéit. En sortant de la cellule, il rencontra le père Pablos. « Je viens, dit ce dernier, voir comment va mon jeune malade. » — « Paix, répondit Ambrosio, parlez tout bas. Il repose en ce moment, ne troublez pas son sommeil. » La cloche sonnoit; tous deux se rendirent à matines.

Ambrosio se sentit embarrassé en entrant dans le chœur. Le péché étoit pour lui une chose nouvelle; il lui sembloit que tout le monde devoit lire sur son visage ses aventures de la nuit. Il voulut prier, mais en vain; sa dévotion n'étoit plus ardente dans son sein, ses pensées errantes le ramenoient sans cesse aux charmes secrets de Matilde; mais il suppléa, par des apparences plus remarquables de sainteté, à ce qui lui manquoit de pureté intérieure; il n'avoit jamais paru plus dévôt envers le ciel, qu'à l'instant même où il venoit de rompre avec lui tous ses engagemens. Il ajoutoit ainsi, sans y songer, l'hypocrisie au parjure.

Les matines finies, Ambrosio se retira à sa cellule. L'impression encore

récente des plaisirs qu'il venoit de goûter pour la première fois agitoit son sein. Ses idées et ses sentimens étoient un chaos confus de remords et de volupté, d'inquiétude et de crainte. Il regrettoit encore cette paix de l'ame, cette douce sécurité de la vertu, qui jusqu'alors avoient été son partage. Il s'étoit livré à des excès dont l'idée seule, vingt-quatre heures auparavant, l'auroit fait trembler d'horreur; il frémissoit en songeant que la plus légère indiscrétion, ou de lui-même ou de Matilde, renverseroit ce haut édifice de réputation, dont l'élévation lui avoit coûté trente ans de peines, et lui attireroit l'exécration de ce peuple dont il étoit l'idole. Sa conscience aussi lui peignoit sous de sombres couleurs sa foiblesse et ses sermens violés; la crainte grossissoit à ses yeux les horreurs du châtiment; il se croyoit déjà dans les prisons de l'inquisition.

Mais, d'un autre côté, il pensoit à Matilde, à sa beauté, à ces délicieuses leçons, qui, une fois reçues, ne peuvent jamais s'oublier, et dont le souvenir seul remplissoit son ame d'extase. Les payer du sacrifice de l'innocence

et de l'honneur, étoit-ce les payer trop cher? Non. Il maudissoit la folle vanité, qui le tenant attaché durant la plus belle partie de sa vie à d'obscures occupations, l'avoit laissé dans une ignorance absolue des plaisirs que donnent l'amour et les femmes. Il se détermina à continuer, quoi qu'il dût en arriver, son commerce avec Matilde, et appela à son aide tous les raisonnemens qui pouvoient le confirmer dans cette résolution. Il se demanda à lui-même en quoi consistoit sa faute, pourvu que son irrégularité fût ignorée, et quelles conséquences il devoit en appréhender. En se conformant strictement à toutes les règles de son ordre, sauf la chasteté, il pouvoit encore conserver l'estime des hommes, et même la protection du ciel. Une aussi légère infraction de ses vœux lui seroit aisément pardonnée. Tout concourut en un mot à le convaincre qu'il pouvoit, en toute sûreté de conscience, se livrer sans réserve au dérèglement de ses appétits.

Une fois décidé sur son plan de conduite, ses agitations se calmèrent; il se jeta sur son lit, et s'endormit.

Rafraîchi par quelques heures d'un profond sommeil, il se sentit, à son réveil, disposé à recommencer aussitôt que l'occasion se présenteroit.

Conformément à l'ordre de Matilde, il n'alla point la voir de tout le jour. Le père Pablos dit au réfectoire que Rosario s'étoit à la fin déterminé à suivre ses ordonnances; mais que les médicamens n'avoient pas produit le plus léger effet, et qu'il croyoit qu'aucune puissance humaine ne pouvoit le sauver. Le prieur fut du même avis, et affecta de déplorer le triste sort d'un jeune homme dont les talens avoient fait concevoir de si hautes espérances.

La nuit arriva; Ambrosio s'étoit procuré la clé du jardin. Lorsque tout le monde dormoit dans le couvent, il sortit de sa cellule, et se rendit à celle de Matilde. Elle étoit déjà hors de son lit et habillée.

« Je vous attendois avec impatience, dit-elle; ma vie dépend de ce moment. Avez-vous la clé? — La voilà, dit le prieur. — Entrons donc au jardin : nous n'avons pas de temps à perdre; suivez-moi. »

Prenant d'une main une petite cor-

beille couverte qui se trouvoit sur la table, et de l'autre la lampe qui brûloit sur sa cheminée, Matilde sortit de sa cellule; Ambrosio la suivit. Tous deux gardèrent un profond silence; Matilde avança avec beaucoup de précaution, traversa les cloîtres et gagna le côté occidental du jardin. Ses yeux brilloient en ce moment d'un éclat extraordinaire; on lisoit dans tous ses traits le courage du désespoir. Donnant la lampe à Ambrosio, elle prit la clé, ouvrit la porte basse, et entra dans le lieu de sépulture. C'étoit un grand carré, planté d'ifs, et entouré d'un mur de pierre, dont une partie appartenoit au couvent des Dominicains, l'autre aux religieuses. La division étoit marquée par une grille de fer, dans laquelle étoit pratiquée une petite porte qui restoit ordinairement ouverte.

Matilde entra par cette petite porte, et chercha celle des caveaux souterrains où reposoient les corps bienheureux des sœurs de Sainte-Claire. La nuit étoit sombre; on ne voyoit au ciel ni la lune ni les étoiles. Heureusement l'air étoit parfaitement calme, et le

moine porta aisément sa lampe sans l'éteindre. A sa lueur ils trouvèrent bientôt la porte des caveaux, que cachoient presque totalement d'épaisses touffes de lierre; trois marches de pierres brutes y conduisoient. Matilde étoit sur le point d'y descendre; tout à coup elle fit un pas en arrière.

« Il y a quelqu'un dans le caveau, dit-elle tout bas au moine. Retirons-nous, et les laissons sortir. »

Elle se réfugia derrière un grand tombeau, érigé en l'honneur de la fondatrice du couvent. Ambrosio la suivit, et cacha soigneusement la lumière de sa lampe. Quelques momens après, la porte du caveau s'ouvrit, et ils virent, à l'aide de quelques rayons de lumière, deux femmes en habits religieux, qui paroissoient être en grande conversation. Le prieur reconnut aisément dans l'une l'abbesse de Sainte-Claire, et dans l'autre une des mères prudentes de son couvent.

« Tout est préparé, disoit l'abbesse, et c'est demain que son sort sera décidé. Ses larmes et ses soupirs ne me gagneront point. Non, depuis vingt-cinq ans que je suis supérieure de ce couvent,

je n'ai point ouï parler d'un trait aussi infâme. »

« Quelques personnes ici s'opposeront à votre volonté. Agnès a des amies dans le couvent, et particulièrement la mère Sainte-Ursule, qui la défendra de tout son pouvoir. En vérité, madame, elle mérite d'avoir quelques amies. Elle est si jeune! elle paroît si repentante! Oh! je suis convaincue que c'est la contrition, plus encore que la crainte du châtiment, qui fait couler ses larmes. J'oserois, madame, être garante de sa conduite future, si vous daigniez adoucir la sévérité de votre sentence. »

« Adoucir, sœur Camille! vous m'étonnez. Quoi! après avoir déshonoré ma maison aux yeux du saint homme que tout Madrid vénère, de celui que je desirois particulièrement convaincre de la régularité de ma discipline! Combien j'ai dû lui paroître méprisable! Non, je ne puis mieux prouver à Ambrosio mon horreur pour de pareils forfaits, qu'en sévissant contre la coupable avec toute la rigueur que nos lois admettent. Cessez donc vos supplications; je dois faire demain

un exemple terrible, et ma résolution est inébranlable. »

La mère Camille lui répliqua ; mais alors les deux religieuses étoient trop loin pour qu'il fût possible de les entendre. L'abbesse ouvrit la porte qui communiquoit à la chapelle Sainte-Claire, où elles entrèrent l'une et l'autre.

Matilde alors demanda quelle étoit cette Agnès, contre laquelle l'abbesse étoit si irritée, et ce qu'elle avoit de commun avec Ambrosio. Celui-ci lui expliqua toute l'aventure. « Depuis ce temps, ajouta-t-il, il s'est opéré une grande révolution dans mes idées. Je compte voir l'abbesse dès demain, et l'engager à traiter avec plus de compassion cette malheureuse fille. »

« Gardez-vous-en bien, dit en l'interrompant Matilde ; ce changement subit causeroit de la surprise, et feroit peut-être naître des soupçons qu'il est de votre intérêt d'éviter. Redoublez plutôt d'austérité apparente, tonnez contre les erreurs des autres, pour mieux cacher les vôtres. Abandonnez la nonne à sa destinée ; son imprudence mérite punition : elle n'est pas digne de goûter les plaisirs de l'amour, puis-

qu'elle n'a pas l'esprit de les cacher. Mais le temps presse; donnez-moi cette lampe, Ambrosio. Je vais descendre dans ces caveaux; vous allez m'attendre ici. Si quelqu'un vient, vous m'avertirez par un cri; mais, sur votre vie, quelque chose qui arrive, ne vous avisez pas de me suivre : la mort seroit à l'instant le prix de votre imprudente curiosité.

En disant ces mots, elle s'avança vers la porte du caveau, tenant la lampe d'une main, et de l'autre sa petite corbeille. Elle toucha la porte, qui aussitôt s'ouvrit d'elle-même, et présenta à ses yeux un petit escalier tournant de marbre noir. Elle descendit; Ambrosio suivit de l'œil la foible lueur de la lampe, à mesure qu'elle s'enfonçoit dans le souterrain. Bientôt elle disparut; il ne fut plus environné que de profondes ténèbres.

Ambrosio ne savoit comment expliquer ce qu'il voyoit. Resté seul, il réfléchit sur le changement subit qui s'étoit opéré dans le caractère et les sentimens de Matilde. Est-ce là, se disoit-il à lui-même, cette jeune fille si douce, qui n'aguère encore, voyant en moi un

être supérieur, étoit totalement dévouée à ma volonté? A présent elle parle d'un ton impérieux. Je n'aperçois plus en elle les vertus de son sexe; elle affecte celle du nôtre. Je la trouve insensible à la pitié pour la malheureuse Agnès; à la pitié, sentiment si naturel au cœur d'une femme! » Ambrosio fut fâché de voir que son amante manquât ainsi de sensibilité: cependant, convaincu d'ailleurs de la justesse de ses observations, quoiqu'il eût sincèrement compassion d'Agnès, il renonça à l'idée de s'intéresser en sa faveur.

Une heure s'étoit déjà écoulée depuis que Matilde étoit descendue dans le caveau, et Ambrosio ne la voyoit point revenir. Sa curiosité fut vivement excitée; il s'approcha de l'escalier, prêta l'oreille, n'entendit rien; si ce n'est quelques sons par intervalles, qui paroissoient être la voix de Matilde, et qui se répétoient dans les voûtes spacieuses du caveau. Pressé du desir de pénétrer ce mystère, il se détermina à descendre, malgré ses injonctions. Mais à peine avoit-il mis le pied sur les premières marches de l'escalier, qu'une détonnation violente se fait en-

tendre; il se retire promptement. La terre tremble; les piliers qui soutiennent les édifices environnans sont ébranlés, et tout à coup il voit, à travers l'escalier, les caveaux éclairés par une brillante colonne de lumière. Cette clarté ne dura qu'un instant. Bientôt tout redevint tranquille. Ambrosio fut environné de nouveau de profondes ténèbres, et n'entendit plus, au milieu du silence de la nuit, que le vol bruyant des chauve-souris, qui alloient et venoient autour de lui.

Chaque instant augmentoit l'étonnement d'Ambrosio. Il s'écoula encore une heure, après laquelle il vit reparoître la même lumière; mais elle étoit cette fois accompagnée d'une musique douce et solennelle, qui, remplissant toutes les voûtes souterraines, lui causa à la fois du plaisir et de l'effroi. Bientôt après, il entendit le long de l'escalier le pas léger de Matilde, et la revit rayonnante de joie et plus jolie que jamais. « Qu'avez-vous vu, lui dit-elle, —Deux fois une colonne de feu sur cet escalier. —Rien autre chose? — Rien. —Le jour s'avance; hâtons-nous de nous retirer. »

Matilde regagne promptement sa cellule. Pressé par la curiosité, le moine l'accompagne; elle ferme la porte, et débarrassée de sa lampe et de sa corbeille :

« J'ai réussi, dit-elle en se jetant dans ses bras, et au-delà de toutes mes espérances. Je vivrai, Ambrosio, je vivrai pour vous. Oh! que ne m'est-il permis de vous communiquer ma joie, de vous faire partager mon pouvoir, de vous élever autant au-dessus de votre propre sexe, que je viens, par un coup hardi, de m'élever au-dessus du mien! Mais je vous rappelle ici votre serment; ne m'interrogez pas; je ne puis, je ne dois pas vous instruire de ce qui vient de se passer, et j'espère que vous n'en exigerez point la confidence. Si vous n'avez pu, ajouta-t-elle avec un sourire, en appuyant un baiser sur sa bouche, tenir vos promesses faites à Dieu, vous tiendrez au moins celles que vous avez faites à Matilde. »

Le cœur du moine s'enflamma de nouveau, et les scènes de la nuit précédente furent répétées.

Elles le furent tant et si souvent, que

bientôt la satiété succéda aux transports. Charmé de la guérison inattendue de Rosario, Ambrosio jouit sans crainte et sans remords des faveurs de Matilde ; mais à peine une semaine s'étoit écoulée, qu'il commença à lui trouver des défauts essentiels. La possession, qui refroidit un homme, ne fait qu'accroître l'affection d'une femme. A mesure que la passion de Matilde devenoit plus ardente, celle d'Ambrosio devenoit plus froide. Il recherchoit moins sa société ; il étoit inattentif, tandis qu'elle parloit ; sa voix même, mêlée aux accords des instrumens dont elle jouoit parfaitement, ne lui procuroit aucun amusement ; enfin, Matilde ne put se dissimuler qu'Ambrosio ne sentoit plus que du dégoût pour elle, et que, naturellement inconstant, il soupiroit après le changement. Le moine soupiroit en effet pour chaque femme qu'il voyoit ; cependant, retenu par la crainte de dévoiler le secret de son hypocrisie, il concentroit ses desirs au fond de son cœur.

Il est nécessaire, pour l'intelligence des événemens subséquens, de développer ici plus particulièrement le

caractère du principal héros de cette histoire.

Ambrosio n'étoit point né craintif; cette disposition n'étoit en lui que le résultat de son éducation. S'il eût passé sa jeunesse dans le monde, il se seroit montré doué de plusieurs qualités mâles et brillantes; il étoit naturellement actif, ferme et intrépide; il avoit le cœur d'un guerrier; il auroit figuré avec éclat à la tête d'une armée. Son jugement étoit vaste, solide et décisif; il ne manquoit point de générosité; les malheureux trouvoient en lui un confident qui compatissoit à leurs peines. Avec ces dons de la nature, il auroit pu être l'ornement de son pays; la poussière du cloître les avoit presque tous obscurcis. Malheureusement privé de ses parens dès sa plus tendre enfance, il tomba au pouvoir d'un parent éloigné, qui ne desira rien tant que de ne plus entendre parler de lui; il confia le soin de cet enfant à un de ses amis, qui étoit le précédent prieur des Dominicains. Celui-ci, apologiste déclaré du monachisme, ne négligea rien pour persuader à l'enfant qu'il n'existoit de bonheur que dans les murs d'un couvent.

Il réussit pleinement, et l'ambition du jeune homme n'eut d'autre objet en vue que de pouvoir être admis par degrés dans l'ordre des Dominicains. Ses instructeurs eurent grand soin d'étouffer en lui le germe de ces vertus nobles et désintéressées, qu'il tenoit de la nature. Au lieu de lui inculquer les principes de la bienveillance universelle, ils ne lui inspirèrent qu'égoisme et partialité; ils lui apprirent à regarder comme un crime les erreurs des autres; ils surent changer la noble franchise de son caractère en une servile humilité. Pour mieux détruire son courage naturel, ils épouvantèrent sa jeune ame, en plaçant sous ses yeux toutes les horreurs que fournissent les annales de la superstition; ils lui dépeignoient, sous les couleurs les plus sombres et les plus effrayantes, les tourmens des damnés, et le menaçoient, pour la plus légère faute, de souffrances éternelles. Est-il étonnant que, l'imagination constamment fixée sur cet objet, son caractère se fût plié jusqu'à la crainte et à la timidité? ajoutez encore qu'absolument étranger à la vie mondaine, il en ignoroit les dangers, et s'en formoit une idée fort

éloignée de la réalité. Tandis que les moines étoient occupés sans relâche à déraciner ainsi ses vertus, à rétrécir ses idées, à rabaisser ses sentimens, ils laissoient parvenir à leur pleine maturité tous les vices que comportoit son caractère. Ils favorisoient admirablement ses dispositions à devenir orgueilleux, vain, ambitieux, jaloux de ses égaux, admirateur de son seul mérite, implacable et cruel dans sa vengeance. Cependant, en dépit des peines qu'on avoit prises pour le pervertir, ses bonnes qualités perçoient quelquefois le nuage dont elles étoient offusquées. Alors la lutte qui s'établissoit entre son caractère réel et son caractère acquis, étoit une singularité frappante, quoique inexplicable, pour ceux qui n'avoient point le mot de cette énigme. Il prononçoit contre les coupables les plus sévères décisions; un moment après, la compassion le portoit à les mitiger; il entamoit les entreprises les plus hardies, que la crainte lui faisoit aussitôt abandonner; son génie natif répandoit sur les sujets les plus obscurs une brillante lumière; presqu'aussitôt la superstition le replongeoit dans les plus profondes

ténèbres. Les autres religieux, qui le regardoient comme un être d'une nature supérieure, ne remarquoient point ces contradictions dans la conduite de leur chef ; ils étoient persuadés qu'il ne pouvoit mal faire, et qu'il ne changeoit jamais de résolution sans de bonnes raisons.

La lutte n'existoit encore qu'entre les sentimens opposés qu'il tenoit de la nature et de l'éducation, lorsque ses passions, qu'aucune impulsion n'avoit encore mises en jeu, se présentèrent pour décider la victoire. Elles étoient malheureusement le plus dangereux arbitre auquel il pût avoir recours. Son isolement de la société lui avoit jusqu'alors été favorable, en ne lui fournissant aucune occasion de développer ses qualités vicieuses. La supériorité de ses talens l'avoit tellement élevé au-dessus de ses confrères, qu'il n'avoit pu les jalouser. Sa piété, son éloquence, ses manières agréables, lui avoient acquis l'estime universelle, et conséquemment il n'avoit point eu d'injures à venger. Son ambition étoit justifiée par l'aveu unanime de sa capacité, et son orgueil n'étoit, aux yeux du monde,

qu'une juste confiance en ses propres forces. Connoissant à peine l'autre sexe, il n'y avoit jamais songé. S'il voyoit dans le cours de ses études que les hommes pouvoient être amoureux, il en sourioit de pitié; et des jeûnes fréquens, des ablutions, de rigoureuses pénitences, avoient amorti les feux de sa jeunesse; mais aussitôt qu'il eut connu ce qu'on appeloit amour, les barrières de la religion furent trop foibles pour résister au torrent de ses desirs; tout obstacle céda à la force de son tempérament fougueux, ardent et voluptueux. Et de ce moment-là même, toutes ses autres passions, prenant un nouveau caractère, n'attendirent que l'occasion pour se développer avec une violence également irrésistible.

Il continua donc d'être l'admiration de Madrid; l'enthousiasme s'accroissoit chaque jour. Tous les jeudis son église étoit pleine, et ses discours étoient toujours également accueillis. Il étoit le confesseur de toutes les principales maisons de cette grande ville, et l'on n'étoit point à la mode, si l'on n'avoit point à faire une pénitence enjointe

par le père Ambrosio. Il persistoit dans la résolution de ne jamais sortir de son couvent, ce qui contribuoit particulièrement à rehausser l'opinion qu'on avoit de sa sainteté. Les femmes chantoient sur-tout ses louanges; elles vantoient non seulement sa piété, mais encore la noblesse de son maintien, l'expression de ses regards, son air majestueux et la tournure gracieuse de son visage. Dès le matin la porte du couvent étoit obstruée par la multitude des voitures.

Les plus jolies femmes de Madrid, les plus distinguées par leur rang et leur naissance, ne pouvoient confesser à d'autres leurs secrètes peccadilles. Les yeux du moine dévoroient leurs charmes. Si les pénitentes eussent consulté ses muets interprètes, il n'auroit pas eu besoin, pour leur exprimer ses desirs, d'employer d'autres signes; malheureusement, elles ne le regardoient point, tant elles étoient intimement convaincues de son inaltérable pureté. On sait que la chaleur du climat opère puissamment sur le cœur des dames espagnoles; mais la plus licencieuse même auroit cru plus aisé

d'inspirer une passion à la statue de marbre de saint Dominique, qu'au cœur froid et rigide de l'immaculé père Ambrosio.

De son côté le moine, connoissant peu la privation du siècle, étoit loin de se douter que, parmi ses belles pénitentes, il s'en seroit trouvé fort peu qui eussent rejeté ses vœux; mais eût-il été mieux instruit, le soin de sa réputation l'eût toujours rendu excessivement circonspect. Il savoit combien il eût été difficile à une femme de garder un secret aussi étrange, aussi important que celui de sa fragilité. Toutes ces beautés d'ailleurs affectoient ses sens, mais ne touchoient point son cœur : l'une lui faisoit bientôt oublier l'autre. D'après ces considérations, il prenoit le parti de s'en tenir à Matilde, quoiqu'il la vît désormais d'un œil fort indifférent.

Un jour que l'affluence des pénitentes l'avoit retenu jusqu'à une heure au confessionnal, comme il se préparoit à sortir de la chapelle après que la foule se fut éclaircie, deux femmes l'abordèrent avec l'air de la plus profonde humilité. Toutes deux levèrent

leur voile, et la plus jeune le pria de vouloir bien l'écouter quelques instans. Le doux son de cette voix, qu'aucun homme ne pouvoit entendre sans intérêt, eut bientôt attiré l'attention du révérend père. L'aimable pétitionnaire paroissoit plongée dans l'affliction. Ses joues étoient pâles, ses yeux remplis de larmes, et ses beaux cheveux tomboient en désordre sur ses épaules et sur son sein. Sa physionomie, si modeste, si douce, si céleste, auroit charmé un cœur bien moins susceptible que celui qui battoit dans le sein du prieur. Adoucissant encore pour elle son ton et sa manière, Ambrosio lui dit qu'il étoit prêt à l'entendre, et l'écouta en effet avec une émotion que chaque instant rendoit plus vive.

« Mon révérend père, dit-elle, je suis menacée de perdre ma plus chère et ma presque unique amie. Mon excellente mère est au lit malade, et les médecins désespèrent de sa vie. On a épuisé tous les secours humains; il ne me reste qu'à implorer la miséricorde de Dieu. Mon père, tout Madrid vante votre piété et votre vertu, daignez vous ressouvenir de ma mère dans vos prières;

peut-être obtiendrez-vous du Tout-Puissant qu'il daigne me la conserver, et alors je m'engage bien volontiers à venir ici pendant trois mois, tous les jeudis, brûler un cierge en l'honneur de votre patron saint Dominique. »

« Fort bien, dit le moine en lui-même, voici un second *Vincentio della Ronda*. Ainsi commença l'aventure de Rosario ; puisse celle-ci finir de même ! »

Il promit de faire ce que desiroit la jeune fille.

« J'ai encore, continua-t-elle, à vous demander une autre grace. Nous sommes étrangères à Madrid ; ma mère a besoin d'un confesseur, et ne sait à qui s'adresser. On nous a assuré que vous ne sortiez jamais de votre couvent, et ma pauvre mère ne peut s'y rendre. Si vous aviez la bonté, révérend père, de me nommer un homme dont les sages et pieuses consolations pussent adoucir à ma mère les derniers instans de sa vie, nous vous en conserverions une éternelle reconnoissance. »

Ambrosio souscrivit aussi à cette demande ; et quelle demande auroit-il pu refuser ? Il promit de lui envoyer un confesseur dès le même jour, et la pria

de lui laisser son adresse. Celle qui accompagnoit la jeune fille présenta au religieux une carte sur laquelle cette adresse étoit écrite, et se retira avec la belle suppliante, qui ne se sépara de l'homme pieux qu'après l'avoir comblé de bénédictions. Les yeux d'Ambrosio la suivirent jusqu'à ce qu'elle fût sortie de la chapelle. Jetant alors les yeux sur la carte, il lut : Donna Elvire Dalfa, rue de *S. Jago*, la quatrième porte après le palais d'Albornos.

La suppliante n'étoit autre en effet qu'Antonia, accompagnée de sa tante Léonelle. Celle-ci n'avoit pas consenti sans peine à conduire sa nièce au couvent. Ambrosio lui avoit inspiré un si profond respect, qu'elle frissonnoit à sa vue. Ce fut aussi ce sentiment qui, malgré son desir de parler, lui ferma la bouche tant qu'elle fut en sa présence.

Le moine se retira à sa cellule; l'image d'Antonia l'y suivit. Il sentit s'élever dans son sein mille émotions nouvelles dont il n'osoit approfondir la cause; elles étoient totalement différentes de celles que lui avoit inspirées Matilde, lorsqu'elle lui déclara

son sexe et son amour. Ses sens étoient à peine émus ; son sein n'étoit point, comme alors, un foyer de desirs voluptueux, et son imagination, plus calme, ne lui représentoit point des charmes sur lesquels la modestie avoit étendu un voile impénétrable à la subtilité de ses yeux. Ce qu'il éprouvoit n'étoit qu'un mélange de tendresse, d'admiration et de respect ; c'étoit une mélancolie douce et délicieuse qui pénétroit son ame, et qu'il n'auroit pas échangée contre les plus vifs transports.

« Heureux, s'écria-t-il, celui qui possèdera le cœur de cette adorable fille ! Quelle délicatesse dans tous ses traits ! quelle élégance dans ses formes ! quelle douce et timide innocence dans ses regards ! Combien est différente la céleste expression de ses yeux, du feu libidineux qui brille dans ceux de la perverse Matilde ! Oh ! plus doux mille fois doit être un baiser cueilli sur ces lèvres de rose, que toutes les faveurs que l'autre accorde si libéralement. Matilde m'a gorgé de jouissances ; elle m'a forcé à tomber dans ses bras ; elle fait gloire de son intempé-

rance. Si elle eût connu l'attrait puissant de la modestie, combien il captive irrésistiblement le cœur de l'homme, combien il l'enchaine fortement au char de la beauté, eût-elle jamais été tentée de recourir à un autre charme? Est-il de sacrifice qui dût paroître pénible pour obtenir l'affection de cette fille? Oh! qu'il me fût permis de lui déclarer mon amour à la face du ciel et de la terre! d'employer tous mes soins à lui inspirer de la tendresse, de l'estime, de l'amitié; d'être assis près d'elle des heures, des jours, des années entières; d'acquérir le droit de l'obliger et d'entendre les naïves expressions de sa reconnoissance; d'épier les mouvemens de son cœur innocent; d'encourager ses vertus naissantes; de partager ses plaisirs et d'essuyer ses larmes; de la voir enfin chercher dans mes bras l'appui et la consolation de sa jeunesse! Oui, s'il peut exister un bonheur parfait en ce monde, il est uniquement réservé à quiconque sera l'époux de cet ange. »

Plein de ces idées, il marchoit à grands pas dans sa cellule, l'œil fixe et la tête penchée sur son épaule. Tout

son être paroissoit en désordre. Tout à coup ses yeux se remplirent de larmes. « Vision chimérique ! s'écria-t-il douloureusement, elle est perdue pour moi ! Jamais je ne puis être son époux ; et séduire son innocence, abuser de la confiance qu'elle me témoigne, pour sa ruine.... oh ! ce seroit le crime le plus noir qui jamais se fût commis dans le monde ! Va, ne crains rien de moi, aimable fille, ta vertu n'a rien à redouter d'Ambrosio. Non, pour tous les trésors de l'Inde, je ne voudrois pas faire éprouver à ton cœur le tourment du remords. »

En parcourant sa chambre d'un pas encore plus rapide, il aperçut sur le mur le portrait de sa *Madone*, dont il étoit naguère encore si zélé admirateur; il l'arracha avec indignation, le brisa contre terre, et le foula aux pieds. « Va, dit-il, infame, loin de moi ! »

Malheureuse Matilde ! son amant oublia que pour lui seul elle avoit renoncé à la vertu ! Il ne l'aimoit plus, parce qu'elle l'avoit trop aimé.

S'étant jeté dans un fauteuil près de sa table, il aperçut la carte sur la-

quelle étoit écrite l'adresse d'Elvire. Se rappelant qu'il avoit promis de lui envoyer un confesseur, il réfléchit pendant quelques instans; mais l'empire d'Antonia sur son cœur étoit déjà trop décidé pour lui permettre de résister long-temps à l'idée dont il avoit été frappé; il résolut d'être lui-même le confesseur. Il pouvoit aisément sortir du couvent sans être remarqué, traverser les rues sans être reconnu, en s'enveloppant la tête de son capuchon, et obtenir de la famille d'Elvire le secret sur sa sortie du couvent. Matilde étoit la seule personne dont il craignît la vigilance; mais il espéra qu'en lui disant au réfectoire qu'il s'alloit renfermer dans sa cellule pour le reste du jour, elle ne songeroit point à épier ses démarches.

Ambrosio sortit donc de son couvent par une porte secrète, à l'heure où les Espagnols sont généralement dans l'usage de faire la méridienne. Il traversa plusieurs rues, le visage caché dans son capuchon; et comme la chaleur étoit dans ce moment excessive, il rencontra peu de monde, entra dans la rue Saint-Jago, arriva sans accident à

la maison d'Elvire, sonna, et fut introduit dans une antichambre.

Ici, Ambrosio courut le plus grand risque d'être découvert : si Léonelle se fût trouvée à la maison, tout Madrid, graces à ses dispositions communicatives, eût été bientôt informé que le vénérable Ambrosio s'étoit départi de sa résolution formelle de ne jamais sortir de son couvent, en faveur de sa sœur Elvire. Heureusement pour lui, Léonelle venoit de partir pour Cordoue. Ayant reçu la veille une lettre qui lui annonçoit qu'un de ses cousins venoit de mourir, et lui avoit laissé le peu qu'il possédoit, pour être partagé entre elle et sa sœur, elle avoit fait tous ses préparatifs, pressée par Elvire elle-même d'aller recueillir cette succession : elle étoit partie aussitôt après son retour de l'église. Léonelle n'avoit point quitté Madrid sans donner quelques soupirs à la mémoire de l'aimable, mais trop inconstant Christoval ; cependant on a su depuis qu'un garçon apothicaire de Cordoue, qui avoit besoin d'un peu d'argent pour monter une boutique, s'étoit déclaré son admirateur, et que, sensible à ses soupirs,

Léonelle l'avoit rendu le plus heureux des hommes.

Aussitôt qu'on eut annoncé le confesseur, Antonia, qui étoit en ce moment près du lit de sa mère, vint à lui. « Pardon, dit-elle, mon révérend père.... Ah ciel! est-il possible? en croirai-je mes yeux? Le digne père Ambrosio est sorti pour nous de son couvent, pour venir adoucir les souffrances de ma mère! Qu'elle va être contente! Entrez, dit-elle, entrez. Maman, le père Ambrosio lui-même! »

Elle lui présenta un fauteuil auprès du lit de sa mère, et passa dans une autre chambre.

Cette visite fit beaucoup de plaisir à Elvire. En conversant avec la mère d'Antonia, Ambrosio employa tous les moyens de plaire qu'il avoit reçus de la nature. Par la force de son éloquence persuasive, il calma ses craintes, dissipa ses scrupules, fixa ses pensées sur l'infinie miséricorde de son juge, dépouilla la mort de ses épineuses erreurs, et apprit à Elvire à envisager sans effroi le précipice sans fond de l'éternité. Elle écoutoit attentivement ses exhortations, qui bientôt eurent porté la consolation

dans son cœur et excité sa confiance. Elle lui découvrit sans réserve ses inquiétudes et ses craintes : il venoit de calmer celles qui avoient pour objet une vie future ; mais elle laissoit en ce monde son Antonia ; elle la laissoit sans autres amis à qui elle pût la recommander, que le marquis de Las Cisternas et sa sœur Léonelle. La protection de l'un étoit fort incertaine ; et l'autre, quoiqu'elle aimât tendrement sa nièce, étoit excessivement imprudente et vaine. Aussitôt qu'Ambrosio connut la cause de ses alarmes, il la pria d'être encore tranquille sur ce point ; il se croyoit assuré de pouvoir procurer à Antonia un asile sûr dans la maison d'une de ses pénitentes, la marquise de Villa-Franca, femme d'une piété exemplaire et d'une charité sans bornes. Si quelque accident la privoit de cette ressource, il s'engageoit à faire admettre Antonia dans quelque respectable maison de religion, en qualité de pensionnaire ; car Elvire lui avoit avoué qu'elle désapprouvoit la vie monastique, et le moine avoit été d'assez bonne foi ou assez complaisant pour convenir que son improbation n'étoit pas dénuée de fondement.

Ces preuves d'intérêt gagnèrent complètement le cœur d'Elvire. Elle épuisa, pour le remercier, toutes les expressions que peut fournir une vive reconnoissance, en lui assurant que maintenant elle étoit parfaitement résignée à ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner. Ambrosio se leva pour prendre congé, et promit de revenir le lendemain à la même heure; mais il pria que le secret de ses visites fût inviolablement gardé.

« Je desire, dit-il, qu'on ignore dans Madrid que je m'écarte d'une règle que je me suis imposée par nécessité. Si je n'avois pas pris la résolution de ne jamais sortir de mon couvent, excepté cependant dans des circonstances aussi urgentes que celles qui m'ont amené chez vous, je serois à chaque instant interrompu pour de misérables bagatelles; il me faudroit sacrifier aux caprices des oisifs ou des curieux le temps que je crois employer plus utilement à côté du lit d'un malade. »

Elvire donna de grands éloges à sa prudence et à sa charité, et promit de cacher soigneusement l'honneur de ses visites. Le moine lui donna sa bénédiction, et sortit.

Trouvant dans l'antichambre Antonia, il ne put se refuser le plaisir de converser quelques instans avec elle. Il s'efforça de la consoler à son tour, lui dit que sa mère paroissoit calme et tranquille, et qu'il espéroit que bientôt sa santé seroit meilleure. Il demanda quel étoit son médecin, l'invita à appeler celui de son couvent, qui étoit un des plus habiles de Madrid; il glissa quelques mots à la louange d'Elvire, fit l'éloge de la force et de la pureté de son ame, et ne dissimula pas qu'elle lui avoit inspiré la plus haute estime. Antonia le remercia avec la plus touchante naïveté, avec des démonstrations de reconnoissance auxquelles Ambrosio ne dut pas être insensible. Après quelques autres instans de conversation, pendant lesquels le moine sut se concilier l'affection et même la confiance d'Antonia, il se retira, en laissant la mère et la fille dans l'admiration la mieux méritée de ses talens et de ses vertus.

En rentrant dans la chambre, Antonia vit déjà l'heureux effet de cette visite sur le visage de sa mère; tous les traits d'Elvire étoient rians. On

ne parla ce soir que du père Ambrosio.

« Avant qu'il ouvrît la bouche, disoit Elvire, j'étois déjà prévenue en sa faveur. La beauté de son organe m'a particulièrement frappée. Mais sûrement, Antonia, je crois déjà avoir entendu cette voix; il m'a semblé qu'elle étoit parfaitement familière à mon oreille. Soit que j'aie connu précédemment Ambrosio, ou quelqu'un dont l'organe ressemblât au sien, j'avoue que certains sons, certaines inflexions de cette voix, ont pénétré jusqu'à mon cœur. »

« Je vous assure, maman, qu'elle a aussi produit sur moi le même effet; cependant nous n'avons certainement pu entendre sa voix, ni l'une ni l'autre, avant que nous vinssions à Madrid. Peut-être attribuons-nous à sa voix ce qui n'est que l'effet de ses manières agréables. Je ne sais pourquoi je me sens plus à mon aise en conversant avec lui qu'avec tout autre : il m'écoute attentivement, il me répond avec douceur; il ne me traite pas en enfant, comme me traitoit au château notre ancien confesseur. Je crois véritablement qu'eussé-je resté mille ans entiers en

Murcie, je n'aurois jamais pu aimer ce vieux père Dominique. »

« J'avoue que le père Dominique n'avoit pas des manières fort agréables; mais il étoit honnête, affectueux et bien intentionné. »

« Oh! maman, ces qualités sont si communes! »

« Fasse le ciel, ma chère enfant, que l'expérience ne vous force pas à penser qu'elles sont fort rares! Mais dites-moi, Antonia, pourquoi est-il impossible que j'aie précédemment connu le père Ambrosio? «

« C'est que depuis son entrée au couvent, il n'en est jamais sorti : il connoit si peu les rues de Madrid, qu'il m'a dit qu'aujourd'hui même il avoit eu beaucoup de peine à trouver la nôtre, quoiqu'elle soit si près du couvent. »

« Tout cela est possible; mais je puis l'avoir connu avant qu'il fût entré au couvent : car, avant qu'il en puisse sortir, il faut nécessairement qu'il y soit entré. »

« Sainte Vierge! comme vous arrangez cela...! Mais ne seroit-il pas possible qu'il fût né dans le couvent? »

« Cela ne se conçoit pas aisément, dit Elvire en souriant. »

« Écoutez ; à présent je me rappelle : il fut porté dans le couvent, comme il étoit encore enfant, et le commun peuple a dit qu'il étoit tombé du ciel, et que c'étoit la sainte Vierge qui en avoit fait présent aux Dominicains. »

« Cela eût été fort honnête de sa part, reprit Elvire en souriant. Ainsi, vous croyez donc, Antonia, qu'il est tombé du ciel ? il a fait, en ce cas, une terrible chûte. »

« Je vois, ma chère maman, que vous êtes un peu au nombre des mécréans ; mais notre locataire a raconté différemment la chose à ma tante : elle prétend qu'il n'est point tombé du ciel. « Les parens de l'enfant, dit-elle, étant pauvres et hors d'état de le soutenir, le laissèrent, à l'instant même qu'il venoit de naître, à la porte de l'abbaye. Le précédent prieur le fit élever par pure charité dans le couvent. Là, il devint un modèle de vertu, et de piété, et de science, et de je ne sais encore de quoi. » En conséquence, il fut admis dans l'ordre, et bientôt après nommé prieur. Cependant, que ce soit ce récit ou l'au-

tre qui contienne vérité, tout le monde au moins s'accorde à dire qu'il ne parloit point encore quand les moines le prirent sous leur protection, et conséquemment que vous n'avez pu entendre sa voix avant qu'il entrât au monastère, puisqu'alors il n'avoit point encore de voix. »

« Fort bien raisonné, Antonia! vos conclusions sont péremptoires; je ne vous croyois pas si habile logicienne. »

« Vous vous moquez de moi, maman; mais je suis fort aise de vous voir de bonne humeur. Vous me paroissez même assez tranquille, et j'espère que vous n'aurez plus de convulsions. Oh! je savois bien que la visite du révérend père vous feroit beaucoup de bien. »

« Elle m'en a fait véritablement, ma chère enfant; elle m'a tranquillisé l'esprit sur quelques points qui me causoient du trouble. Je sens mes yeux s'appesantir, et crois pouvoir m'endormir. Tirez les rideaux, mon Antonia; si je ne m'éveille point avant minuit, j'exige qu'alors vous ne restiez point auprès de moi. »

Antonia promit de lui obéir. Après que sa mère l'eut embrassée, elle tira

les rideaux, se plaça en silence devant son tambour, et se mit à faire, en travaillant, des châteaux en Espagne. Le changement visible dans la situation de sa mère avoit ranimé ses esprits, et son imagination ne lui présentoit que des tableaux rians. Dans ses rêveries, Ambrosio occupoit une place distinguée; elle pensoit à lui avec plaisir et gratitude; mais dans l'involontaire distribution qu'elle faisoit de ses pensées, s'il y en avoit une pour le moine, il y en avoit au moins deux pour Lorenzo. Ainsi s'écoula le temps jusqu'à ce que la cloche de l'église des Dominicains annonçât minuit. Antonia se rappela les injonctions de sa mère, et s'y conforma sans répugnance. Elle rapprocha soigneusement les rideaux. Elvire dormoit d'un sommeil doux et profond; les couleurs de la santé commençoient à reparoître sur ses joues; un léger sourire entre ses lèvres annonçoit que ses rêves étoient agréables. Antonia, penchée sur elle, crut l'entendre prononcer son nom; elle baisa légèrement le front de sa mère et se retira dans sa chambre : là, se mettant à genoux devant une image de sainte Rosalie, sa patronne, elle se re-

commanda à la protection du ciel, et termina ses prières, comme elle avoit coutume de le faire depuis son enfance, en chantant l'hymne suivant :

HYMNE DE MINUIT.

Tout repose, et, dans cette enceinte,
L'airain seul interrompt le calme de la nuit,
L'airain sacré sonne *minuit*,
Salut, heure sublime et sainte!
Je t'entends, et mon cœur en paix
D'aucun remords ne sent les traits.

Voici l'heure où des mains puissantes
Préparent en secret de noirs enchantemens :
Où, de la nuit des monumens
Sortent les ombres pâlissantes!
Une tendre et pieuse ardeur
Est le seul *charme* de mon cœur.

Purs esprits, gardiens salutaires,
Vous qui, du haut des cieux, veillez sur mon destin,
Enchaînez de ce cœur mutin
Les mouvemens involontaires!
Un vain desir peut s'y glisser :
Ah! c'est à vous de le chasser.

Écartez la troupe insensée
Des enfans de la nuit, des spectres effrayans;
De songes gais, doux et rians,
Caressez toujours ma pensée :
Dans un sommeil délicieux,
A mes regards ouvrez les cieux.

De mon asile solitaire
S'élèvera vers vous un cantique amoureux,
Tous les jours, jusqu'au jour heureux
Qui rendra mon corps à la terre.
Témoins de mon ardente foi,
Anges de Dieu, planez sur moi.

Ses dévotions finies, Antonia se mit au lit. Le sommeil eut bientôt enveloppé tous ses sens ; elle goûta pendant quelques heures ce délicieux repos que peut seul donner l'innocence, et contre lequel plus d'un monarque échangeroit avec plaisir sa couronne.

CHAPITRE VII.

« Qu'elles sont obscures, ces longues et
« vastes régions ! ces lugubres solitudes, où
« le silence règne seul avec la nuit ; nuit
« profonde comme étoit le chaos avant que
« le soleil, à sa naissance, eût aggloméré ses
« rayons ou qu'il les eût lancés transver-
« salement sur les épaisses ténèbres ! Le
« flambeau des mourans, brillant d'une lueur
« fausse à travers tes voiles basses et caligi-
« neuses, tapissées d'humides moisissures et
« d'enduits glutineux, répand sur tous les
« objets une nouvelle horreur, et ne sert qu'à
« rendre la nuit plus affreuse. »

BLAIR.

AMBROSIO revint à son couvent sans avoir été découvert, et l'imagination remplie des plus agréables images. Aveugle sur le danger auquel il s'exposoit en voyant de si près les charmes d'Antonia, il ne songeoit qu'au plaisir que lui avoit déjà causé sa société, et se promettoit bien de n'y pas renoncer. Il ne manqua pas de profiter de l'indisposition d'Elvire pour voir sa fille tous les jours. Il borna d'abord ses desirs à lui

inspirer de l'amitié; mais il ne fut pas plutôt convaincu qu'elle éprouvoit pour lui ce sentiment dans toute son étendue, que son but devint plus décidé, et ses attentions plus vives et et plus marquées. L'innocente familiarité de sa conduite avec lui irritoit les desirs du moine, et sa modestie, à laquelle il s'étoit insensiblement accoutumé, ne lui imprimoit plus le respect. Il l'admiroit toujours, mais il songeoit déjà aux moyens de dépouiller Antonia du plus doux de ses charmes. La chaleur de sa passion, et la subtile pénétration dont, malheureusement pour lui-même et pour Antonia, la nature l'avoit abondamment pourvu, suppléèrent à son peu d'habileté dans l'art de la séduction. Distinguant aisément les émotions qui devoient être favorables à ses desseins, il saisissoit avidement toutes les occasions de verser la corruption dans le cœur de cette jeune fille; cependant il ne pouvoit aisément y parvenir. L'extrême simplicité d'Antonia empêchoit qu'elle n'apperçût le but de ses insinuations; mais les excellens principes de morale qu'Elvire avoit pris soin de lui inculquer, la justesse et la solidité de son

jugement, et le sentiment inné de ses devoirs, résistoient fortement aux maximes fausses et licencieuses. Souvent elle déconcertoit, par quelques mots fort simples, les sophismes du dépravateur, et lui faisoit intérieurement sentir combien les sophismes sont foibles devant les inaltérables préceptes de la vertu et de la vérité. Dans ces occasions, Ambrosio recouroit à son éloquence; il l'accabloit sous un déluge de paradoxes philosophiques qu'elle n'entendoit point, et auxquels il lui étoit conséquemment impossible de répondre. Il trouvoit ainsi le moyen, sinon de la convaincre que ses raisonnemens étoient justes, au moins d'empêcher qu'elle ne s'aperçût qu'ils étoient dangereusement faux. Antonia continuoit à entretenir une idée également avantageuse de la solidité de son jugement, et il ne douta pas qu'avec le temps il ne parvînt à l'amener au point desiré.

Ambrosio ne se dissimuloit point à lui-même que ses tentatives étoient criminelles, et que ses vues ne tendoient qu'à séduire l'innocence, mais sa passion étoit trop violente pour lui permettre d'y renoncer. Ne voyant aucun

homme admis dans la société d'Elvire, et n'ayant point oui dire que quelqu'un eût recherché la main de sa fille, il ne doutoit point que le cœur d'Antonia ne fût libre. Il se détermina donc à suivre l'exécution de son dessein, quelles que dussent en être les conséquences, et n'attendit que l'instant où il pourroit surprendre Antonia seule et sans défense.

Tandis que le moine étoit ainsi occupé de son nouvel amour, chaque jour voyoit s'accroître sa froideur pour Matilde. Plus il sentoit intérieurement ses torts envers elle, plus il lui laissoit voir d'éloignement; il n'étoit pas assez maître de lui-même pour lui cacher l'état de son ame; et il craignoit que, dans un accès de fureur jalouse, elle ne trahît un secret, dont dépendoit la conservation de sa réputation et même de sa vie. Il étoit impossible en effet que Matilde ne remarquât point son indifférence; il étoit persuadé qu'elle la remarquoit, et, pour se soustraire à ses reproches, il l'évitoit soigneusement. Cependant, s'il l'eût moins évitée, il auroit pu se convaincre, en voyant son air de douceur et de résignation, qu'il

n'avoit rien à craindre de son ressentiment. Matilde avoit repris le caractère du doux et intéressant Rosario; elle ne l'accusoit point d'ingratitude. Seulement ses yeux se remplissoient involontairement de larmes, et la tendre mélancolie qu'exprimoient son maintien et sa voix, portoit à Ambrosio les reproches les plus touchans sur son infidélité. Celui-ci n'étoit point insensible à sa peine; mais n'y connoissant point de remède, il s'abstenoit de montrer qu'il en fût affecté. Convaincu par sa conduite qu'il n'avoit rien à craindre de son ressentiment, il continuoit à la négliger, et Matilde résistant à l'impulsion de sa jalousie, continuoit à lui montrer la même tendresse.

La santé d'Elvire se rétablisoit insensiblement. Elle n'éprouvoit plus de convulsions, et Antonia ne trembloit plus pour la vie de sa mère. Ambrosio vit ce rétablissemeut avec un secret déplaisir. Il craignit qu'Elvire, dont l'œil étoit clairvoyant, ne fût pas long-temps dupe de son apparente sainteté et ne soupçonnât ses vues; il prit donc la résolution d'essayer sans délai l'étendue de son pouvoir sur le cœur d'Antonia.

Un jour qu'il avoit trouvé Elvire presque entièrement rétablie, il la quitta plus tôt que de coutume. Ne trouvant point Antonia dans le lieu ordinaire de leurs conférences, il entra librement dans la chambre même de la jeune fille. Cette chambre n'étoit séparée de celle de sa mère que par un petit cabinet, où couchoit ordinairement Flore, la femme-de-chambre. Antonia étoit assise sur un lit de repos, le dos tourné vers la porte. Ambrosio entra doucement, et s'assit auprès d'elle. Antonia tressaillit en l'apercevant, montra qu'elle étoit fort aise de le voir, et se levant aussitôt, offrit de le conduire au salon. Ambrosio lui prenant la main, la retint et l'engagea à se rasseoir sur le lit de repos. Elle se rassit près de lui sans difficulté. Antonia n'avoit aucune raison de penser que, pour converser, une chambre fût plus convenable qu'une autre. Sûre de ses principes, et non moins sûre de ceux d'Ambrosio, elle se disposa à causer avec lui sans contrainte, et avec sa vivacité ordinaire.

Ambrosio examina le livre qu'elle lisoit et qu'elle avoit replacé sur la table : c'étoit la Bible en espagnol.

« Quoi! dit le moine en lui-même, Antonia lit la Bible, et elle est encore si novice! »

Mais, en l'examinant, il s'aperçut qu'Elvire avoit fait exactement la même remarque. Cette prudente mère, tout en admirant les beautés des saintes écritures, étoit convaincue que ces livres, en leur entier, sont la plus dangereuse lecture qu'on puisse permettre à une jeune personne. Plusieurs des récits qu'ils contiennent ne tendent qu'à lui faire naître les plus dangereuses idées; tout y est appelé par son nom, et l'on trouveroit à peine un choix plus complet d'expressions indécentes dans les annales d'un mauvais lieu. C'est ce livre cependant qu'on recommande plus particulièrement aux jeunes filles, celui qu'on met entre les mains des enfans aussitôt qu'ils sont en état de l'entendre, celui qui leur inculque trop fréquemment les premières notions du vice, et donne le premier éveil à leurs passions. Elvire étoit si convaincue de la justesse de cette observation, qu'elle auroit préféré mettre dans les mains de sa fille *Amadis de Gaule*, ou *le vaillant champion Tyran Le Blanc*, ou

même les exploits de *don Galaor* et les jeux lascifs de *Damser plazer di mi vida*. Elle avoit en conséquence pris deux déterminations relativement à la Bible : la première étoit de ne point permettre à Antonia de la lire avant qu'elle fût assez expérimentée pour en sentir les beautés et la moralité ; la seconde, de la copier de sa main, en ayant soin d'omettre tout ce qui s'y trouveroit d'indécent. Elvire ne s'étoit point départie de cette résolution, et telle étoit la Bible que lisoit Antonia. Ambrosio s'apercevant de sa méprise, replaça le livre sur la table.

Antonia parla de la santé de sa mère, et de la joie que lui causoit son rétablissement.

« J'admire, dit le moine, votre piété filiale ; elle prouve l'excellence de votre caractère et la sensibilité de votre cœur ; elle promet un trésor à celui que le ciel a destiné à posséder vos affections. Si votre cœur est capable de tant de tendresse pour une mère, que ne sentira-t-il pas pour un amant ? Mais peut-être ce tendre cœur est-il déjà donné. Dites, ma chère enfant, connoissez-vous ce que c'est que l'amour ? Parlez-moi sin-

cèrement; oubliez mon habit, et ne voyez en moi qu'un ami. »

« L'amour, dit-elle? oh! oui vraiment, je le sais; j'ai déjà aimé beaucoup, beaucoup de monde. »

« Ce n'est pas là ce que j'entends : l'amour dont je parle ne peut être senti que pour une seule personne. N'avez-vous jamais vu l'homme que vous desireriez avoir pour époux? »

« Oh! non, en vérité. »

Antonia disoit ici un mensonge, mais c'étoit sans s'en douter. Elle ignoroit absolument de quelle nature étoient ses sentimens pour Lorenzo; et comme elle ne l'avoit point vu depuis sa première visite, l'impression qu'il avoit faite sur son cœur s'affoiblissoit de jour en jour. D'ailleurs, elle ne pensoit à un mari qu'avec l'effroi d'une jeune vierge : aussi répondit-elle *non*, sans hésiter, à la question d'Ambrosio.

« Et ne desirez-vous point voir cet homme, Antonia? ne sentez-vous point dans votre cœur un vide importun? ne soupirez-vous point sur l'absence de quelqu'un qui vous est cher, et qui cependant vous est inconnu? ne vous apercevez-vous point que quelque chose

qui vous plaisoit autrefois n'a plus de charmes pour vous? n'éprouvez-vous point dans votre sein mille nouvelles sensations, mille nouveaux desirs, que l'on sent, mais que l'on ne peut définir? Seroit-il possible, lorsque vous enflammez tous les cœurs autour de vous, que le vôtre demeurât froid et insensible? Non, je ne puis le croire. Ce doux éclat de vos yeux, cet aimable incarnat qui colore vos joues, cette mélancolie voluptueuse, enchanteresse, que l'on voit quelquefois répandue sur tous vos traits, tout trahit le secret de votre cœur. Vous aimez, Antonia, et vous cherchez en vain à me le cacher. »

« Vous m'étonnez, mon père. De quelle nature est donc cet amour dont vous me parlez? Je ne le connois pas; mais si je le connoissois, quelle raison aurois-je d'en faire un mystère? »

« N'avez-vous jamais, Antonia, rencontré un homme qu'il vous semblât connoître depuis long-temps, quoique vous ne l'eussiez jamais vu? dont la figure fût, dès le premier abord, familière à vos yeux? dont le son de voix flattât votre oreille et pénétrât jusqu'à

votre ame? dont la présence vous causât de la joie et l'absence de la tristesse? dans le sein duquel votre cœur aimât à s'épancher, à déposer toutes ses sollicitudes? N'avez-vous point éprouvé ces sentimens, Antonia? »

« Oh! oui, mon père assurément; j'ai ressenti tout cela la première fois que je vous ai vu. »

Ambrosio tressaillit.

« Moi! s'écria-t-il; est-il possible, Antonia...? »

Ses yeux brillèrent de plaisir et d'impatience. Il prit sa main et la baisa avec transport.

« Quoi! vous avez éprouvé ces sentimens pour moi?

« Et plus vivement encore que vous ne pourriez l'exprimer. Dès l'instant même que je vous vis, je ressentis tant de plaisir, tant d'intérêt! j'étois si impatientée d'entendre le son de votre voix, et quand je l'eus entendu, il me sembla si doux! il porta à mon cœur une émotion si tendre! Il me sembla que cette voix me disoit mille choses que je desirois d'entendre; il me sembla que je vous connoissois depuis longtemps, que j'avois droit à votre ami-

tié, à vos avis, à votre protection. Je pleurai quand je ne vous vis plus, et n'aspirai qu'après l'instant de vous revoir. »

« Antonia, charmante Antonia ! s'écria le moine, en la pressant contre son sein, en croirai-je mes sens? Oh! répétez-moi, ma douce amie, dites-moi encore que vous m'aimez, que vous m'aimez tendrement. »

« Oui, Ambrosio, je vous aime, et vous êtes, après ma mère, ce que j'ai de plus cher au monde. »

A cet aveu naïf, Ambrosio ne se possède plus. Ivre de joie et brûlant de desirs, il la serre tremblante dans ses bras, couvre de baisers ses joues et sa bouche, pompe l'ambroisie de sa délicieuse haleine, viole d'une main hardie les trésors de son sein. Déjà il s'entouroit des membres délicats et flexibles d'Antonia, qui, alarmée et surprise de la vivacité de son action, cherchoit à se soustraire à ses embrassemens.

« Ambrosio, s'écria-t-elle, père Ambrosio, laissez-moi, au nom du ciel! »

Le moine licencieux est sourd à ses prières; il persiste dans son dessein,

et continue à prendre des libertés encore plus grandes.

Antonia prie, pleure, se débat ; épouvantée à l'excès, quoiqu'elle ne connût point la cause de son effroi, elle employoit toute sa force pour repousser le moine ; elle étoit sur le point de crier pour obtenir du secours, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit tout à coup. Ambrosio eut assez de présence d'esprit pour sentir en un clin-d'œil le danger de sa situation. Lâchant aussitôt sa proie, il s'élance, d'un saut, du lit de repos jusqu'au milieu de la chambre. Antonia fait une exclamation de joie, court à la porte, et se jette dans les bras de sa mère.

Alarmée de quelques propos du prieur, qu'Antonia lui avoit innocemment répétés, Elvire avoit pris la résolution d'élaircir ses soupçons. Elle connoissoit trop le monde pour s'en laisser imposer par la grande réputation de vertu dont jouissoit le moine. Elle avoit réfléchi sur quelques particularités qui, assez peu importantes en elles-mêmes, étant réunies, sembloient autoriser ses craintes. Les visites fréquentes d'Ambrosio, qui, autant qu'elle

pouvoit le voir, ne visitoit que sa famille, l'émotion qu'il laissoit involontairement paroître toutes les fois qu'elle parloit d'Antonia, la vivacité de ses yeux, qui annonçoit en lui toute la force de l'âge, et sur-tout les principes pernicieux qu'il inculquoit à sa fille, et qui s'accordoient mal avec ceux qu'il professoit en sa présence; tous ces faits rassemblés lui avoient inspiré des doutes sur la pureté de l'amitié d'Ambrosio. Elle avoit, en conséquence, résolu de l'épier la première fois qu'elle le sauroit en tête-à-tête avec Antonia, et sa tentative lui avoit réussi. Elvire ne l'avoit pas, à la vérité, surpris comme il serroit Antonia dans ses bras; mais le desordre des vêtemens de sa fille, et la confusion peinte dans tous les traits du moine à son apparition, suffirent pour la convaincre de la légitimité de ses craintes. Cependant elle étoit trop prudente pour faire un éclat. Sentant combien il seroit difficile, et même dangereux, de vouloir démasquer un imposteur en faveur duquel le public étoit tellement prévenu, et voulant éviter de se faire un aussi puissant ennemi, elle affecta de ne point remarquer son agi-

tation, s'assit tranquillement sur le sofa, donna quelques raisons de son entrée inopinée dans la chambre de sa fille, et se mit à converser sur divers sujets, avec toute l'apparence du calme et même de la confiance.

Rassuré par cette conduite, le moine se remit peu à peu de son trouble; il voulut répondre à Elvire sans aucune apparence d'embarras; mais il étoit encore trop novice dans l'art de la dissimulation : s'apercevant lui-même qu'il devoit avoir l'air contraint et emprunté, il rompit la conversation, et se leva pour partir, se promettant intérieurement de retrouver bientôt une occasion plus favorable. Quel fut son étonnement, lorsqu'Elvire, en le reconduisant, lui dit en terme polis, que sa santé étant à présent parfaitement rétablie, elle ne croyoit pas devoir priver plus long-temps de sa présence d'autres personnes qui pourroient en avoir besoin. « Je vous prie de croire, dit-elle, que je conserverai une éternelle reconnoissance de vos attentions et de l'heureux effet qu'ont produit sur ma maladie votre société et vos exhortations; je regrette que l'obligation de

vaquer à quelques affaires domestiques, et celle de vous laisser librement vaquer aux vôtres, me forcent à renoncer au plaisir de recevoir à l'avenir vos visites. » Ce langage, quoique doux, étoit fort clair. Cependant Ambrosio se disposoit à répliquer ; mais un regard expressif d'Elvire arrêta subitement ses représentations. Convaincu par ce coup d'œil qu'il étoit découvert, et n'osant plus insister, il prit congé, et revint à son couvent, le cœur plein de honte, d'amertume et de fureur.

A son départ, Antonia sentit son esprit soulagé d'un grand poids ; cependant elle fut affligée d'un accident qui ne lui laissoit plus d'espoir de le revoir. Elvire en ressentoit aussi quelque chagrin ; elle avoit eu trop de plaisir à le regarder comme son ami, pour ne pas regretter de s'être si étrangement trompée ; mais elle avoit trop éprouvé l'ordinaire sincérité des amitiés du siècle, pour être long-temps affectée de l'issue de celle-ci. Elle fit alors sentir à sa fille le danger qu'elle avoit couru ; mais ce fut avec la plus grande précaution, pour éviter, en ôtant le bandeau qui lui couvroit les yeux, de déchirer le

voile de l'innocence. Elle se contenta de la mettre sur ses gardes, en lui ordonnant, si Ambrosio continuoit ses visites, de ne jamais rester seule avec lui; injonction à laquelle Antonia promit de se conformer.

Ambrosio, de retour à sa cellule, s'enferma, et se jeta désespéré sur son lit. Le desir, le regret, la honte, et la crainte d'être démasqué, l'agitant à la fois, remplirent son ame de trouble et de confusion. Plus d'espoir pour lui de satisfaire une passion qui faisoit désormais partie de son existence. Son secret étoit au pouvoir d'une femme. La vue du précipice l'épouvantoit; mais en songeant que, sans Elvire, il seroit maintenant possesseur de l'objet de ses desirs. Sans Elvire!.... Avec les plus terribles imprécations, il jura vengeance contre elle; il jura qu'en dépit d'elle, en dépit de l'univers, il possèderoit Antonia. Après avoir prononcé ce serment, il se lève, marche à grands pas, bat les murs de sa cellule, rugit d'une impuissante fureur, et se livre à tous les transports de sa rage.

Cette tempête n'étoit point encore appaisée lorsqu'il entendit frapper dou-

cement à la porte de sa cellule. Craignant qu'on ne l'eût entendu des dortoirs, il n'osa refuser d'ouvrir; il essaya de se remettre pendant quelques instans, tira le verrou; la porte s'ouvrit, et Matilde parut.

Matilde, en ce moment, étoit, de toutes les personnes qui habitoient le couvent, celle dont la présence devoit le plus l'importuner. Il n'étoit pas assez maitre de lui pour pouvoir la traiter avec ménagement; il fit un pas en arrière en la voyant, et fronça le sourcil:

« Je suis en affaires, dit-il, laissez-moi. »

Matilde, sans l'écouter, referma la porte au verrou, et s'avança vers lui d'un air doux et suppliant:

« Pardon, Ambrosio, dit-elle; pour votre propre intérêt, je ne dois pas vous obéir. Ne craignez point de plaintes de ma part : je ne viens pas pour vous reprocher votre ingratitude; je vous pardonne de tout mon cœur, et n'étant plus votre amante, je demande la seconde place, c'est-à-dire, celle de votre confidente et de votre amie. Nous ne pouvons forcer nos inclinations. Le peu

de beauté que vous avez trouvé en moi, s'est évanoui pour vous avec l'attrait de la nouveauté. Si Matilde ne vous inspire plus de désirs, c'est sa faute et non la vôtre. Mais pourquoi me fuir? pourquoi éviter si soigneusement ma présence? Vous avez des chagrins, et vous ne permettez pas que je les partage! Vous avez des regrets, et vous ne voulez point de mes consolations! Vous avez des desirs, et vous refusez mon secours! C'est de tout cela que je viens me plaindre à vous, et non de votre indifférence envers moi. J'ai renoncé au droit d'une amante; mais rien ne me fera renoncer à ceux d'une amie. »

« Généreuse Matilde, dit-il en lui prenant la main, combien vous vous montrez supérieure à la foiblesse de votre sexe! Oui, j'accepte votre offre. J'ai besoin d'avis; vous serez la confidente de mes pensées, de mes desseins. Vous voulez, dites-vous, m'aider à les exécuter; hélas! Matilde, vous n'en avez pas le pouvoir. »

« J'ai ce pouvoir, et je l'ai seule au monde. Votre secret, Ambrosio, n'en est pas un pour moi. Mon œil attentif

a observé toutes vos démarches, toutes vos actions : vous aimez.

« Matilde! »

« Pourquoi le dissimuler? Vous n'avez point à craindre de moi la puérile jalousie des autres femmes. Vous aimez, Ambrosio; Antonia Dalfa est l'objet de votre passion. Je connois toutes les particularités de votre nouvelle liaison; toutes vos conversations avec elle m'ont été répétées. Je suis instruite de votre tentative sur la personne d'Antonia, de son peu de succès, du congé qui vous a été notifié par Elvire. Vous désespérez en ce moment de jamais posséder votre maitresse; je viens ranimer vos espérances, et vous indiquer la route qui doit vous conduire au succès. »

« Au succès? Ah! Matilde, c'est la chose impossible. »

« Rien n'est imposible à qui sait oser. Si vous voulez suivre mes conseils, vous pouvez encore être heureux. Le moment est venu, Ambrosio, de vous faire dévoiler, pour votre consolation, pour votre bonheur, une partie de mon histoire qui vous est encore inconnue. Ecoutez-moi sans m'interrompre; et

si quelque chose dans mon récit vous paroît choquant, songez que mon unique but est de faciliter l'accomplissement de vos vœux et de rendre la paix à votre cœur. Je vous ait dit précédemment que mon tuteur étoit un homme extraordinairement savant; il prit la peine de m'initier, dès mon enfance, dans ses découvertes les plus mystérieuses. Parmi les sciences que sa curiosité le portoit à approfondir, il ne négligea point celle que quelques-uns regardent comme impie, d'autres comme chimérique; je veux parler de l'art qui nous met en relation avec les esprits de l'autre monde. Ses profondes recherches sur les effets et les causes, son application continuelle à l'étude de la nature, la connoissance parfaite qu'il avoit acquise des pierreries que la terre contient dans son sein, des simples qu'elle produit à sa surface, le conduisirent à la fin au but qu'il avoit si ardemment desiré d'atteindre. Sa curiosité, son ambition, furent pleinement satisfaites: il donna des lois aux élémens, il fut en son pouvoir de subvertir l'ordre de la nature, son œil pénétra dans l'avenir, et les esprits infernaux

furent soumis à ses commandemens..... Mais je vous vois frémir; j'entends le langage de vos yeux. Vos soupçons sont justes, quoique vos terreurs soient dénuées de fondement. Mon tuteur m'a communiqué ses plus précieuses découvertes; cependant, si je n'avois jamais connu Ambrosio, jamais, non jamais, je n'aurois fait usage de mon pouvoir. Le seul mot de magie me fait frissonner comme vous; j'ai, comme vous, une idée terrible de l'évocation d'un démon. Un seul motif a pu me déterminer à mettre en pratique ces épouvantables leçons, le desir de conserver une vie dont vous m'avez appris à connoître le prix. Vous vous rappelez cette nuit que je passai dans les caveaux de Sainte-Claire; ce fut dans cette nuit, qu'entourée d'affreux débris, j'osai faire l'essai de ma puissance, et accomplir ces rites mystérieux qui appelèrent à mon secours un ange de ténèbres : imaginez quelle dut être ma joie, lorsque je découvris que mes terreurs étoient imaginaires. Je vis le démon, obéissant à mes ordres, trembler lorsque je fronçois le sourcil; je vis qu'au lieu d'être réduite à vendre mon

ame à un maître, j'avois conquis, par la force de mon courage, un esclave.

« Téméraire Matilde, qu'avez-vous fait ? Vous avez encouru l'éternelle damnation ; vous avez échangé, contre quelques instans de pouvoir, votre bonheur éternel. Si vous ne m'offrez, pour satisfaire mes desirs, que le secours de la magie, je rejette votre offre ; les conséquences en sont trop affreuses. J'adore Antonia ; mais je ne suis point encore assez aveuglé par la passion, pour lui sacrifier mon bonheur tant dans ce monde que dans l'autre. »

« Ridicules préjugés! Rougissez, Ambrosio, d'être assujetti à leur empire. Que risquez-vous en acceptant mes offres? Est-ce d'après un motif qui me soit personnel que j'ose vous les faire? S'il y a quelque danger, ce sera pour moi ; c'est moi qui invoquerai le ministère des esprits, pour moi seule sera le crime dont vous recueillerez le fruit. Mais il n'y a pas même l'ombre du danger ; l'ennemi du genre humain est mon esclave, vous dis-je, et non pas mon souverain. N'y a-t-il aucune différence entre donner des lois et les recevoir, entre servir et commander? Sortez,

Ambrosio, de votre triste rêverie; dégagez-vous de ces terreurs, qui conviennent mal à une ame comme la vôtre : laissez-les aux hommes vulgaires, et osez être heureux. Accompagnez-moi ce soir aux caveaux de Sainte-Claire : soyez-y témoin de mes enchantemens, et Antonia est à vous. »

« Je ne puis, je ne veux point l'obtenir par de tels moyens : cessez de me solliciter; je n'ose employer le ministère de l'enfer. »

« Vous n'osez! Combien je me suis trompée sur votre compte! Cette ame que je croyois si ferme, si supérieure aux erreurs vulgaires, est donc, à l'essai, plus foible que celle d'une femme! »

« Quoi! vous voulez que je m'expose à un danger que je connois; que je renonce à mon salut éternel; que j'ose envisager un être dont la vue seule me rendroit aveugle? Non, je ne ferai point alliance avec l'ennemi de Dieu. »

« Croyez-vous donc être l'ami de Dieu? N'avez-vous pas rompu tous vos engagemens avec lui, déserté son service, cédé à l'impulsion de toutes vos passions? n'avez-vous pas projeté la destruction de l'innocence, la ruine

d'une jeune créature qu'il avoit formée sur le modèle des anges? De qui attendez-vous donc du secours, si ce n'est des démons, pour l'accomplissement d'un si louable dessein? Espérez-vous que les séraphins vous prêteront leur appui; qu'ils conduiront Antonia dans vos bras, et sanctionneront, en vous prêtant leur ministère, vos illicites plaisirs? Mais non. Je lis dans votre ame, Ambrosio. Ce n'est pas la vue du crime qui vous alarme, c'est celle du châtiment. Ce n'est pas le respect envers Dieu qui vous retient, c'est la crainte de sa vengeance. Vous l'offenseriez secrètement sans scrupule, et vous tremblez à l'idée de vous déclarer son ennemi. Opprobre sur l'être pusillanime qui n'a pas le courage d'être ami ferme ou ennemi déclaré! »

« Si c'est être pusillanime que de ressentir de l'horreur pour le crime, alors, Matilde, je me glorifie d'être pusillanime. Quoique les passions aient pu m'écarter du droit chemin, je n'en sens pas moins dans mon cœur l'amour inné de la vertu; mais il vous sied mal de me rappeler mon parjure, à vous qui fûtes ma première séductrice, à vous

qui avez éveillé mes vices assoupis, qui m'avez fait sentir le poids des chaînes de la religion, qui m'avez convaincu que le crime avoit ses plaisirs. Mes principes ont pu fléchir devant la force de mon tempérament; mais je frémis encore, graces au ciel, à la seule idée de recourir à la sorcellerie. Je ne me rendrai point coupable d'un crime si monstrueux et si impardonnable »

« Impardonnable, dites-vous? Et tous les jours vous nous vantez la miséricorde infinie de l'Être suprême! L'a-t-il donc tout récemment restreinte? Ne reçoit-il plus le pécheur avec joie? Vous lui faites injure, Ambrosio; vous aurez toujours le temps de vous repentir, et il a trop de bonté pour ne vous point pardonner : offrez-lui une occasion glorieuse d'exercer sa miséricorde. Plus votre crime sera grand, plus il sera digne de sa clémence. Écartez donc ces scrupules enfantins; laissez-vous persuader pour votre bien, et suivez-moi aux caveaux. »

« Oh! cessez, Matilde; ce ton dérisoire, ce langage impie et hardi, sont révoltans dans toutes les bouches, mais sur-tout dans celle d'une femme. Termi-

nons ici cette conversation, qui n'excite en moi d'autre sentiment que l'horreur et le dégoût. Je ne veux ni vous suivre, ni accepter les services de vos agens infernaux. Je possèderai Antonia; mais je ne veux employer que des moyens humains. »

« Alors vous ne la posséderez jamais. Vous êtes banni de sa présence : sa mère a les yeux ouverts sur vos desseins; elle est en garde contre vous. Je dis plus : Antonia en aime un autre; un jeune homme d'un mérite distingué est maître de son cœur, et, si vous n'y mettez obstacle, sous peu de jours elle sera son épouse. Cette nouvelle m'a été apportée par les invisibles serviteurs auxquels j'eus recours dès que je m'aperçus de votre indifférence. Au moyen de ce talisman, je ne vous ai pas perdu de vue un seul instant. »

A ces mots, elle tira de dessous son habit un miroir d'acier poli, dont les bords étoient couverts de caractères étrangers et inconnus.

« Ce miroir, continua Matilde, m'a aidée à soutenir les chagrins, les regrets que me causoit votre indifférence. En y regardant, après avoir prononcé cer-

tains mots, on y voit la personne que l'on desire voir. Ainsi, quoique je fusse exilée de votre présence, vous n'en étiez pas moins, Ambrosio, présent à mes yeux. »

La curiosité du moine fut ici vivement excitée.

« Ce que vous dites est incroyable; Matilde : ne vous jouez-vous pas de ma crédulité? »

« Faites-en l'essai vous-même. »

Il prit le miroir dans ses mains, et desira, comme on peut le croire, de voir paroître Antonia. Matilde prononça les mots magiques, aussitôt une fumée épaisse s'éleva des caractères tracés sur les bords et se répandit sur la surface. Elle se dispersa insensiblement : l'on aperçut alors un mélange confus de couleurs et d'images qui, se rapprochant peu à peu, présentèrent enfin aux yeux du moine, Antonia en miniature.

Le lieu de la scène étoit un petit cabinet attenant à sa chambre; elle se déshabilloit pour se mettre au bain. Ses longues tresses de cheveux étoient déjà flottantes. Le moine amoureux pouvoit observer sans obstacles les con-

tours voluptueux et l'admirable symmétrie de toute sa personne. Un voile léger restoit seul sur ses épaules, laissant sa gorge à demi nue. Elle s'avança vers le bain, mit un pied dans l'eau; la trouvant froide, elle le retira. Quoiqu'elle ne pût soupçonner qu'elle étoit observée, sa modestie naturelle la portoit à tenir ses charmes voilés, et elle restoit incertaine, sur le bord de la baignoire, dans l'attitude de la Vénus de Médicis. En ce moment, un petit serein qu'elle avoit apprivoisé vola vers elle, s'enfonça la tête la première au milieu de son sein, la lutinant du bec et des ailes. Antonia, souriant, voulut en vain se débarrasser de l'oiseau; elle fut enfin obligée de déplacer ses mains pour le faire sortir, et le voile glissa jusqu'à ses pieds.

Ambrosio considéra quelques instans ce spectacle; mais bientôt ses desirs se changèrent en frénésie, et n'y pouvant plus tenir, il laissa tomber le miroir:

« Je cède, s'écria-t-il. Matilde, je vous suis; faites de moi ce que vous voudrez. »

Matilde ne se fit pas répéter ce consentement. Il étoit déjà minuit; elle

courut à sa cellule, et revint bientôt avec sa corbeille et la clef de la porte du jardin, qui étoit demeurée en sa possession. Elle ne donna point au moine le temps de la réflexion.

« Allons, lui dit-elle en le prenant par la main, suivez-moi, et vous allez voir l'effet de votre résolution. »

En disant ces mots, elle l'attira après elle. Ils traversèrent, sans être vus, le lieu de sépulture, et arrivèrent au petit escalier du souterrain. La clarté de la lune les avoit conduits jusqu'en cet endroit; mais alors Matilde ayant négligé de se munir d'une lampe, il leur fallut descendre dans l'obscurité.

Vous tremblez, dit Matilde à son compagnon, qu'elle conduisoit par la main; ne craignez rien : le lieu où nous devons nous rendre n'est pas éloigné. »

Parvenus au bas de l'escalier, ils continuèrent à marcher en cotoyant les murs. Au détour d'un de ces chemins, ils aperçurent dans le lointain une foible lueur, vers laquelle ils se dirigèrent; c'étoit celle d'une petite lampe sépulcrale, que les religieuses tenoient constamment allumée devant la statue

de Sainte-Claire. Cette lampe jetoit une clarté triste et sombre sur les colonnes massives qui soutenoient la voûte en cet endroit, mais trop foible pour dissiper l'épaisse obscurité des caveaux voisins.

Matilde prit la lampe. « Attendez-moi, dit-elle, pendant quelques instans; je reviendrai bientôt. »

A ces mots, elle s'enfonce précipitamment dans un des passages qui, partant de ce lieu et s'étendant dans diverses directions, formoient une sorte de labyrinthe; Ambrosio resta seul. Quand il se vit en ce lieu, environné de profondes ténèbres, ses craintes commencèrent à renaître. Il s'étoit laissé entraîner dans un moment de délire. Honteux de laisser voir ses terreurs à Matilde, depuis son entrée dans les caveaux, il avoit su les dissimuler; mais alors elles reprirent sur lui tout leur empire. Il frémit en songeant à la scène dont il alloit bientôt être témoin. Jusqu'à quel point ces terribles mystères ne pouvoient-ils pas faire impression sur son ame! Ne pouvoit-il pas se trouver entraîné à conclure quelque pacte, qui élèveroit une éternelle sépa-

ration entre le ciel et lui? Implorer l'assistance de Dieu, c'est ce qu'il n'osoit faire; il sentoit trop combien il avoit peu de droits à cette protection. Retourner au couvent, c'est le parti qu'il auroit pris saus hésiter; mais il désespéroit de retrouver son chemin. Son sort étoit donc décidé. N'imaginant aucun moyen de s'y soustraire, il combattit sa crainte, et appela à son aide tous les raisonnemens qui pouvoient ranimer son courage. Il se dit qu'Antonia seroit la récompense de sa hardiesse; il parcourut en imagination ses charmes les plus secrets: il se dit encore, comme Matilde l'avoit observé, qu'il auroit le temps de faire pénitence; et comme c'étoit le secours de Matilde qu'il employoit, et non celui des démons, que le crime de sorcellerie ne lui seroit point imputé. Tout ce qu'il avoit lu sur ce sujet le portant à croire que Satan n'avoit de pouvoir sur un homme qu'autant qu'il existoit entre eux un acte formel, Ambrosio étoit bien résolu à ne jamais souscrire un pareil acte, quelques menaces qu'on pût employer, ou quelques avantages qu'il en pût retirer.

Telles étoient ses méditations, tandis qu'il attendoit le retour de Matilde. Elles furent interrompues par un murmure plaintif, qui paroissoit partir de quelque endroit peu éloigné. Il prêta l'oreille et n'entendit plus rien. Après quelques minutes, le même murmure recommença. Ce bruit ressembloit au gémissement foible et prolongé d'un être souffrant. Dans toute autre situation, cette particularité auroit excité son attention et piqué sa curiosité; il ne sentit en ce moment que de l'effroi. Son imagination étoit tellement remplie d'idées sombres et sinistres, qu'il ne douta point que cette voix ne fût celle de quelque ame en peine, qui rôdoit autour de lui; ou peut-être même étoit-ce celle de Matilde, qui, victime de sa présomption, expiroit entre les griffes des démons. Le bruit paroissoit s'approcher; cependant ce n'étoit que par intervalles : quelquefois on l'entendoit plus clairement, à mesure sans doute que les souffrances de la personne qui poussoit ces gémissemens devenoient plus aiguës et plus insupportables. Ambrosio crut même distinguer de temps en temps des sons articulés.

Une fois entr'autres, il entendit fort clairement : « Oh, Dieu! grand Dieu! point d'espoir, point de secours! » Ces mots furent suivis de gémissemens plus profonds, qui s'appaisèrent insensiblement, et bientôt il n'entendit plus rien.

« Que veut dire ceci? » dit le moine dans une extrême agitation.

En ce moment une idée, frappant son esprit avec la rapidité de l'éclair, glaça d'effroi tous ses sens.

« Seroit-il possible, s'écria-t-il en gémissant lui-même? Oui, je n'en puis douter. Cette voix.... Oh! quel monstre je suis! »

Il jura cette fois d'éclaircir ses doutes et de réparer sa faute, s'il n'étoit pas trop tard. Mais il fut bientôt distrait de ces sentimens généreux par le retour de Matilde, et n'eut plus alors à s'occuper que du danger et de l'embarras de sa propre situation. Il revit sur les murs la lueur de la lampe qui s'approchoit; et, dans l'espace de quelques instans, Matilde fut près de lui. Elle avoit quitté son habit religieux. Son vêtement alors étoit une longue robe garnie de fourrures, sur laquelle étoient tracés en broderie d'or, un grand

nombre de caractères étrangers, et que retenoit au-dessous de son sein une ceinture de pierres précieuses, dans laquelle étoit fixé un poignard. Son cou, sa gorge et ses bras, étoient nus. Elle portoit en sa main une baguette d'or. Ses cheveux étoient épars et flottans sur ses épaules; ses yeux brilloient d'un éclat effrayant : tout en elle inspiroit à la fois le respect, la crainte et l'admiration.

« Suivez-moi, dit-elle au moine d'une voix grave et solennelle; tout est prêt. »

Ambrosio la suivit en tremblant. Elle le conduisit à travers différens passages étroits, sur chaque côté desquels la lueur de la lampe lui découvroit à chaque instant des tombeaux, des ossemens et d'épouvantables images. Ils atteignirent à la fin une caverne spacieuse, dont l'œil cherchoit en vain à apercevoir le toit et les extrémités. Un vent impétueux bourdonnoit dans le haut des voûtes; d'épaisses et humides vapeurs portoient le froid jusqu'au cœur du moine. Ce fut en ce lieu que s'arrêta Matilde. Se tournant alors vers lui, et s'apercevant de son effroi à la

pâleur de ses joues et de ses lèvres, elle lui reprocha, par un regard mêlé de mépris et de colère, sa pusillanimité; mais elle ne parla point. Après avoir placé la lampe à terre auprès de la corbeille, et fait signe à Ambrosio de garder le silence, elle commença les rites mystérieux. Elle traça un cercle autour d'elle, un autre autour de lui, et prenant dans sa corbeille une petite fiole, elle répandit quelques gouttes sur la terre. Ensuite elle se courba, prononça quelques paroles barbares, et aussitôt une flamme pâle et sulfureuse s'éleva de terre, s'accrut par degrés, et à la fin s'étendit sur toute la surface, excepté l'espace compris dans l'enceinte des cercles. La flamme monta le long des colonnes de pierres brutes, jusqu'au toit de la caverne, qui parut alors un immense édifice rempli d'une clarté bleue et tremblante. Ce feu étoit sans chaleur; l'extrême fraîcheur du lieu ne faisoit, au contraire, que s'accroître à chaque moment. Matilde continua ses enchantemens. Elle tira, par intervalle, de la corbeille divers objets dont les vertus et le nom étoient, pour la plupart, inconnus au

moine. Parmi ceux qu'il put distinguer, il remarqua particulièrement trois doigts humains et un *Agnus Dei*, qu'elle mit en pièces, et jeta devant elle dans les flammes, où ils furent à l'instant consumés.

Le moine la regardoit d'un œil inquiet et attentif. Tout à coup elle poussa un cri perçant, et parut être saisie d'un accès de délire; elle s'arracha les cheveux, se battit le sein avec des gestes frénétiques, et tirant le poignard de sa ceinture, le plongea dans son bras gauche. Le sang coula en abondance. Se tenant sur le bord du cercle, elle avoit soin qu'il tombât à l'extérieur. Les flammes se retirèrent de l'endroit sur lequel le sang se répandoit. Un nuage épais s'éleva de la place ensanglantée, et monta par degrés jusqu'à la voûte de la caverne. Au même instant, on entendit un grand coup de tonnerre qui se répéta dans tous les passages souterrains, et la terre trembla sous les pieds de la magicienne.

C'est alors qu'Ambrosio se repentit de son imprudente témérité. L'imposante singularité du charme l'avoit

préparé à voir quelque chose d'étrange et d'horrible. Il attendoit avec crainte l'apparition de l'esprit infernal, dont la venue s'annonçoit par le tonnerre et les tremblemens de terre, et regardoit autour de lui, s'attendant à quelque affreuse vision dont l'aspect le rendroit fou. Une sueur froide se répandit sur tout son corps; il tomba sur ses genoux, ne pouvant plus se soutenir.

« Il vient, » dit Matilde en le regardant d'un air joyeux.

Ambrosio tressaillit. Quelle fut sa surprise, lorsque, le tonnerre, venant à cesser et le nuage à se dissiper, il entendit dans l'air une douce mélodie, et vit paroître une figure de la plus extraordinaire beauté : c'étoit celle d'un jeune homme âgé tout au plus de dix-huit ans. Son visage et toutes ses formes étoient d'une régularité parfaite. Il étoit nu : une étoile brilloit sur son front; à ses épaules étoient attachées deux ailes cramoisies. Un bandeau de plusieurs couleurs de feu retenoit sa chevelure, dont les boucles ondoyantes jouoient autour de sa tête, et formoient une infinité de figures

toutes plus brillantes que les pierres précieuses. Des cercles de diamans entouroient ses bras et ses doigts; il tenoit dans sa main droite une branche d'argent imitant le myrte. Tout son corps étoit environné de rayons et de nuages couleur de rose, et au moment qu'il parut, un délicieux parfum se répandit par toute la caverne. Ambrosio, émerveillé, tenoit les yeux fixés sur lui dans une muette admiration; mais quelle que fût la beauté de la figure, il remarqua cependant dans ses yeux une sorte d'inquiétude farouche, et dans tous ses traits une mélancolie mystérieuse, qui, annonçant en lui un ange déchu, inspiroient un secret effroi.

La musique cessa. Matilde, s'adressant à l'esprit, lui parla dans un langage inintelligible pour le moine. L'esprit lui répondit dans le même idiome. Elle avoit l'air d'insister sur quelques points que le démon ne vouloit pas lui accorder. Il lançoit fréquemment à Ambrosio des regards de colère qui le faisoient frémir. Matilde parut s'irriter par degrés contre lui: elle lui parloit à haute voix et d'un ton impérieux,

et l'on devinoit à ses gestes qu'elle le menaçoit de sa vengeance. Ses menaces produisirent l'effet desiré ; l'esprit tomba à genoux, et, d'un air respectueux, lui présenta la branche de myrte. Aussitôt qu'elle l'eut reçue, la musique se fit entendre de nouveau : un nuage épais s'étendit sur l'apparition ; les flammes bleues disparurent, et l'obscurité régna de nouveau par toute la caverne. Ambrosio resta toujours à la même place. La surprise, l'inquiétude, la joie, tenoient toutes ses facultés enchaînées. Ses yeux à la fin percèrent l'obscurité ; il aperçut Matilde à ses côtés, revêtue de ses habits religieux, et tenant le myrte dans sa main. Il ne restoit aucune trace de l'enchantement ; les voûtes n'étoient plus illuminées que par la foible clarté de la lampe sépulcrale.

« J'ai réussi, dit Matilde, quoique un peu plus difficilement que je ne m'y étois attendue. Lucifer, que j'ai évoqué, étoit d'abord peu disposé à m'obéir ; il m'a fallu, pour l'y contraindre, faire usage de mes charmes les plus forts. Ils ont produit leur effet ; mais je me suis formellement engagée

à ne plus invoquer son ministère en votre faveur. Voyez donc à profiter convenablement de ce que j'ai fait pour vous. Mon art magique ne peut plus vous être d'aucune utilité. Vous ne pouvez, à l'avenir, espérer de secours surnaturels, qu'autant que vous invoqueriez les démons vous-même, et accepteriez pour votre compte les conditions de leurs services. Mais c'est ce que vous ne ferez jamais. Vous n'avez point assez de force d'ame pour les contraindre à vous obéir ; et à moins que vous ne consentiez à leur payer le prix fixé, ils ne vous serviront point volontairement : pour cette fois seulement ils seconderont vos vues. Je vous donne le moyen de posséder votre maîtresse ; ayez soin de ne pas échouer dans votre tentative. Recevez ce myrte enchanté : Quand vous le porterez en votre main, toutes les portes s'ouvriront devant vous ; il vous procurera accès la nuit prochaine dans la chambre d'Antonia. Après avoir soufflé trois fois sur cette branche en prononçant son nom, vous la placerez sur son oreiller. Aussitôt un sommeil profond lui ôtera le pouvoir de vous résister.

Ce sommeil durera jusqu'au point du jour : ainsi vous ne risquerez point d'être découvert, puisqu'à l'instant où l'enchantement aura cessé, Antonia s'apercevra sans doute que quelqu'un a triomphé d'elle, mais ne pourra jamais découvrir quel est le ravisseur. Soyez donc heureux, mon Ambrosio, et puisse le service que je vous rends vous convaincre du désintéressement et de la pureté de mon amitié. La nuit doit être avancée; retirons-nous au couvent avant le jour, afin que notre absence ne puisse être remarquée. »

Le moine reçut le talisman avec reconnoissance, mais sans parler. Ses idées étoient tellement troublées par les aventures de cette nuit, qu'il ne trouvoit point de mots pour remercier Matilde. Il est vrai qu'en ce moment il sentoit peu la valeur du présent. Matilde prit la lampe et sa corbeille, et conduisit son compagnon hors de la caverne mystérieuse. Elle remit la lampe à sa première place, et continua sa route dans l'obscurité jusqu'au pied de l'escalier de marbre, qu'elle monta plus aisément à la faveur des premières lueurs du crépuscule. Ils

traversèrent tous deux le lieu de sépulture, refermèrent la porte du jardin, gagnèrent le cloître occidental, et se retirèrent, chacun dans sa cellule, sans avoir été observés.

Ambrosio se sentit alors plus calme; il se réjouit de l'heureuse issue de son aventure, et, réfléchissant sur les vertus du myrte d'argent, se crut déjà possesseur d'Antonia. Son imagination lui retraçant les charmes dévoilés à ses yeux par le miroir enchanté, il attendit impatiemment la nuit prochaine.

CHAPITRE VIII.

« La nuit est close; le grillon fait entendre
« son chant monotone, et l'homme répare
« par le repos ses forces épuisées par le travail; le nouveau Tarquin presse doucement
« le faisceau de jonc sur lequel repose la chasteté qu'il va insulter. »

CYMBELINE.

Le marquis de Las Cisternas avoit fait en vain toutes les recherches possibles; Agnès étoit pour toujours perdue pour lui. Son désespoir fut si violent, qu'il

fut atteint d'une longue et cruelle maladie. Son état l'empêcha de voir Elvire, comme il se l'étoit proposé : cette négligence, dont elle ignoroit la cause, l'affligeoit sensiblement. Lorenzo, occupé de la mort de sa sœur, n'avoit pu instruire son oncle de ses desseins sur Antonia : les ordres d'Elvire ne lui permettoient pas de se présenter devant elle sans le consentement du duc; et celle-ci n'entendant plus parler de ses propositions, en concluoit qu'il avoit trouvé un meilleur mariage, ou qu'on lui avoit défendu de penser à sa fille. Chaque jour augmentoit ses inquiétudes sur Antonia. Tant qu'elle avoit conservé la protection du prieur, elle avoit supporté avec courage le mauvais succès de ses espérances, relativement à Lorenzo et au marquis; bientôt cette ressource lui avoit manqué. Elle s'étoit convaincue qu'Ambrosio avoit médité la perte de sa fille; et lorsqu'elle pensoit que sa mort devoit laisser Antonia sans ami, sans défense, au milieu d'un monde vil et pervers, son cœur se remplissoit de crainte et d'amertume. Dans ces occasions, assise pendant des heures

entières, les yeux attachés sur son aimable fille, elle paroissoit écouter son innocent babil; mais sa pensée n'étoit remplie que des chagrins dans lesquels un instant alloit peut-être la plonger: jetant alors brusquement ses bras autour d'elle, elle la serroit contre son sein, se penchoit sur elle, et l'arrosoit de ses larmes.

Un événement se préparoit alors, qui, si elle l'eût connu, l'auroit soulagée de ses inquiétudes. Lorenzo n'attendoit qu'une occasion pour informer le duc de ses projets de mariage; mais une circonstance qui se présenta à cette époque, l'obligea de différer de quelques jours cette explication.

La maladie de don Raymond sembloit devoir être longue. Lorenzo étoit constamment à côté de son lit, et le traitoit avec une amitié vraiment fraternelle : le mal, ainsi que sa cause, affligeoient également le frère d'Agnès. Théodore n'étoit guère moins affecté; cet aimable enfant ne quittoit pas un instant son maitre, et mettoit tout en usage pour alléger ses peines. Le marquis avoit conçu pour la malheureuse Agnès une passion si vive, que chacun

étoit convaincu qu'il ne pourroit lui survivre. La seule chose qui l'eût empêché jusqu'alors de succomber à sa douleur, étoit la persuasion qu'elle vivoit encore, et qu'elle avoit besoin de lui. Quoique persuadés du contraire, les gens qui l'entouroient l'entretenoient par pitié dans une opinion qui faisoit sa seule consolation : chaque jour on l'assuroit qu'on faisoit sur le sort d'Agnès de nouvelles recherches. On inventoit des histoires sur les diverses tentatives que l'on supposoit avoir faites pour pénétrer dans le couvent; on lui en rapportoit des circonstances qui, sans promettre d'une manière positive que l'on dût la retrouver, suffisoient du moins pour nourrir son espoir. Le marquis tomboit toujours dans des accès terribles de colère, lorsqu'on l'informoit du mauvais succès de ces efforts supposés; mais, loin de penser que d'autres dussent avoir le même sort, il s'obstinoit à croire que quelques-uns seroient moins malheureux.

Théodore étoit le seul qui songeât à réaliser les chimères de son maître. Il s'occupoit sans cesse à faire de nouveaux projets pour entrer dans le cou-

vent, ou pour obtenir des religieuses quelques nouvelles d'Agnès. Cet objet étoit le seul qui pût l'engager à s'éloigner de don Raymond. Véritable Protée, chaque jour il changeoit de forme; mais toutes ces métamorphoses avoient peu de succès. Il revenoit régulièrement au palais de Las Cisternas sans apporter aucune nouvelle qui confirmât les espérances de son maître. Un jour, il s'avisa de se déguiser en mendiant, se mit un emplâtre sur l'œil gauche, prit avec lui sa guitare, et se plaça à la porte du couvent.

Si Agnès est réellement enfermée ici, se disoit-il à lui-même, et si elle entend ma voix, elle la reconnoîtra, et trouvera peut-être quelque moyen de m'apprendre qu'elle y est.

Dans cette idée, il se mêla à une troupe de mendians, qui tous les jours s'assembloient à la porte de Sainte-Claire pour y recevoir la soupe, que les religieuses avoient coutume de leur donner à midi : chacun avoit son écuelle pour emporter sa pitance; mais Théodore, n'ayant aucun ustensile de ce genre, demanda à manger sa part à la porte du couvent. On y consentit sans

difficulté. Sa voix douce et sa figure encore jolie, malgré son large emplâtre, lui gagnèrent le cœur de la bonne vieille portière, qui, aidée d'une tourière, distribuoit aux pauvres leurs portions. On dit à Théodore d'attendre que les autres s'en allassent, après quoi on lui promit de lui donner ce qu'il demandoit. Le jeune homme ne demandoit pas mieux, puisque ce n'étoit pas pour manger la soupe qu'il se présentoit au couvent. Il remercia la portière, et, s'éloignant un peu de la porte, il s'assit sur une grande pierre, où il s'amusa à accorder sa guitare, pendant qu'on servoit les mendians.

Aussitôt que la foule fut dissipée, on appela Théodore à la porte, et on l'invita à entrer. Il obéit avec grand plaisir, mais affectant un grand respect en passant le vénérable seuil, et paroissant être fort intimidé par la présence des révérendes dames. Son embarras simulé flatta la vanité des religieuses, qui prirent à tâche de le rassurer. La portière le fit entrer dans son petit logement, pendant que la tourière alloit à la cuisine, d'où elle revint avec une double portion de soupe,

meilleure que celle qu'on avoit donnée aux mendians. La portière y ajouta quelques fruits et quelques confitures à elle : l'une et l'autre engagèrent le jeune homme à manger de bon cœur. Il répondit à toutes ces attentions par les témoignages d'une vive reconnoissance, et par mille bénédictions pour ses bienfaitrices. Pendant qu'il mangeoit, les sœurs admiroient la délicatesse de ses traits, la beauté de ses cheveux, et la grace de son maintien. Elles se disoient tout bas l'une à l'autre, combien il étoit fâcheux qu'un si joli jeune homme fût exposé à toutes les séductions du monde, et pensoient qu'il seroit très-propre à devenir une colonne de la sainte église. Elles finirent par convenir que ce seroit faire une œuvre méritoire que d'engager leur supérieure à prier Ambrosio de recevoir le jeune mendiant dans l'ordre des Dominicains.

Après cette décision, la portière, qui avoit grand crédit dans le couvent, courut en hâte à la cellule de l'abbesse : elle y fit du jeune homme un portrait si flatteur, que la vieille dame fut curieuse de le voir. La portière eut

ordre de le conduire au parloir. Cependant le mendiant supposé sondoit la tourière sur le destin d'Agnès, et sa déposition confirmoit les assertions de l'abbesse. Agnès, suivant elle, étoit tombée malade en revenant de confesse. Depuis ce moment elle n'avoit plus quitté son lit, et la tourière ellemême avoit été à son enterrement; elle avoit vu même son corps mort, et avoit aidé de ses propres mains à la mettre dans la bière. Ce récit découragea Théodore; mais ayant poussé l'aventure aussi loin, il crut devoir continuer.

Bientôt la portière revint, et lui ordonna de la suivre. Elle le conduisit à un parloir, derrière la grille duquel l'abbesse étoit déjà assise. Elle étoit entourée de quelques religieuses, venues avec empressement à une scène qui leur promettoit quelque amusement. Théodore salua respectueusement, et sa présence eut le pouvoir d'adoucir un instant l'air sévère de l'abbesse. Elle lui fit quelques questions sur ses parens, sur sa religion, sur les raisons qui l'avoient réduit à la mendicité. Ses réponses furent satisfaisantes; aucune

n'étoit vraie. On lui demanda ce qu'il pensoit de la vie monastique; il montra pour cet état le plus grand respect, la plus singulière vénération. Sur cela, l'abbesse lui dit qu'il ne seroit peut-être pas impossible d'obtenir pour lui l'entrée dans un ordre religieux; qu'à sa recommandation on passeroit par-dessus sa pauvreté, et qu'il pouvoit à l'avenir compter sur sa protection, s'il la méritoit par sa conduite. Théodore l'assura qu'il n'auroit pas de plus grande ambition que de se rendre digne de ses bontés. L'abbesse, après lui avoir ordonné de revenir le lendemain, sortit du parloir.

Les religieuses, que le respect pour leur supérieure avoit jusque là tenues dans le silence, se précipitèrent alors à la grille, et accablèrent le jeune homme de questions : déjà il les avoit toutes examinées avec attention. Mais, hélas! Agnès n'étoit point parmi elles. Les interrogations se succédoient si vîte, qu'il lui étoit presque impossible de répondre. L'une lui demandoit où il étoit né, son accent prouvant qu'il étoit étranger. Une autre vouloit savoir pourquoi il portoit sur l'œil gauche un emplâtre.

La sœur Hélène lui demanda s'il avoit une sœur, attendu qu'elle seroit bien aise d'avoir une compagne qui lui ressemblât. La sœur Rachel étoit persuadée que le frère étoit plus aimable que ne le seroit la sœur. Théodore s'amusoit à débiter aux crédules nonnes toutes les folies qui lui passoient par la tête. Il leur racontoit ses aventures, parloit des géans qu'il avoit vus, des pays merveilleux où il avoit été. Né dans une terre inconnue, il avoit été élevé à l'université des Hottentots, et avoit passé deux ans parmi les Américains de la Silésie.

« Quant à la perte de mon œil, dit-il, c'est une juste punition de mon irrévérence pour la sainte Vierge, lorsque je fis mon second pélerinage à Lorette. J'étois près de l'autel, dans la chapelle miraculeuse. Les religieux mettoient à la sainte image ses plus beaux habits. On avoit commandé aux pélerins de fermer les yeux pendant la cérémonie; mais, quoique naturellement pieux, je ne pus résister à ma curiosité. — Au moment où.... Mes révérendes mères, je vais vous glacer d'horreur, en vous racontant mon crime. Au moment où

les moines changeoient la chemise de la sainte Vierge, je hasardai d'ouvrir mon œil gauche, et de jeter sur la statue un regard furtif. — Ce fut le dernier de mon œil. La gloire qui entouroit la sainte Vierge étoit si brillante, que je ne pus en supporter l'éclat. Je fermai vîte mon œil sacrilége, et je ne l'ai jamais pu rouvrir. »

Au récit de ce miracle, les religieuses se signèrent, et promirent d'intercéder auprès de la sainte Vierge pour obtenir qu'elle lui rendit l'usage de son œil. Elles admiroient l'étendue des voyages du jeune homme, et la bizârrerie des aventures qu'il avoit eues dans un âge si tendre. Remarquant alors sa guitare, elles lui demandèrent s'il étoit habile musicien. Il répondit modestement que ce n'étoit pas à lui à decider de ses talens; mai il les pria de vouloir bien en juger, et on y consentit sans peine.

« Mais au moins, dit la vieille portière, n'allez pas nous chanter quelque chose de profane. »

« Vous pouvez compter sur ma discrétion, répondit Théodore. Vous allez apprendre, par l'histoire d'une demoi-

selle qui devint amoureuse d'un chevalier inconnu, combien il est dangereux pour de jeunes personnes de s'abandonner à leurs passions. »

« Mais l'histoire en est-elle vraie? » demanda la portière.

« A la lettre ; elle est arrivée en Danemarck, et l'héroïne en étoit si belle, qu'on ne la connoissoit que sous le nom de l'aimable fille. »

Théodore accorda son instrument. Il avoit lu l'histoire de Richard, roi d'Angleterre, découvert dans sa prison par un menestrel, et il se flattoit d'avoir auprès d'Agnès le même succès. Il choisit une ballade qu'elle lui avoit apprise dans le château de Lindenberg, dans l'espoir qu'elle pourroit entendre sa voix et répondre à ses chants.

Après avoir accordé sa guitare, il fit un court exposé de son sujet, préluda quelques instans; puis donnant à sa voix toute l'étendue dont elle étoit susceptible, pour tâcher de la faire parvenir jusqu'aux oreilles d'Agnès, il chanta la romance suivante :

LE ROI DE L'EAU. (1)

Qui n'a pas su dans le pays
La fin tragique d'Anaïs?
Dans ses roseaux, le roi de l'onde
Aperçut Anaïs, la blonde,
Qui cotoyoit ses bords fleuris,
Et voila qu'il est d'elle épris.

Mais dans son cœur, au mal enclin,
L'Amour n'est qu'un desir malin.
Par la puissance de sa mère,
Une vapeur vaine et légère
Se transforme en un coursier blanc
Qui le reçoit en bondissant.

Anaïs cueilloit des barbeaux;
Il l'aborde, et lui dit ces mots :
« Jeune beauté, vous semblez lasse :
« Il va pleuvoir, le ciel menace;
« Sur mon cheval daignez monter,
« Il sera fier de vous porter. »

Anaïs répond : « Je ne dois
« Refuser seigneur si courtois :
« Je m'abandonne à votre zèle. »
Vite il descend, et sur la selle
Place Anaïs à son côté :
L'animal s'échappe, emporté.

---

(1) Cette complainte est une tradition fabuleuse qui a cours en Danemark, comme ici notre *Mellusine*, notre *loup-garou*, etc.

« Seigneur, dit-elle, il est bien vif! »
« Oui, répond l'autre, assez rétif. »
Un torrent s'offre à leur passage,
L'ardent coursier s'y jette et nage:
Anaïs pousse un cri perçant,
Et se résigne en frémissant.

Son compagnon rit de sa peur;
Et pourtant le torrent trompeur
S'accroît, s'accroît; plus on avance,
S'élargit, devient fleuve immense:
Anaïs, d'un œil effrayé,
Voit déjà l'eau mouiller son pié.

« Hélas! dit-elle, où sommes-nous?
« Seigneur, j'en ai jusqu'aux genoux. »
« Comptez sur moi. » « Vraiment, j'y compte:
« Mais, regardez comme elle monte!
« Juste ciel! elle atteint mon bras... »
Le déloyal en rit tout bas.

« Dieux! le cheval qui disparoît...
« Moi-même, hélas! Ah! c'en est fait...
« A moi donc! par pitié, par grace...! »
Le monstre alors s'en débarrasse,
La précipite dans les flots,
Puis content, rentre au sein des eaux.

Jeunes fillettes, son malheur
Doit vous garder de même erreur.
Anaïs périt par un traître
Qu'elle écouta sans le connoître.
Il est des séducteurs plus doux;
Mais, pourtant, prenez garde à vous.

Le jeune homme cessa de chanter. Les religieuses charmées, louèrent la douceur de sa voix et l'habileté de son jeu; mais quelque flatteurs qu'eussent pu être leurs éloges dans une autre circonstance, Théodore les trouva insipides; son artifice n'avoit pas réussi. En vain s'arrêtoit-il entre chaque stance, aucune voix ne répondit à la sienne; et il renonça à l'espoir d'être aussi fortuné que Blondel.

La cloche du couvent avertit alors les religieuses qu'il étoit temps de descendre au réfectoire. Obligées de quitter la grille, elles le remercièrent du plaisir que leur avoit donné sa chanson, et lui firent promettre de revenir le lendemain. Pour le mieux engager à tenir sa parole, les sœurs lui dirent qu'il pourroit compter, pour sa subsistance, sur les bienfaits du couvent, et chacune d'elles lui fit un petit présent. L'une lui donna une boîte de bonbons, l'autre, un *Agnus Dei;* quelques-unes lui apportèrent des reliques, des images, de petits crucifix : d'autres lui donnèrent de petits ouvrages de religieuses, comme des broderies, des rubans et des fleurs. On lui conseilla de vendre tout cela

pour se procurer quelque argent, ajoutant qu'il en trouveroit aisément la défaite, parce que les Espagnols faisoient grand cas des ouvrages de religieuses. Ayant reçu ces dons avec des témoignages de respect et de reconnoissance, il observa que n'ayant point de panier, il seroit embarrassé pour les emporter. Plusieurs des sœurs alloient partir pour lui en chercher, lorsqu'elles furent retenues par le retour d'une femme âgée, que Théodore jusqu'alors n'avoit pas remarquée. Sa figure douce et son air respectable le prévinrent sur le champ en sa faveur.

« Ah! dit la portière, voilà la mère Sainte-Ursule avec un panier. »

La religieuse approcha de la grille, et présenta le panier à Théodore. Il étoit d'osier, bordé de satin bleu, et sur les quatre coins étoient peints des sujets tirés de la légende de sainte Geneviève.

« Voilà mon présent, dit-elle en le lui offrant, jeune homme, ne le dédaignez pas : quoiqu'il paroisse de peu de valeur, il a plusieurs vertus cachées. »

Elle accompagna ces mots d'un regard expressif, qui ne fut pas perdu pour Théodore. En recevant le pré-

sent, il s'approcha de la grille autant qu'il le put.

« Agnès, » lui dit la religieuse, si bas qu'il eut peine à l'entendre.

Il la comprit cependant, et conclut que quelque mystère étoit caché dans le panier : son cœur palpita de joie et d'impatience. Dans ce moment l'abbesse rentra : elle avoit l'air mécontent, et paroissoit, s'il eût été possible, plus sévère qu'à son ordinaire.

« Mère Sainte-Ursule, j'ai à vous parler en particulier. »

La religieuse changea de couleur et parut déconcertée.

« A moi ! » dit-elle d'une voix chancelante. »

L'abbesse lui ordonna de la suivre, et se retira. La mère Sainte-Ursule obéit. Bientôt après la cloche du réfectoire sonna pour la deuxième fois. Les religieuses quittèrent la grille, et Théodore se trouva en liberté d'emporter son butin. Enchanté d'avoir enfin obtenu quelques nouvelles à porter au marquis, il vola plutôt qu'il ne courut à l'hôtel de Las Cisternas. En quelques minutes il fut au chevet du lit de son maître, avec son panier à la

main. Lorenzo étoit dans la chambre, occupé à consoler son ami d'un malheur qu'il ne sentoit lui-même que trop amèrement. Théodore exposa son aventure, et l'espoir que lui avoit donné le présent de la mère Sainte-Ursule. Le marquis se souleva sur son oreiller. Ce feu qui, depuis la mort d'Agnès, sembloit éteint, parut se ranimer, et l'espoir étincela dans ses yeux. Lorenzo ne paroissoit guère moins affecté. Il attendoit avec une impatience inexprimable la solution de ce mystère. Raymond prit le panier des mains de son page, en vida le contenu sur son lit, et examina le tout avec une attention minutieuse. Il s'attendoit à trouver une lettre au fond; mais il n'aperçut rien : on recommença à chercher, et toujours sans succès. Enfin don Raymond remarqua qu'un coin de la bordure de satin bleu étoit un peu renflé; il l'arracha vivement, et trouva dessous un petit morceau de papier, qui n'étoit ni plié ni cacheté. Il étoit adressé au marquis de Las Cisternas, et contenoit ce qui suit :

« Ayant reconnu votre page, je hasarde de vous envoyer ce billet. Pro-

« curez-vous un ordre pour me faire « arrêter ainsi que l'abbesse; mais qu'on « ne l'exécute pas avant vendredi à « minuit. C'est ce jour-là que nous « fêtons Sainte-Claire. Les religieuses « feront une procession aux flambeaux, « et je serai parmi elles. Prenez soin « qu'on ne connoisse pas votre projet. « Si vous lâchiez un seul mot qui pût « éveiller les soupçons de l'abbesse, « vous n'entendriez jamais parler de « moi. Soyez prudent, si vous chéris- « sez la mémoire d'Agnès, et si vous « desirez de punir ses assassins. Ce que « j'ai à vous dire vous glacera d'hor- « reur. »

« SAINTE-URSULE. »

Le marquis n'eut pas plus tôt lu le billet, qu'il retomba sans connoissance sur son oreiller. L'espérance, qui jusqu'alors avoit soutenu sa vie, s'évanouissoit, et ces mots ne le convainquoient que trop positivement qu'Agnès n'étoit plus. Lorenzo fut moins frappé de cette circonstance, parce qu'il étoit depuis long-temps persuadé que sa sœur avoit péri par quelques moyens criminels. Lorsqu'il vit, par

la lettre de la mère Sainte-Ursule, combien ses soupçons étoient fondés, leur confirmation n'excita en lui d'autre sentiment qu'un desir ardent de punir les assassins comme ils le méritoient. Il ne fut pas aisé de faire revenir le marquis; aussitôt qu'il eut recouvré la parole, il se répandit en exécrations contre les meurtriers de sa bien-aimée, et jura d'en tirer une vengeance signalée. Il s'abandonna tellement à son impuissante fureur, que, son corps affoibli ne pouvant supporter la violence des sentimens qui l'agitoient, il retomba bientôt dans sa première insensibilité. Sa situation affectoit tendrement Lorenzo; il auroit voulu ne point sortir de l'appartement de son ami : mais d'autres soins réclamoient sa présence. Il falloit se procurer un ordre pour arrêter la prieure de Sainte-Claire. Ayant donc laissé Raymond entre les mains des meilleurs médecins de Madrid, il quitta l'hôtel de Las Cisternas, et courut au palais du cardinal-duc.

Son mécontentement fut excessif, lorsqu'il trouva que des affaires d'état avoient obligé le cardinal de partir pour une province éloiguée. Il n'y avoit

que cinq jours jusqu'au vendredi. Cependant il se flatta de pouvoir, en marchant nuit et jour, être de retour pour le pélerinage de Sainte-Claire; il partit donc à l'instant, trouva le cardinal-duc, et lui peignit des plus vives couleurs le crime présumé de l'abbesse, ainsi que les effets qu'il avoit produits sur la santé du marquis. Il ne pouvoit employer d'argument plus péremptoire. De tous les neveux du cardinal, le marquis étoit celui qu'il aimoit le plus tendrement, et la prieure ne pouvoit à ses yeux commettre un plus grand crime que de mettre en danger la vie de ce neveu bien aimé. En conséquence, il accorda l'ordre sans difficulté. Il donna aussi à Lorenzo une lettre pour le principal officier de l'inquisition, qu'il prioit de veiller à l'exécution de cet ordre. Muni de ces pièces, Médina se rendit en hâte à Madrid, où il arriva le vendredi, peu d'heures avant la nuit. Il trouva le marquis un peu mieux, mais si foible, si épuisé, qu'il ne pouvoit qu'avec la plus grande peine se mouvoir et parler. Ayant passé une heure à côté de son lit, Lorenzo le quitta pour aller ins-

truire son oncle de son projet, et pour donner à don Ramirez de Mello la lettre du cardinal. Le premier ſut saisi d'horreur en apprenant le sort de sa malheureuse nièce. Il encouragea Lorenzo à punir ses assassins, et lui promit de l'accompagner le soir au couvent de Sainte-Claire. Don Ramirez lui promit de le seconder de tout son pouvoir, et choisit une troupe d'archers de confiance pour prévenir toute opposition de la part du peuple.

Tandis que Lorenzo s'occupoit à démasquer les hypocrisies religieuses, il ne savoit pas quels chagrins un autre hypocrite lui préparoit. Aidé des agens infernaux de Matilde, Ambrosio avoit résolu la perte de l'innocente Antonia. Son heure fatale approchoit. Elle avoit souhaité le bon soir à sa mère. En l'embrassant, elle se sentit saisie d'une espèce de découragement involontaire. Après l'avoir quittée, elle vint sur-le-champ la retrouver, se jeta dans ses bras, et baigna ses joues de ses pleurs. Elle ne pouvoit se résoudre à la quitter. Un secret pressentiment lui faisait

craindre de ne la jamais revoir. Elvire remarqua ces vaines terreurs, et tâcha de tourner en ridicule ses préjugés de l'enfance. Elle la reprit doucement de ce qu'elle s'abandonnoit à cette tristesse sans objet, et lui fit observer combien il étoit dangereux de se livrer à de pareilles idées.

A toutes ses remontrances, elle ne recevoit d'autre réponse que :

« Maman ! ma chère maman ! Ah! Dieu veuille qu'il n'en soit rien. »

Elvire, dont les inquiétudes au sujet de sa fille retardoient beaucoup la guérison, ressentoit encore les suites de la cruelle maladie qu'elle venoit d'avoir. Se trouvant ce soir plus indisposée, elle se coucha plus tôt qu'à l'ordinaire. Antonia sortit à regret de la chambre de sa mère ; jusqu'à ce que la porte fût fermée, elle fixa sur elle des yeux pleins d'une expression mélancolique. Elle se retira dans sa chambre. Son cœur étoit rempli d'amertume ; il lui sembloit que tout espoir étoit éteint pour elle, et que le monde ne contenoit plus rien qui pût lui faire chérir son existence. Elle tomba sur un siége, la tête appuyée sur son bras, regardant, sans le voir, le

parquet, tandis que les plus tristes idées assiégeoient son imagination. Antonia étoit encore dans cet état d'insensibilité, lorsqu'elle en fut tirée par quelques sons d'une musique douce qui se faisoient entendre sous sa fenêtre. Elle se leva, et s'approcha de la croisée pour la mieux entendre ; ayant couvert son visage de son voile, elle se permit de regarder dans la rue. A la lumière de la lune, elle aperçut plusieurs hommes jouant du luth et de la guitare. Un peu plus loin étoit un autre, enveloppé dans son manteau, dont la taille et la tournure ressembloient à celles de Lorenzo ; elle ne se trompoit pas dans cette conjecture, c'étoit Lorenzo lui-même qui, lié par la promesse qu'il avoit faite de ne se point présenter devant Antonia sans le consentement de son oncle, tâchoit de temps en temps d'apprendre à sa maitresse, par quelques sérénades, que son attachement duroit toujours. Son stratagême n'opéra pas l'effet qu'il en attendoit. Antonia étoit loin de supposer qu'elle fût l'objet de cette musique nocturne. Trop modeste pour se croire digne de ces attentions recherchées, elle conjecturoit qu'elles s'adres-

soient à quelque belle dame du voisinage, et s'affligeoit de l'idée qu'elles vinssent de Lorenzo.

L'air que l'on jouoit étoit doux et triste; il s'accordoit avec la situation d'esprit d'Antonia, et elle l'écouta avec plaisir. Après quelques momens de symphonie, plusieurs voix se firent entendre, et Antonia distingua les paroles suivantes :

LA SÉRÉNADE.

Je t'invoque, ô ma lyre !
Rends des accords heureux;
Peins le tendre délire
De mon cœur amoureux.

Sur tous les cœurs, régner par l'espérance,
De ses regards faire aimer le poison,
Troubler l'indifférence,
Égarer la raison,
Promettre le bonheur à l'amant qui soupire,
Asservir le plus sage au joug qu'il a bravé,
De la beauté, tel est l'empire :
Hélas ! je l'ai trop éprouvé.
Je t'invoque, etc.

Brûler long-temps pour d'insensibles charmes,
Dans les tourmens passer de tristes nuits,
Languir, baigné de larmes
Et consumé d'ennuis,

Sentir son esclavage en adorant ses chaînes,
A des maux sans relâche être enfin réservé,
Cruel amour, voilà tes peines!
Et mon cœur l'a trop éprouvé.
Je t'invoque, etc.

Voir une belle à nos vœux favorable,
Lire en ses yeux qu'enfin son cœur se rend,
Presser sa bouche aimable
D'un baiser dévorant,
Recueillir dans ses bras les douces récompenses
D'un feu respectueux qu'on a su captiver,
Amour, voilà tes jouissances!
Mon cœur doit-il les éprouver?
Je t'invoque, etc.

Le chant ayant cessé, les musiciens se dispersèrent, et le calme recommença à régner dans la rue. Antonia ne quitta qu'à regret la croisée; elle se recommanda, comme à l'ordinaire, à la protection de sainte Rosalie, fit ses prières accoutumées, et alla se coucher. Le sommeil ne se fit pas long-temps attendre; bientôt sa présence la soulagea de ses terreurs et de ses inquiétudes.

Il étoit près de deux heures avant que le luxurieux dominicain se fût mis en marche vers la demeure d'Antonia. On a déjà dit que le couvent étoit peu

éloigné de la rue Saint-Jago. Il gagna la maison sans être aperçu. Là, il s'arrêta, et, pendant quelques instans, il hésita, il réfléchit sur l'énormité du crime qu'il alloit commettre, sur le danger qu'il couroit s'il étoit découvert, et sur la probabilité qu'Elvire, après ce qui s'étoit passé, le soupçonneroit d'avoir déshonoré sa fille. D'un autre côté, le vice lui suggéroit qu'elle ne pourroit faire que le soupçonner; qu'on ne pourroit produire aucune preuve de son crime; qu'il paroîtroit impossible que l'attentat eût été commis sans qu'Antonia sût quand, où, et par qui. Sa réputation enfin lui paroissoit trop bien établie, pour être ébranlée par les accusations isolées de deux femmes inconnues. A cet égard, il étoit dans l'erreur; il ne savoit pas combien est incertaine la faveur populaire, et qu'un instant suffit pour faire détester du public celui qui la veille étoit son idole. Le résultat de la délibération du moine fut de persister dans son projet. Il monta les marches qui conduisoient à la maison. Aussitôt qu'avec son myrte d'argent il eut touché la porte, elle s'ouvrit d'elle-même pour le laisser passer. Il

entra, et d'elle-même la porte se referma derrière lui.

Aidé du clair de lune, il monte avec précaution les marches de l'escalier; à tout moment il s'arrête, il regarde autour de lui avec crainte et inquiétude. Dans chaque ombre il croit voir un espion; il prend pour le son d'une voix le moindre murmure de l'air. La conscience de l'action infame dont il est occupé glace son cœur, et le rend plus timide que celui d'une femme. Cependant il avance, il parvient à la porte de la chambre d'Antonia. Là, il s'arrête encore; il écoute; aucun bruit ne se fait entendre. Ce silence absolu lui persuade que sa victime est endormie, et il se hasarde à lever le loquet. La porte étoit verrouillée au-dedans, elle résiste à ses efforts; mais il ne l'a pas plutôt touchée avec le talisman, que le verrou se retire. Il entre enfin, et se trouve dans la chambre où l'innocente créature dormoit paisiblement, ne se doutant guère du danger qui étoit si près d'elle. La porte se referme sans bruit, et le verrou va de lui-même se replacer dans sa gache.

Ambrosio s'avance à pas lents; il

prend soin que le parquet ne murmure point sous ses pieds; il retient son haleine jusqu'à ce qu'il soit auprès du lit. Il s'empresse de remplir les rites mystérieux que Matilde lui a prescrits. Ayant soufflé trois fois sur le myrte d'argent, et prononcé en même temps le nom d'Antonia, il le pose sur son oreiller. Les effets qu'il en avoit obtenus ne lui permettoient pas de douter qu'il ne réussît à prolonger le sommeil de sa victime. Aussitôt que l'enchantement fut fini, il la regarda comme étant absolument en son pouvoir. Le desir impur étincela dans ses yeux; il osa alors les fixer sur la belle endormie. Une lampe, qui brûloit devant l'image de sainte Rosalie, jetoit dans la chambre une foible lumière, et lui permettoit d'examiner tous les charmes exposés à sa vue. Antonia, fatiguée par la chaleur, avoit jeté sa couverture; la main insolente du religieux écarte le drap qui la couvroit encore. Un de ses bras soutenoit sa tête; l'autre penchoit avec grace sur le côté du lit. Quelques tresses de ses cheveux, échappées de la mousseline destinée à les contenir, tomboient jusque sur son sein, qui se soulevoit

doucement dans les mouvemens d'une respiration tranquille. L'air brûlant de la saison avoit animé ses joues de couleurs plus vives qu'à l'ordinaire. Un léger sourire erroit sur ses lèvres vermeilles, qui de temps en temps s'entr'ouvroient pour laisser passer un soupir, ou prononcer quelques mots inarticulés. Un air de candeur et d'innocence régnoit sur toute sa personne, et sa nudité même avoit une sorte de pudeur, qui étoit un aiguillon de plus pour les desirs du moine.

Il resta quelque temps à dévorer des yeux ces charmes qui devoient bientôt être la proie de sa passion effrénée. La bouche demi close d'Antonia sembloit appeler le baiser. Il se pencha sur elle; il posa ses lèvres sur les siennes, et respira avec délices le parfum de son haleine. Ce prélude du plaisir ne fit qu'exciter son ardeur pour de plus vives jouissances. Ses desirs exaltés devinrent pareils à ceux de la brute en fureur. Résolu à ne pas différer d'un instant de les satisfaire, il se hâta de se débarrasser des vêtemens qui l'importunoient....

« Grand Dieu! s'écrie une voix der-

rière lui; ne me trompé-je pas? est-ce une illusion? »

La terreur, l'étonnement et la confusion, frappèrent à la fois Ambrosio, lorsqu'il entendit ces paroles. Il se retourne vers la voix qui les prononçoit; il aperçoit Elvire, qui, debout à la porte de la chambre, le regardoit avec horreur et indignation.

Un songe affreux lui avoit représenté Antonia auprès d'un précipice. Elle la voyoit sur le bord, tremblante, prête à tomber; elle l'entendoit lui crier: « Sauvez-moi, maman, sauvez-moi; encore un instant, et il sera trop tard. » Elvire épouvantée s'étoit éveillée. L'illusion avoit fait sur elle une impression trop forte pour lui permettre de reposer, jusqu'à ce qu'elle se fût assurée de la tranquillité d'Antonia. Sortant à la hâte de son lit, elle avoit jeté sur elle une robe; et passant daus le cabinet où couchoit la femme-de-chambre, elle avoit gagné la chambre d'Antonia, précisément assez à temps pour l'arracher des bras de son ravisseur.

La honte d'un côté, et de l'autre la surprise, sembloient avoir changé en statues et le moine et Elvire; ils se re-

gardoient en silence. La dame le rompit la première.

« Ce n'est point un songe, dit-elle enfin, c'est véritablement Ambrosio que je vois; c'est l'homme que tout Madrid regarde comme un saint, que je trouve à cette heure indue près de la couche de ma malheureuse fille. Monstre d'hypocrisie! je soupçonnois déjà vos desseins; mais par égard pour la foiblesse humaine, j'avois la bonté de ne vous pas accuser; le silence aujourd'hui seroit un crime. Toute la ville sera instruite de votre incontinence. Je vous démasquerai, misérable, et je ferai connoitre à l'église le serpent qu'elle nourrit dans son sein. »

Pâle et confus, le coupable restoit interdit et tremblant devant elle. Il auroit bien voulu trouver quelque justification, mais sa conduite n'en admettoit aucune; il ne pouvoit prononcer que des phrases sans suites et des excuses vagues, qui se détruisoient l'une par l'autre. Elvire étoit trop irritée pour accorder le pardon qu'il demandoit; elle déclara qu'elle alloit éveiller le voisinage, et faire de lui un exemple pour les hypocrites présens et à venir. Cou-

rant alors vers le lit, elle appela Antonia pour l'éveiller, et trouvant que sa voix n'en venoit pas à bout, elle la prit par le bras, et la souleva de dessus son oreiller. Mais le charme opéroit encore; Antonia ne parut rien sentir, et lorsque sa mère eut cessé de la soutenir, elle retomba sur son lit.

« Ce sommeil n'est pas naturel, dit Elvire étonnée, dont l'indignation croissoit à chaque instant. Il y a là-dessous quelque mystère. Mais tremblez, hypocrite; bientôt votre scélératesse sera dévoilée — Au secours, au secours, s'écria-t-elle, venez ici, Flore! Flore! »

« Madame, écoutez-moi un instant, lui dit le moine, rappelé à lui-même par l'urgence du danger. Je vous jure, par ce qu'il y a de plus sacré, que l'honneur de votre fille est encore intact. Pardonnez-moi ma faute, épargnez-moi la honte de la publicité, et permettez-moi de regagner le couvent. Par pitié, accordez-moi cette grace, et je vous promets que, non seulement Antonia sera pour toujours à l'abri de toute poursuite de ma part, mais que ma vie entière vous prouvera.... »

Elvire l'interrompit brusquement:

« Antonia à l'abri de vos poursuites! Ah! je saurai bien l'en garantir. Vous ne trahirez plus la confiance des mères. Votre iniquité sera dévoilée; tout Madrid frémira de votre perfidie, de votre hypocrisie et de votre incontinence. Quelqu'un, hola! quelqu'un! Flore! Flore! hola! »

Pendant qu'elle parloit, Ambrosio tout d'un coup se souvint d'Agnès. C'étoit ainsi qu'elle avoit imploré sa pitié; c'étoit ainsi qu'il avoit rejeté ses prières; c'étoit son tour alors de souffrir, et il étoit forcé de reconnoître que sa punition étoit juste. Cependant Elvire continuoit d'appeler Flore à son secours; mais sa voix étoit tellement étouffée par la colère, que cette fille, ensevelie dans un profond sommeil, n'entendit point ses cris. Elvire n'osoit pas rentrer dans le cabinet où Flore étoit couchée, dans la crainte que le moine ne prît ce moment pour échapper. Il en avoit en effet le projet; il se flattoit que, s'il pouvoit regagner son couvent sans être vu de personne autre qu'Elvire, le témoignage de celle-ci ne suffiroit pas seul pour détruire une réputation aussi bien établie que l'étoit la sienne dans

Madrid. Dans cette idée, il rassembla à la hâte les vêtemens dont il s'étoit déjà dépouillé, et marcha vers la porte. Elvire s'aperçut de son dessein, elle le suivit, et avant qu'il pût tirer le verrou, elle le saisit par le bras et l'arrêta.

« Ne croyez pas fuir, lui dit-elle, vous ne quitterez pas cette chambre sans qu'il y ait des témoins de votre crime. »

Ambrosio essaya en vain de se dégager. Elvire ne lâchoit point sa prise; elle redoubloit ses cris pour obtenir du secours. Le danger du moine étoit pressant; il croyoit à tout moment voir le voisinage accourir à la voix d'Elvire, et, devenu furieux par l'approche du péril, il prit une résolution funeste et terrible. Se retournant tout à coup, d'une main il saisit Elvire à la gorge, de manière à l'empêcher de crier; et de l'autre, la renversant par terre, il l'entraina vers le lit. Surprise par cette brusque attaque, elle put à peine faire quelques efforts pour se débarrasser, tandis que le moine, arrachant l'oreiller de dessous la tête d'Antonia, en couvroit le visage d'Elvire, et de son genou lui pressant fortement la poitrine,

tâchoit de l'étouffer. Il ne réussit que trop bien. Elvire, naturellement vigoureuse, et puissamment excitée par la douleur, lutta long-temps pour se dégager, mais ses efforts furent inutiles. Le moine resta ferme, le genou toujours appuyé sur son sein; il vit sans pitié les mouvemens convulsifs de ses membres tremblans, et soutint sans frémir le spectacle de ce corps palpitant, prêt à se séparer de l'ame qui l'habitoit. Cette terrible agonie se termina : Elvire cessa de disputer sa vie. Le moine ôta l'oreiller, et la considéra. Son visage étoit couvert d'une noirceur effrayante; ses membres n'avoient plus aucun mouvement; le sang étoit glacé dans ses veines; son cœur avoit cessé de battre, et ses mains étoient froides et roidies. Cette figure, jadis si noble, si majestueuse, n'étoit plus qu'un cadavre insensible, froid et dégoûtant.

Cette action horrible ne fut pas plutôt consommée, qu'Ambrosio aperçut toute l'énormité de son crime. Une sueur froide se répandit sur son corps; ses yeux se fermèrent; il s'appuya en chancelant sur une chaise, et s'y laissa tomber presque aussi immobile que la

malheureuse qui étoit étendue à ses pieds. La nécessité de fuir, et la crainte d'être trouvé dans l'appartement d'Antonia, l'arrachèrent de cet état. Il ne fut point tenté de profiter de son crime. Antonia lui parut alors un objet révoltant. Le froid de la mort avoit remplacé cette chaleur dont naguère il étoit dévoré. Il ne se présentoit à son esprit que des idées sinistres de crime, de mort, de honte pour le présent, et de punition pour l'avenir. Partagé entre la crainte et le remords, il se prépare à fuir. Cependant ces terreurs ne dominoient pas tellement sa pensée qu'elles l'empêchassent de prendre les précautions nécessaires à sa sûreté. Il replaça l'oreiller sur le lit, prit ses habits, et, le fatal talisman à la main, dirigea vers la porte ses pas mal assurés. Troublé par la crainte, il croyoit voir mille fantômes s'opposer à sa fuite. De quelque côté qu'il se tournât, le cadavre défiguré sembloit se trouver sur son passage, et il fut long-temps avant d'arriver à la porte. Le myrte enchanté produisit son effet ordinaire. La porte s'ouvrit. Il se hâta de descendre l'escalier, sans rencontrer personne; il se

rendit au couvent, et s'étant enfermé dans sa cellule, il abandonna son ame aux tourmens d'un inutile remords, et à la crainte d'une publicité prochaine.

CHAPITRE IX.

« Dites-moi, morts, aucun de vous, par « pitié, ne voudra-t-il pas nous apprendre le « secret qui vous est révélé! Oh! s'il plaisoit « à quelque officieux revenant de nous dire ce « que vous êtes, ce que nous serons bientôt! « J'ai ouï dire que quelquefois des ames obli- « geantes étoient venues annoncer aux vivans « leur mort prochaine; je leur saurois gré de « frapper à ma porte, et de me donner l'a- « larme. »

Blair.

Ambrosio frémissoit sur lui-même, lorsqu'il considéroit les rapides progrès qu'il faisoit dans l'iniquité. L'énorme crime qu'il venoit de commettre le remplissoit d'une véritable horreur. Elvire assassinée étoit sans cesse devant ses yeux; déjà son action étoit punie par les tourmens de sa conscience. Cependant cette impression s'affoiblit avec le temps. Un jour se passa, un autre le

suivit ; aucun soupçon ne paroissoit tomber sur lui. L'impunité lui fit paroître son crime moins odieux. Il commença à reprendre courage, et à mesure que ses craintes d'être découvert diminuèrent, il devint moins sensible à l'aiguillon du remords. Matilde travailloit elle-même à calmer ses alarmes. A la première nouvelle de la mort d'Elvire, elle avoit paru fort affectée, et s'étoit jointe au religieux pour déplorer la malheureuse catastrophe de son aventure ; mais lorsqu'elle le vit moins agité, et qu'elle le crut mieux disposé à écouter ses argumens, elle commença à lui parler de sa faute en termes plus doux, et tâcha de le convaincre qu'il n'étoit pas si coupable que lui-même paroissoit le croire. Elle lui représenta qu'il n'avoit fait qu'user des droits que la nature donne à chacun de veiller à sa sûreté personnelle ; qu'il falloit qu'Elvire ou lui pérît, et que, par l'inflexibilité qu'elle lui avoit témoignée, elle avoit mérité son sort. Elle remarqua ensuite que, comme Ambrosio s'étoit auparavant rendu suspect à Elvire, il étoit heureux pour lui que la mort l'eût mise hors d'état de parler, puis-

que, sans cette dernière aventure, les soupçons qu'elle avoit conçus auroient pu, en devenant publics, avoir des suites désagréables; il s'étoit aussi débarrassé d'une ennemie qui le connoissoit assez pour être dangereuse, et qui étoit le plus grand obstacle qui s'opposât à ses desseins sur Antonia. Elle l'engagea d'ailleurs à ne point abandonner ses desseins; elle l'assura que, n'étant plus protégée par l'œil vigilant de sa mère, la fille deviendroit aisément sa conquête. A force de le louer, de rappeler les charmes d'Antonia, elle tâcha de rallumer les desirs du religieux : elle y réussit encore.

Comme si les crimes dans lesquels sa passion l'avoit entraîné n'avoient fait qu'ajouter à sa violence, il eut plus envie que jamais de posséder Antonia. Il se flattoit que le même bonheur qui avoit couvert un premier crime, en acoompagneroit un second. Sourd aux murmures de sa conscience, il résolut à tout prix de satisfaire ses desirs; il n'attendoit qu'une occasion pour renouveler sa première entreprise; mais il étoit impossible de se la procurer par les mêmes moyens. Dans les pre-

miers transports de son désespoir, il avoit brisé le myrte enchanté. Matilde lui dit positivement qu'il ne devoit pas espérer d'autres secours des esprits infernaux, à moins qu'il ne se soumît aux conditions proposées. Ambrosio étoit déterminé à ne le pas faire; il se persuadoit que, quelque grands que fussent ses crimes, tant qu'il conserveroit ses droits à la rédemption, il ne devoit pas désespérer d'obtenir son pardon. Il se refusa donc à faire aucun pacte avec le diable. Matilde le trouvant ferme sur ce point, ne voulut pas le presser davantage : elle occupa son imagination à trouver quelque moyen de mettre Antonia au pouvoir du prieur, et il ne tarda pas à s'en présenter un.

La malheureuse enfant, tandis qu'on méditoit ainsi sa ruine, avoit cruellement souffert de la perte de sa mère. Son premier soin, en s'éveillant, étoit tous les matins de se rendre à l'appartement d'Elvire. Le jour qui suivit la fatale visite d'Ambrosio, elle s'éveilla plus tard qu'à l'ordinaire. L'horloge du couvent l'en avertit. Elle sortit promptement de son lit, jeta sur elle, à la

hâte, quelques vêtemens; elle se dépêchoit de passer chez sa mère pour savoir comment elle avoit passé la nuit, lorsque son pied heurta quelque chose qui se trouvoit sur son passage. Elle y jette les yeux. De quelle horreur ne fut-elle pas frappée, lorsqu'elle reconnut le corps d'Elvire! Elle poussa un grand cri, et se laissa tomber par terre. Prenant entre ses bras cette figure inanimée, elle la presse contre son sein; elle sent le froid de la mort, et dans un mouvement de dégoût involontaire, elle la laisse retomber. Son cri avoit effrayé Flore, qui se hâte de venir à son secours. Le spectacle qu'elle aperçoit la frappe d'une égale horreur; mais sa douleur s'exhale d'une manière plus bruyante que celle d'Antonia. Elle fait retentir de ses cris toute la maison, tandis que sa maitresse, presque suffoquée, ne peut témoigner son affliction que par des gémissemens et des sanglots. La voix de Flore parvint bientôt aux oreilles de l'hôtesse, dont la surprise et l'effroi n'eurent point de bornes. On envoya sur-le-champ chercher un médecin. Celui-ci, au premier aspect du cadavre, déclara qu'aucun art hu-

main ne pouvoit rappeler Elvire à la vie; mais il donna ses secours à Antonia, qui en avoit le plus grand besoin. On la mit au lit, pendant que l'hôtesse s'occupoit de faire enterrer Elvire. Madame Jacinthe étoit une bonne et généreuse personne, simple, charitable et dévote, mais son esprit étoit borné. Timide et superstitieuse, elle frémissoit de l'idée de passer la nuit dans la même maison qu'un mort. Elle étoit persuadée que l'ame d'Elvire lui apparoîtroit, et convaincue qu'il n'en falloit pas davantage pour la faire mourir de frayeur. Dans cette idée, elle résolut d'aller coucher chez quelque voisine, et voulut absolument que l'enterrement se fît le lendemain. Le cimetière de Sainte-Claire étant le plus voisin, on décida qu'Elvire y seroit enterrée. Madame Jacinthe promit de payer tous les frais de la cérémonie : elle ignoroit quels étoient les moyens d'Antonia; mais d'après l'économie qui régnoit dans le ménage des deux dames, elle avoit lieu de les croire assez bornées; en conséquence, elle avoit peu d'espoir d'être remboursée de ses avances; mais ce motif ne l'empêcha pas de prendre soin

que tout se passât décemment, et d'avoir pour la malheureure Antonia tous les égards possibles.

On ne meurt guère de chagrin; Antonia en fut la preuve. Jeune et d'un bon tempérament, elle surmonta la maladie que lui avoit causée la mort de sa mère; mais il ne fut pas aussi facile de guérir son ame que son corps. Ses yeux étoient toujours remplis de larmes; la plus légère contradiction étoit pour elle un chagrin : tout prouvoit qu'elle nourrissoit dans son cœur une mélancolie profonde. Le nom d'Elvire prononcé devant elle, la moindre circonstance qui ramenoit à sa pensée le souvenir de cette mère tendre, suffisoient pour la jeter dans de vives agitations. Combien sa douleur eût été plus vive, si elle eût su dans quels tourmens sa malheureuse mère avoit fini sa vie! Elvire étoit sujette à des convulsions violentes; on supposa que, craignant une attaque de cette maladie, elle s'étoit traînée jusqu'à la chambre de sa fille pour y chercher des secours; que l'accès l'y avoit saisie trop fortement pour qu'elle pût y résister dans l'état de dépérissement où elle se trouvoit, et qu'elle

avoit péri avant de pouvoir se procurer le remède qui la soulageoit ordinairement, et qui se trouvoit sur une tablette dans la chambre d'Antonia. Cette opinion fut adoptée par le petit nombre de personnes qui s'intéressoient à Elvire ; sa mort fut regardée comme un événement naturel. Bientôt on l'oublia ; personne n'y pensa plus, excepté celle qui avoit tant de motifs pour déplorer sa perte.

Dans le fait, la situation d'Antonia étoit triste et fâcheuse. Seule et sans fortune, au milieu d'une grande ville, elle n'avoit pas un ami ; sa tante Léonelle étoit encore à Cordoue, et elle ne savoit point son adresse. Elle n'avoit reçu aucune nouvelle du marquis de Las Cisternas. Quant à Lorenzo, depuis long-temps elle ne se flattoit plus d'occuper une place dans son cœur ; elle ne savoit à qui s'adresser pour sortir d'embarras. Elle étoit tentée de consulter Ambrosio ; mais elle se rappeloit l'ordre que sa mère lui avoit donné de l'éviter autant qu'elle le pourroit ; et la dernière conversation qu'elle avoit eue à ce sujet avec Elvire, l'avoit assez éclairée sur les desseins du moine, pour

la mettre à l'avenir en garde contre lui. Cependant tous les avis de sa mère n'avoient pas ébranlé la bonne opinion qu'elle avoit d'Ambrosio ; elle sentoit encore que son amitié, que sa société même étoient nécessaires à son bonheur; elle voyoit ses torts avec indulgence, et ne pouvoit croire qu'il eût réellement projeté de la perdre. Mais Elvire lui avoit positivement recommandé de ne point cultiver sa connoissance, et elle respectoit trop sa mémoire pour désobéir à ses ordres.

Enfin elle résolut de s'adresser au marquis de Las Cisternas, comme son plus proche parent, pour lui demander conseil et protection. Elle lui écrivit, lui exposa brièvement sa situation déplorable, le supplia d'avoir pitié de l'enfant de son frère, de lui continuer la pension d'Elvire, et de lui permettre de se retirer au vieux château qu'il possédoit en Murcie, et que jusqu'alors elle avoit habité. Ayant cacheté sa lettre, elle la remit à la fidelle Flore, qui partit sur-le-champ pour exécuter sa commission. Mais Antonia étoit née sous une étoile malheureuse. Si elle s'étoit adressée au marquis un seul jour

plus tôt, reçue comme sa nièce et placée à la tête de sa famille, elle auroit échappé à tous les malheurs qui la menaçoient. Raymond s'étoit toujours proposé d'exécuter ce projet; mais, d'abord l'espoir qu'il avoit eu de faire passer par la bouche d'Agnès sa proposition à Elvire; puis le malheur qu'il avoit eu de perdre sa maîtresse, et la cruelle maladie qui, pendant quelque temps, l'avoit retenu dans son lit, lui avoient fait différer de jour en jour de donner dans sa maison un asile à la veûve de son frère. Il avoit chargé Lorenzo de pourvoir abondamment à ses besoins; mais Elvire, ne voulant contracter avec ce jeune seigneur aucune obligation, l'avoit assuré que, pour le moment, elle ne manquoit de rien. Le marquis, en conséquence, n'imagina pas qu'un léger retard la mît dans l'embarras; et ses tourmens de corps et d'esprit excusoient assez sa négligence.

S'il avoit su que la mort d'Elvire avoit laissé sa fille sans amis et sans protection, il auroit sans doute pris des mesures pour la soustraire à tous les dangers; mais Antonia n'étoit pas destinée à tant de bonheur. Le jour qu'elle en-

voya sa lettre au palais de Las Cisternas étoit précisément celui du départ de Lorenzo de Madrid. Le marquis étoit dans les premiers accès de la douleur que lui avoit causée la certitude de la mort d'Agnès; et comme sa vie étoit en danger, on ne lui laissoit voir personne. On dit à Flore qu'il étoit hors d'état de lire une lettre, et que quelques heures, peut-être, alloient décider de son sort. Elle fut obligée de rapporter cette triste nouvelle à sa maîtresse, qui se trouva alors plus embarrassée que jamais.

Flore et madame Jacinthe firent tout ce qu'elles purent pour la consoler. La dernière l'invita à se tranquilliser, l'assurant que tant qu'elle voudroit rester avec elle, elle la traiteroit comme sa propre fille. Antonia voyant que cette bonne femme avoit pris pour elle une véritable affection, trouva quelque consolation à penser qu'elle avoit du moins dans le monde une amie. On lui apporta alors une lettre adressée à Elvire. Elle reconnut l'écriture de Léonelle, et, l'ouvrant avec empressement, elle y trouva un récit détaillé de ce qui étoit arrivé à sa tante à Cordoue. Celle-ci

apprenoit à sa sœur qu'elle avoit recueilli son legs; mais qu'elle avoit perdu son cœur, et qu'elle avoit reçu en échange celui du plus aimable des apothicaires, passés, présens et à venir. Elle ajoutoit que le mardi suivant elle seroit à Madrid, et se proposoit de lui présenter en cérémonie son cher époux. Quoique ce mariage fût loin de plaire à Antonia, elle fut cependant très-aise du prochain retour de Léonelle. Elle fut flattée de penser qu'elle alloit se retrouver sous la protection d'une parente. Elle sentoit combien il étoit peu convenable, pour une jeune fille, de vivre parmi des étrangers, sans avoir personne pour régler sa conduite, ou pour la défendre des insultes auxquelles l'exposoit sa situation isolée. Elle attendit donc avec impatience le mardi suivant.

Il arriva. Antonia écoutoit avec inquiétude toutes les voitures qui passoient dans la rue : aucune ne s'arrêta. L'heure s'avançoit; il étoit déjà tard; Léonelle ne paroissoit point. Antonia résolut de ne se point coucher que sa tante ne fût arrivée; malgré ses prières, Flore et madame Jacinthe voulurent

en faire autant. Les heures s'écoulèrent lentement et tristement. Le départ de Lorenzo avoit mis fin aux sérénades nocturnes. Antonia se flatta vainement d'entendre sous sa fenêtre le son des guitares. Elle prit la sienne, et en pinça quelques notes; mais la musique, ce jour-là, n'avoit aucun charme pour elle, et elle remit l'instrument dans sa boîte. Elle s'assit à son métier, et essaya de broder; mais tout alloit de travers. Ses couleurs n'étoient pas assorties; sa soie rompoit à tout moment, et les aiguilles lui échappoient si subtilement, qu'on les auroit cru animées; enfin une goutte de cire tomba de la bougie voisine sur une guirlande de violettes travaillées avec soin. L'impatience la prit; elle jeta son aiguille, et quitta son métier. Il étoit décidé que ce soir-là rien ne pourroit l'amuser. Livrée à l'ennui, elle s'occupa à faire des souhaits inutiles pour l'arrivée de sa tante.

En se promenant çà et là dans la chambre, ses yeux tombèrent sur la porte qui conduisoit à celle qu'avoit occupée sa mère. Elle se souvint que la petite bibliothèque d'Elvire y étoit

encore, et pensa qu'elle y pourroit trouver quelque livre pour s'amuser, en attendant l'arrivée de Léonelle. Elle prit, en conséquence, la lumière qui étoit sur la table, traversa le petit cabinet, et entra dans la pièce voisine. En regardant autour d'elle, la vue de cette chambre lui rappela mille souvenirs douloureux. C'étoit la première fois qu'elle y entroit depuis la mort de sa mère. Le silence qui régnoit dans l'appartement, le lit dégarni de son coucher, le foyer obscur où se trouvoit encore une lampe éteinte, et, sur la fenêtre, quelques plantes à demi desséchées, qu'on avoit négligées depuis la mort d'Elvire, inspirèrent à Antonia une sorte de crainte religieuse. L'obscurité de la nuit ajoutoit à ce sentiment mélancolique. Elle mit sa bougie sur la table, et s'assit dans un grand fauteuil, où mille fois elle avoit vu sa mère assise. Hélas! elle ne pouvoit plus l'y revoir. Des larmes involontaires coulèrent le long de ses joues; elle s'abandonna à une tristesse, qui d'un instant à l'autre devenoit plus profonde.

Honteuse de sa foiblesse, elle se

lève enfin, et va chercher ce qui l'avoit amenée dans ce triste lieu. Les livres étoient en petit nombre, rangés sur quelques tablettes. Antonia les parcourut sans en trouver un qui lui promît de l'intéresser, jusqu'à ce qu'elle mît la main sur un volume de vieilles romances espagnoles. Ayant lu de l'une quelques stances qui excitèrent sa curiosité, elle prit le livre, et s'assit pour le feuilleter plus à son aise; puis, ayant mouché la bougie, qui s'avançoit vers sa fin, elle lut la romance suivante :

LE PREUX ALONZO,

ET

LA BELLE IMOGINE.

Il le faut, disoit un guerrier
A la belle et tendre Imogine,
Il le faut; je suis chevalier,
Et je pars pour la Palestine.

Tu me pleures dans ce moment :
Que ces pleurs ont pour moi de charmes !
Mais il viendra quelque autre amant,
Et sa main essuiera tes larmes.

Moi t'oublier! Non, non, jamais,
Cher Alonzo! répond la belle.
Mort ou vivant, je te promets
De te rester toujours fidelle.

Si j'étois parjure à ma foi,
Que le jour de mon mariage,
A table, assis auprès de moi,
Mes yeux revoient ton image!

Que le fantôme d'Alonzo
Atteste ses droits sur mon ame!
Qu'il m'entraine dans le tombeau,
En criant : « Elle étoit ma femme! »

Douze mois se sont écoulés.....
Un baron de haute origine,
Par mille présens étalés
Demande la main d'Imogine.

L'éclat du nom et des bijoux
Éblouit la belle et l'enchante.
Il est accepté pour époux.
La fête arrive; elle est brillante.

Joyeux festin va commencer;
En chantant l'épouse nouvelle,
Chaque ami vient de se placer....
Un étranger est auprès d'elle.

Son air, son maintien, son aspect,
Et sur-tout sa taille imposante,
Semblent imprimer le respect
Et je ne sais quelle épouvante.

Son casque le couvroit si bien,
Que chacun en vain l'examine :
Immobile, il ne disoit rien;
Mais il regardoit Imogine.

D'un ton qui marque sa frayeur,
A l'étranger elle s'adresse :
« Baissez votre casque, seigneur,
« Et partagez notre alégresse. »

Le guerrier se rend à ses vœux :
O ciel ! ô surprise effroyable !
Son casque ouvert, à tous les yeux
Présente un spectre épouvantable.

Pâle et debout, l'affreux géant
Dit à la tremblante Imogine.
« Reconnois-tu bien maintenant
Alonzo, mort en Palestine ?

Un jour, ta bouche lui jura
Qu'aux amans tu serois rebelle;
Tu disois : Il me trouvera,
Mort ou vivant, toujours fidelle.

Si j'étois parjure à ma foi,
Que le jour de mon mariage,
A table, assis auprès de moi,
Mes yeux revoient ton image. »

«Vois le fantôme d'Alonzo;
Rends-moi mes droits, je les réclame :
Suis-moi, je t'entraîne au tombeau...
Chevaliers, elle étoit ma femme! »

Il saisit de ses bras hideux
Son infidelle, qui l'implore...
Ils avoient disparu tous deux,
Et ses cris s'entendoient encore.

Le baron, pleurant jours et nuits,
Ne survécut point à sa perte.
Du château nul n'osa depuis
Habiter l'enceinte déserte.

Imogine y vient tous les ans,
Dans ses habits de fiancée;
Poussant toujours des cris perçans,
Toujours par le spectre embrassée.

La lecture de cette histoire n'étoit pas propre à dissiper la mélancolie d'Antonia : elle avoit naturellement du goût pour le merveilleux; et sa gouvernante, qui croyoit fermement aux apparitions, lui avoit raconté, pendant son enfance, tant d'horribles aventures de cette espèce, que tous les efforts d'Elvire n'avoient pu effacer de son esprit ces impressions fâcheuses. Antonia avoit conservé ce penchant à la superstition : elle étoit sujette à des terreurs qui, lorsqu'elle en découvroit la cause ridicule, la faisoient rougir elle-même de sa foiblesse. Dans cette disposition d'esprit, l'aventure qu'elle venoit de lire

suffisoit pour éveiller ses craintes; L'heure et le lieu se réunissoient pour les faire naître : la nuit étoit avancée: elle étoit seule, dans la chambre de sa mère, morte depuis peu. Il faisoit un temps déplorable. Un vent affreux siffloit à toutes les issues de la maison. Les portes s'agitoient sur leurs gonds, et la pluie, battant avec violence contre les fenêtres, entroit au travers des châssis. On n'entendoit aucun autre bruit. La bougie, brûlée jusques dans le flambeau, jetoit de temps en temps des éclats de lumière, puis tout à coup sa flamme affaissée paroissoit prête à s'éteindre. Le cœur d'Antonia palpitoit de crainte. Ses yeux erroient avec effroi sur les objets qu'éclairoit, par intervalle, une lueur vacillante. Elle essaya de se lever de dessus son siége; mais ses membres trembloient à tel point, qu'il lui fut impossible de se soutenir. Alors elle appela Flore, qui étoit dans une chambre peu éloignée; mais sa voix, étouffée par la crainte, ne put se faire entendre, et ses cris expirèrent dans sa bouche.

Antonia passa dans cet état quelques minutes, après lesquelles ses terreurs

commencèrent à diminuer. Elle tâcha de les surmonter, et fit un effort pour quitter la chambre. Tout à coup elle crut entendre un profond soupir poussé tout auprès d'elle. Cette idée la rejeta dans sa première foiblesse. Elle étoit debout, et déjà elle se disposoit à prendre le flambeau sur la table. Ce bruit imaginaire l'arrêta. Elle retira son bras et s'appuya sur le dos d'une chaise. Tremblante, elle écoute : elle n'entend rien.

« Bon Dieu! se dit-elle, que pouvoit être ce bruit? Me suis-je trompée, ou l'ai-je réellement entendu? »

Ses réflexions furent interrompues par le son d'une voix venant du côté de la porte, et si foible qu'on avoit peine à l'entendre; on auroit cru que quelqu'un parloit tout bas. Les alarmes d'Antonia augmentèrent. Cependant, elle savoit que le verrou étoit mis, et cette idée la rassuroit un peu. Bientôt après, le loquet se leva, et la porte commença à se mouvoir doucement en avant et en arrière. L'excès de la crainte fournit alors à Antonia la force dont, jusqu'à ce moment, elle avoit été privée. Elle quitta sa place et marcha,

vers la porte du cabinet par où elle pouvoit gagner promptement la pièce où étoient Flore et madame Jacinthe. A peine étoit-elle au milieu de la chambre, lorsqu'on leva le loquet une seconde fois; un mouvement involontaire lui fit tourner la tête. La porte s'ouvroit très-lentement. Sur le seuil, elle apperçut une grande figure élancée, enveloppée d'un linceul, qui la couvroit de la tête aux pieds.

Cette vision enchaîna ses jambes. Elle resta comme pétrifiée au milieu de la chambre. La figure, d'un pas lent et grave, s'approcha de la table. Lorsqu'elle fut auprès, la bougie prête à finir, jeta une lueur pâle et bleuâtre. Il y avoit sur la table une petite pendule dont l'aiguille marquoit trois heures. La figure s'arrêta devant la pendule, et leva son bras droit, qu'elle dirigea vers le cadran. Antonia, qui étoit sans mouvement et sans parole, attendoit la fin de cette scène.

Quelques momens se passèrent ainsi. La pendule sonna; et lorsqu'elle eut fini, l'étrangère fit quelques pas de plus vers Antonia.

« Dans trois jours, dit une voix foi-

ble, creuse et sépulcrale, dans trois jours nous nous reverrons. »

Antonia frémit à ces paroles.

« Nous nous reverrons! dit-elle enfin, en hésitant, où nous reverrons-nous? qui verrai-je? »

La figure d'une main désigna la terre, et de l'autre leva le linceul qui lui couvroit la tête.

« Grand Dieu, c'est ma mère! »

Antonia fit un cri, et tomba sans mouvement sur le parquet.

Madame Jacinthe, qui travailloit dans la chambre voisine, fut épouvantée de ce cri. Flore venoit de descendre l'escalier pour aller chercher de l'huile pour la lampe qui les éclairoit. Jacinthe courut donc seule au secours d'Antonia, et fut extrêmement surprise de la voir étendue par terre. Elle la prit dans ses bras, l'entraîna dans sa chambre et la plaça sur son lit, avant qu'elle eût recouvré l'usage de ses sens. Elle s'empressa de lui mouiller les tempes, de lui frapper dans les mains, et d'employer tous les moyens possibles pour la faire revenir. Elle y réussit avec peine. Antonia ouvrit les yeux, et les jetant, d'un air hagard, tout autour de la chambre,

« Où est-elle, s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Est-elle partie ? Suis-je en sûreté? Parlez-moi. Consolez-moi. Ah ! parlez-moi, pour l'amour de Dieu. »

« En sûreté! contre qui, mon enfant, répondit Jacinthe étonnée? Qui vous épouvante? De quoi avez-vous peur? »

« Dans trois jours : elle m'a dit que nous nous reverrions dans trois jours, je l'ai entendue! Je l'ai vue, Jacinthe, je l'ai vue tout-à-l'heure. »

Elle se jeta sur le sein d'Antonia.

« Vous l'avez vue? Qui, vue? »

« L'ame de ma mère. »

« Doux Jésus! » s'écria Jacinthe. Quittant vite le lit, elle laissa Antonia tomber sur l'oreiller, et toute épouvantée, courut hors de la chambre.

Comme elle descendoit l'escalier à la hâte, elle rencontra Flore qui le remontoit.

« Flore lui dit-elle, allez vîte à votre maîtresse. Il se passe d'étranges choses. Ah! je suis la plus malheureuse des femmes. Ma maison est pleine de morts, de revenans, et Dieu sait de quoi encore; et cependant personne n'aime

moins que moi pareille compagnie. Mais passez votre chemin, Flore. Allez trouver donna Antonia, et laissez-moi continuer le mien. »

Parlant ainsi, elle courut jusqu'à la porte de la rue qu'elle ouvrit, et sans se donner le temps de regarder derrière elle, alla tout d'un trait jusqu'au couvent des Dominicains. Cependant Flore étoit montée à la chambre de sa maîtresse, aussi surprise qu'effrayée de la consternation de Jacinthe. Elle trouva Antonia immobile sur son lit. Elle employa, pour la faire revenir, les mêmes moyens que Jacinthe avoit déjà mis en usage; mais voyant qu'elle ne sortoit d'un accès que pour tomber dans un autre, elle envoya vite quelqu'un chercher un médecin. En attendant son arrivée, elle déshabilla Antonia, et la mit au lit.

Hors d'elle-même, et sans faire aucune attention à l'orage, Jacinthe courut au travers des rues, et ne s'arrêta que lorsqu'elle fut arrivée au couvent. Elle sonna fortement à la porte, et sitôt que le portier parut, elle demanda à parler au père prieur. Ambrosio étoit alors avec Matilde, occupé des moyens

de se procurer un accès auprès d'Antonia. La cause de la mort d'Elvire étoit restée secrète; il commençoit à croire que la punition ne suivoit pas le crime de si près que les religieux, ses maîtres, le lui avoient enseigné, et que lui-même l'avoit cru jusqu'alors. Cette opinion lui avoit fait résoudre la perte d'Antonia, pour qui les dangers et les difficultés ne faisoient qu'augmenter sa passion. Il avoit déjà demandé à la voir; mais Flore l'avoit refusé de manière à lui faire juger que tous ses efforts ultérieurs seroient inutiles. Elvire avoit confié ses soupçons à cette fidelle domestique; elle l'avoit priée de ne jamais laisser Ambrosio seul avec sa fille, et même de faire, s'il étoit possible, qu'il ne la revît jamais. Flore avoit promis de lui obéir, et avoit exécuté ses ordres à la lettre. Ce matin même elle avoit refusé la porte à Ambrosio, sans le dire à Antonia. Il vit qu'il ne falloit pas penser à voir sa maîtresse par des moyens honnêtes; et Matilde et lui, avoient passé la nuit à tâcher de trouver quelque plan susceptible d'un succès plus heureux. Tel étoit leur emploi, lorsqu'un frère lai entra dans la

chambre du prieur, et lui dit qu'une femme, qui disoit s'appeler Jacinthe Zuniga, demandoit à lui parler un instant.

Ambrosio n'étoit nullement disposé à recevoir cette visite. Il la refusa tout simplement, et dit au frère lai d'inviter l'étrangère à revenir le lendemain. Matilde l'interrompit :

« Voyez cette femme, lui dit-elle tout bas ; j'ai mes raisons. »

Le prieur lui obéit, et fit dire qu'il alloit descendre au parloir. Le frère lai sortit avec cette réponse. Aussitôt qu'ils furent seuls, Ambrosio demanda à Matilde quelle raison elle avoit pour vouloir qu'il vît cette Jacinthe.

« C'est l'hôtesse d'Antonia, reprit Matilde ; elle peut vous être utile. Il faut l'examiner, et savoir un peu ce qui l'amène ici. »

Ils se rendirent ensemble au parloir, où Jacinthe attendoit le prieur. Elle avoit une grande opinion de sa piété et de sa vertu ; et lui croyant sur le diable une grande influence, elle supposoit qu'il lui seroit très-facile d'envoyer l'ame d'Elvire dans la mer Rouge. C'étoit dans cette persuasion qu'elle s'étoit

rendue au couvent. Aussitôt qu'elle vit le moine entrer dans le parloir, elle se jeta à genoux, et commença ainsi son histoire :

« Ah! mon révérend père, quel accident, quelle aventure! Je ne sais que devenir ; et à moins que vous ne veniez à mon secours, certainement je deviendrai folle. Jamais il n'y a eu de femme aussi malheureuse que moi. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter toutes ces horreurs, et tout a été inutile. A quoi sert, je vous prie, que je dise mon chapelet quatre fois par jour et que j'observe tous les jeûnes prescrits par le calendrier? De quoi m'a servi d'avoir fait trois pélerinages à Saint-Jacques de Compostel et d'avoir acheté autant d'indulgences qu'il en faudroit pour effacer le péché de Caïn? Rien ne me réussit. J'ai le malheur, et Dieu sait si jamais les choses iront mieux. J'en fais juge votre révérence. — Ma locataire meurt d'un accès de convulsions. Par pure bonté, je la fais enterrer à mes dépens. Non pas qu'elle fût ma parente ou que j'aie profité à sa mort d'un maravédis, je n'y ai rien gagné du tout. Ainsi, comme je dis, mon révérend

père, qu'elle fût vivante ou morte, cela m'étoit absolument égal. (Mais cela ne fait rien à l'affaire, revenons à ce que je voulois vous dire.) J'ai donc fait faire son enterrement, et j'ai pris soin que tout cela se passât comme il faut. Dieu sait ce qu'il m'en a coûté. Or, comment croyez-vous que la chère dame me paie de ma bonté? Quoi! s'il vous plaît, en ne daignant pas dormir tranquille dans son bon cercueil de sapin, comme doit faire tout honnête mort, et en venant me tourmenter, moi qui ne veux jamais la revoir entre les deux yeux. Vraiment, il lui sied bien de revenir hanter la nuit dans ma maison, d'entrer par le trou de la serrure dans la chambre de sa fille, et d'épouvanter la pauvre enfant, de manière à lui faire perdre l'esprit! Elle n'est guère polie, pour un revenant, de venir dans la maison de quelqu'un qui les aime aussi peu. Quant à moi, mon révérend père, le fait est que, si elle vient se promener dans ma maison, il faut que je la quitte, parce que je ne veux pas loger de pareils hôtes; je ne le ferai pas. Ainsi votre révérence peut voir que, si vous ne venez pas à

mon secours, je suis une femme ruinée et perdue pour toujours. Je serai obligée de quitter ma maison ; personne ne voudra la louer, quand on saura qu'il y revient ; et je serai bien avancée alors : malheureuse femme que je suis ! que faire ? que devenir ? »

Ici elle pleura amèrement, et elle pria à mains jointes le père prieur de lui donner quelques avis.

« Mais, ma bonne femme, lui dit-il, il me sera difficile de vous aider si je ne sais pas de quoi il est question. Vous avez oublié de me dire ce qui vous est arrivé et ce que vous me demandez. »

« Ah ! vraiment, reprit Jacinthe, votre révérence a raison. Hé bien, voilà donc le fait en peu de mots : Une de mes locataires vient de mourir ; une très-brave femme, je dois le dire, autant que je l'ai connue, quoiqu'il n'y eût pas long-temps ; elle se tenoit à une certaine distance de moi, èt dans la vérité elle étoit un peu glorieuse. Quand je me hasardois à lui parler, elle avoit un regard qui m'en imposoit toujours un peu. Dieu me pardonne si je dis cela : cependant, quoiqu'elle fût un peu fière, et qu'elle ne parût pas trop me

regarder (et pourtant, si on ne m'a pas trompée, mes parens valent bien les siens; car son père étoit cordonnier à Cordoue, et le mien étoit chapelier à Madrid, et un gros chapelier, j'ose le dire); quoique cela, malgré sa fierté, c'étoit une personne bien tranquille et de bonne conduite, et, je n'ai jamais desiré une meilleure locataire : aussi je m'étonne de ce qu'elle ne se tient pas plus tranquille dans sa fosse. Mais on ne sait plus à qui se fier dans ce monde. Pour moi, je ne lui ai jamais rien vu faire de mal, si ce n'est le vendredi avant sa mort, que je fus bien scandalisée de lui voir manger une aile de poulet. « Comment, madame Flore! dis-je (Flore, ne déplaise à votre révérence, est le nom de la femme-de-chambre), votre maîtresse mange de la viande le vendredi! Bien! bien! vous verrez ce qui en arrivera : souvenez-vous alors que madame Jacinthe vous en a avertie. » Je lui dis cela en propres termes; mais, hélas! j'aurois aussi bien fait de le garder pour moi : personne ne m'écouta; et Flore, qui est un peu arrogante (cela fait pitié, je vous dis), me répondit qu'il n'y avoit

pas plus de mal à manger un poulet qu'à manger un œuf d'où il étoit venu. Elle déclara même que si sa maîtresse y ajoutoit une tranche de jambon, elle n'en seroit pas pour cela d'un pouce plus près d'être damnée. Bonté divine! pauvre ignorante pécheresse ! je jure à votre révérence que je tremblois de lui entendre prononcer de pareils blasphêmes, et que je m'attendois à tout moment à voir la terre s'entr'ouvrir pour les engloutir, le poulet et toute la famille : car vous saurez, mon révérend père, qu'en disant cela, elle tenoit dans sa main le plat sur lequel étoit le poulet rôti; une belle volaille, je vous assure, cuite à point, car je l'avois fait rôtir moi-même. C'étoit, parlant par respect, une géline que j'avois élevée chez nous. La chair en étoit blanche comme un œuf, comme me le dit madame Elvire elle-même : « Dame Jacinthe, me dit-elle d'un air agréable, quoique, pour dire vrai, elle me parloit toujours bien poliment... »

Ici la patience échappa à Ambrosio. Empressé de savoir l'affaire de Jacinthe qui paroissoit concerner Antonia, il ne pouvoit plus tenir au bavardage

de cette femme. Il l'interrompit, en l'assurant que si elle ne lui disoit pas sur-le-champ de quoi il étoit question, et si elle n'en finissoit pas, il alloit quitter le parloir, et la laisseroit se tirer d'embarras comme elle pourroit. Cette menace produisit l'effet qu'il desiroit : Jacinthe raconta son affaire en aussi peu de mots qu'il lui fut possible; mais son récit fut encore si prolixe, qu'Ambrosio eut besoin de toute sa patience pour l'entendre jusqu'à la fin.

« Si bien donc, votre révérence, dit-elle, après avoir rapporté jusqu'aux moindres circonstances de la mort et de l'enterrement d'Elvire; si bien donc, en entendant ce cri, je laissai là mon ouvrage, et je courus à la chambre de donna Antonia. N'y trouvant personne, je passai dans l'autre; mais je dois avouer que j'avois un peu de peur en y entrant, car c'étoit la pièce où couchoit donna Elvire. J'y entrai pourtant, et j'aperçus la jeune personne tout de son long sur le carreau, froide comme une pierre et blanche comme sa chemise. Je fus bien étonnée, comme votre révérence peut croire. Mais mon bon Dieu, combien je tremblai lors-

que je vis près de moi une grande figure dont la tête touchoit au plancher. C'étoit le visage d'Elvire, dans la vérité, mais de sa bouche sortoient des nuages de feu et de fumée. Ses bras étoient chargés de grosses chaînes qu'elle secouoit d'une manière effrayante, et chacun de ses cheveux étoit un serpent aussi gros que mon bras. A cette vue, j'eus grand'peur, et je commençai à dire mon *Ave Maria*; mais le fantôme m'interrompant, fit trois grands gémissemens, et d'une voix terrible, se mit à dire : « Ah ! cette aile de poulet ! mon ame est tourmentée à cause de cela. » Aussitôt que cela fut dit, la terre s'entr'ouvrit, le spectre y entra. J'entendis un grand coup de tonnerre, et la chambre fut remplie d'une odeur de soufre. Quand je fus revenue de ma frayeur, et que j'eus fait revenir donna Antonia, elle me dit qu'elle avoit crié en voyant le revenant (et certes, je le crois. Pauvre fille ! si j'avois été à ta place, j'aurois crié dix fois plus haut). Il m'est venu alors en pensée que si quelqu'un avoit le pouvoir de tirer cette ame de peine, ce devoit être votre révérence; et c'est pourquoi je suis venue

ici en diligence pour vous prier d'asperger ma maison d'eau bénite, et d'envoyer le revenant dans la mer Rouge. »

Ambrosio fut surpris de cette étrange aventure, qu'il ne pouvoit croire.

« Et donna Antonia a-t-elle vu le revenant? » dit-il.

« Comme je vous vois, mon révérend père. »

Ambrosio s'arrêta un moment. Ceci lui présentoit une occasion de se rapprocher d'Antonia; mais il balançoit à en profiter. La réputation dont il jouissoit dans Madrid lui étoit encore chère, et depuis qu'il avoit perdu la réalité de la vertu, il sembloit que son apparence lui en fût devenue plus précieuse. Il sentoit qu'une infraction publique de la règle qu'il s'étoit faite de ne jamais sortir de l'enceinte de son couvent, seroit une dérogation notable à l'austérité qu'on lui supposoit. Dans ses visites à Elvire, il avoit toujours pris soin de cacher ses traits aux domestiques : excepté Elvire, sa fille et la fidelle Flore, personne dans la maison ne le connoissoit que sous le nom du père Jérôme. S'il accordoit à Jacinthe ce qu'elle lui demandoit, et s'il l'accompagnoit chez

elle, il savoit que cette démarche ne pouvoit rester secrète. Cependant son desir de voir Antonia l'emporta; il se flatta même que la singularité de cette aventure le justifieroit dans la ville. Mais, quoi qu'il en pût arriver, il résolut de profiter de l'occasion que le hasard lui offroit : un regard significatif de Matilde le confirma dans cette résolution.

« Bonne femme, dit-il à Jacinthe, ce que vous me racontez est si étrange, que j'ai peine à vous croire. Cependant je ferai ce que vous desirez : demain, après matines, vous pouvez m'attendre chez vous; j'examinerai alors ce que je peux faire pour vous obliger; et si cela est en mon pouvoir, je vous délivrerai de ces visites importunes. Retournez-vous-en chez vous, et que la paix du Seigneur soit avec vous. »

« Chez moi! s'écria Jacinthe; moi, m'en aller chez moi! Non, en vérité, je n'y veux pas remettre les pieds, à moins que ce ne soit sous votre protection. Bonté de Dieu! le revenant pourroit me rencontrer sur l'escalier, et m'emmener avec lui à tous les diables. Ah! si j'avois accepté les offres

de Melchior Basco, j'aurois quelqu'un pour me protéger ; mais je suis une pauvre femme toute seule, et je ne rencontre que croix et malheurs. Dieu merci, il n'est pas trop tard encore pour me repentir; il y a Simon Gonzalès qui me demande tous les jours, et si je vis jusqu'à demain, je l'épouserai tout de suite. Je veux avoir un mari, c'est décidé : car, à présent que le fantôme est dans ma maison, j'aurois trop peur de coucher seule. Mais, pour l'amour de Dieu, mon révérend père, venez avec moi tout de suite; je n'aurai point de repos que la maison ne soit purifiée, ni la pauvre demoiselle non plus. La chère fille! elle est dans un triste état; je l'ai laissée dans de fortes convulsions, et je doute qu'elle revienne facilement à elle. »

Le religieux effrayé l'interrompit.

« Dans des convulsions ! dites-vous; Antonia en convulsions! conduisez-moi, bonne femme, je vais avec vous. »

Jacinthe insista sur ce qu'il se pourvût d'un vase plein d'eau bénite; il y consentit. La vieille se croyant, sous sa protection, en sûreté contre des légions de démons, lui fit des remercie-

mens sans nombre, et ils partirent ensemble pour la rue Saint-Jago.

Le spectre avoit fait sur Antonia une impression si vive, que, pendant deux ou trois heures, le médecin la crut en danger. Les accès enfin devenant moins fréquens, il changea d'avis : il dit qu'il n'y avoit rien à faire qu'à la tenir tranquille; il ordonna une potion destinée à calmer ses nerfs et à lui procurer le repos dont elle avoit si grand besoin. La vue d'Ambrosio, qui parut alors avec Jacinthe à côté de son lit, contribua efficacement à rassurer son imagination effrayée. Elvire ne s'étoit pas expliquée avec sa fille, sur les desseins du moine, d'une manière assez claire pour faire comprendre à une jeune personne qui connoissoit aussi peu le monde, combien cette liaison étoit dangereuse. Dans ce moment, effrayée de ce qui venoit de lui arriver, et craignant d'arrêter sa pensée sur la prédiction qui lui avoit été faite, elle avoit besoin de tous les secours de la religion et de l'amitié. Antonia avoit pour le prieur un double motif de partialité; elle sentoit encore pour lui cette prévention favorable qu'elle avoit éprouvée la pre-

mière fois qu'elle l'avoit vu; elle imaginoit, sans savoir pourquoi, que sa présence la protègeroit contre toute espèce de danger, de malheur ou d'insulte. Elle le remercia tendrement de sa visite, et lui raconta l'aventure qui l'avoit si sérieusement effrayée.

Le moine tâcha de la rassurer, et de lui persuader que tout cela n'étoit que le fruit d'une imagination échauffée. La solitude dans laquelle elle avoit passé la soirée, l'obscurité de la nuit, la lecture qu'elle avoit faite, et la chambre dans laquelle elle se trouvoit, tout sembloit disposé pour créer une vision de cette espèce. Il se moqua des revenans, et donna de fortes raisons pour détruire et ridiculiser ce système. Sa conversation la calma, la consola, mais ne la convainquit pas. Elle ne pouvoit croire que le spectre n'eût existé que dans son imagination; toutes les circonstances de cette apparition l'avoient trop frappée pour lui permettre d'adopter une pareille idée : elle persista à assurer que réellement elle avoit vu l'ame de sa mere, qu'elle l'avoit entendue lui prédire sa mort, et elle soutint qu'elle ne sortiroit pas vivante de son lit. Am-

brosio l'engagea à ne pas se livrer à ces pensées; puis il quitta la chambre, lui promettant de renouveler le lendemain sa visite. Antonia reçut cette promesse avec une vive expression de satisfaction; mais le religieux s'aperçut que la suivante ne le regardoit pas d'aussi bon œil. Flore obéissoit scrupuleusement aux ordres d'Elvire; elle veilloit avec inquiétude sur tout ce qui pouvoit porter le moindre préjudice à sa jeune maîtresse. Il y avoit plusieurs années qu'elle lui étoit attachée : née à Cuba, elle avoit suivi Elvire en Espagne, et aimoit la jeune Antonia avec la tendresse d'une mère. Elle ne quitta pas la chambre pendant tout le temps qu'Ambrosio y resta; elle observoit ses actions, ses gestes, ses paroles. Il vit que son œil défiant étoit sans cesse attaché sur lui; et sachant que ses projets n'étoient pas de nature à soutenir cette rigoureuse attention, il se sentit plusieurs fois déconcerté. Il n'ignoroit pas qu'elle se défioit de la pureté de ses vues; il prévoyoit qu'elle ne voudroit jamais le laisser seul avec Antonia; et voyant sa maîtresse défendue par ce vigilant Argus, il désespéra

de trouver le moyen de satisfaire ses desirs.

Comme il sortoit de sa maison, Jacinthe le rencontra, et le pria de faire dire quelques messes pour le repos de l'ame d'Elvire, qui, selon elle, étoit, sans aucun doute, en purgatoire.

Il promit de ne pas oublier sa demande; mais il gagna complètement le cœur de la vieille, en lui promettant de veiller toute la nuit suivante dans la chambre où on avoit vu le revenant. Jacinthe ne put trouver assez de termes pour exprimer sa reconnoissance, et le religieux partit chargé de ses bénédictions.

FIN DU TOME TROISIÈME.

LE MOINE.



Voilà comme je m'assure de ma proie.

Page 186

LE MOINE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME QUATRIÈME.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentaque. — HORACE.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques terreurs.



A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS AUGUSTINS, n° 9.
1811.

LE MOINE.

SUITE DU CHAPITRE IX.

Il étoit grand jour avant qu'il rentrât au couvent. Son premier soin fut de communiquer à sa confidente ce qui venoit de se passer. Il avoit pour Antonia une passion trop ardente pour avoir pu entendre sans émotion la prédiction de sa mort prochaine, et il frémissoit de l'idée de perdre un objet si cher. Matilde le rassura sur cet article. Elle confirma les raisonnemens que lui-même avoit faits ; elle soutint qu'Antonia avoit cédé aux illusions d'un cerveau exalté par la mélancolie, qui la dominoit alors, et par la pente naturelle qu'avoit son esprit vers la superstition et le merveilleux. Quant au récit de Jacinthe, il se réfutoit de lui-même par son absurdité. Le prieur crut aisément que celle-ci avoit fabriqué toute son histoire, soit par l'effet de la crainte, soit dans l'espoir de le déterminer plus

facilement à faire ce qu'elle lui demandoit. Ayant ainsi calmé les craintes d'Ambrosio, Matilde continua :

« La prédiction et le fantôme sont aussi faux l'un que l'autre. Mais il faut que vous vérifiiez la première ; dans trois jours, il faut qu'Antonia soit morte pour tout le monde ; mais elle vivra pour vous. Sa maladie actuelle, l'idée dont elle est frappée, favoriseront un plan que j'ai depuis long-temps dans la tête, mais qu'il étoit impossible d'exécuter, à moins que vous ne vous procurassiez un accès auprès d'Antonia. Elle sera à vous, non pas seulement pour une nuit, mais pour toujours. Toute la vigilance de sa duègne ne lui servira de rien. Vous jouirez en paix des charmes de votre maîtresse. Dès aujourd'hui, il faut exécuter ce projet, car vous n'avez pas de temps à perdre. Le neveu du duc de Médina-Celi se propose de demander Antonia en mariage. Dans quelques jours, on doit la conduire au palais de son parent, le marquis de Las Cisternas ; et là, elle sera en sûreté contre toutes vos tentatives. J'ai appris cela, en votre absence, par les espions que j'occupe sans cesse

à m'informer de tout ce qui peut vous intéresser. A présent, écoutez-moi. Il existe une liqueur, extraite de certaines herbes peu connues, dont l'effet est de mettre ceux qui la boivent dans un état qui ressemble absolument à la mort. Il faut en faire prendre à Antonia; il vous sera facile d'en mettre quelques gouttes dans sa potion. Elle éprouvera pendant une heure de fortes convulsions; après quoi, son sang cessera par degrés de circuler, et son cœur de battre. Une pâleur mortelle se répandra sur ses traits, et elle sera à tous les yeux comme un vrai cadavre. Elle n'a point d'amis qui l'entourent; vous pouvez, sans vous rendre suspect, vous charger de son enterrement, et la faire mettre dans le caveau de Sainte-Claire. La solitude du souterrain, et la facilité que vous avez d'y entrer, le rendent propre à vos desseins. Donnez ce soir à Antonia la drogue soporifique; quarante-huit heures après qu'elle l'aura bue, elle renaîtra à la vie. Elle sera alors absolument en votre pouvoir; elle sentira que toute résistance sera devenue inutile, et la nécessité la forcera de vous recevoir dans ses bras. »

« Antonia en mon pouvoir ! s'écria le moine ; Matilde, vous me transportez de joie. C'est alors que je serai heureux ! et ce bonheur sera un don de Matilde, un don de l'amitié. Je presserai Antonia dans mes bras, sans craindre aucun œil curieux, aucun témoin importun ! J'exhalerai mon ame sur son sein ; j'enseignerai à son jeune cœur les élémens du plaisir, et je parcourrai sans obstacle ses charmes divers, ses charmes les plus secrets. Quoi ! je jouirois de tant de bonheur ? O Matilde ! comment vous exprimerai-je ma reconnoissance ? »

« En profitant de mes conseils, Ambrosio ; je ne vis que pour vous servir. Vos intérêts sont les miens ; je n'ai d'autre bonheur que le vôtre. Que votre personne soit à Antonia, mais votre cœur est à moi. Je réclame votre affection ; contribuer à vos plaisirs, voilà les miens. Si mes efforts peuvent réussir à vous satisfaire, je me croirai assez payée de ma peine. Mais ne perdons point de temps. La liqueur dont je parle ne se trouve que dans l'apothicairerie de Sainte-Claire. Allez vîte trouver l'abbesse ; demandez-lui à en-

trer dans le laboratoire; elle ne vous refusera pas. Il y a, tout au bas de la grande salle, un cabinet rempli de liqueurs de différentes couleurs et qualités. La bouteille en question est toute seule, sur le troisième rayon à gauche: elle contient une liqueur verdâtre. Tâchez, sans qu'on vous voie, d'en remplir une fiole, et Antonia est à vous. »

Le moine n'hésita pas à adopter cet infâme plan. Ses desirs, qui déjà n'étoient que trop violens, avoient acquis une nouvelle force depuis qu'il avoit vu Antonia. Assis à côté de son lit, il avoit eu occasion d'entrevoir des charmes qui lui parurent encore plus parfaits qu'il ne les avoit jugés, lors de l'inspection insolente qu'il en avoit faite pendant son sommeil. Quelquefois un bras blanc et poli se découvroit en rangeant un oreiller; quelquefois un mouvement subit laissoit voir une partie de son sein arrondi. L'œil avide du religieux se fixoit par-tout où il pouvoit pénétrer. A peine étoit-il assez maître de lui pour cacher ses desirs à Antonia et à sa duègne attentive. Encore enflammé de ces souvenirs, il adopta sans hésiter le projet de Matilde.

Les matines ne furent pas plutôt dites, qu'il dirigea ses pas vers le couvent de Sainte-Claire. Son arrivée jeta toute la communauté dans le plus grand étonnement. L'abbesse, sensible à l'honneur qu'il faisoit à sa maison, en lui accordant la première visite qu'il eût encore faite, tâcha, par toutes les attentions possibles, de lui témoigner sa reconnoissance. On le promena dans le jardin; on lui montra toutes les reliques des saints et des martyrs; on le traita avec autant de soins et d'égards que s'il eût été le pape lui-même. Ambrosio, de son côté, reçut de très-bonne grace les politesses de l'abbesse, et fit en sorte de diminuer la surprise qu'elle devoit avoir de lui voir enfreindre sa résolution. Il prétendit que, parmi ses pénitens, plusieurs étoient trop malades pour sortir : c'étoient précisément les personnes qui avoient le plus besoin des consolations de la religion. On lui avoit fait à ce sujet beaucoup de représentations, et, malgré son extrême répugnance, il avoit cru nécessaire, pour le service de Dieu, de changer de résolution, et de quitter sa retraite chérie. La supérieure

applaudit à son zèle pour sa profession, et à sa charité pour le prochain. Elle soutint que Madrid étoit heureux de posséder un homme si parfait. Tout en causant, le religieux parvint au laboratoire. Il trouva le cabinet; la bouteille étoit à l'endroit que Matilde avoit désigné. L'abbesse, distraite un moment, étoit à quelques pas; il saisit l'instant, et, sans être vu de personne, remplit de la liqueur soporifique une fiole dont il s'étoit pourvu; puis, ayant pris dans le réfectoire sa part d'une collation élégante, il sortit du couvent très-content de sa visite, et laissant les religieuses enchantées de l'honneur qu'il leur avoit fait.

Il attendit jusqu'au soir, avant de prendre le chemin de la demeure d'Antonia. Jacinthe le reçut avec des transports de joie, et le pria de ne pas oublier la promesse qu'il lui avoit faite de passer la nuit dans la chambre où l'esprit avoit paru. Il répéta cette promesse. Antonia étoit assez bien; mais elle étoit toujours tourmentée de la prédiction du revenant. Flore ne quitta point le lit de sa maîtresse, et montra, par des symptômes encore moins équi-

voques que la veille, combien la présence du prieur lui étoit désagréable. Pendant qu'il causoit avec Antonia, le médecin arriva. Il se faisoit nuit; on demanda de la lumière, et Flore fut obligée de descendre elle-même pour en aller chercher. Cependant, comme elle laissoit un tiers dans la chambre, et qu'elle ne devoit s'absenter que pour quelques minutes, elle crut ne rien risquer en quittant son poste. Elle ne fut pas plutôt hors de la chambre, qu'Ambrosio s'avança vers la table sur laquelle étoit la potion d'Antonia; elle étoit placée dans l'embrasure de la fenêtre. Le médecin, assis dans un fauteuil, et occupé à questionner sa malade, ne faisoit point attention aux mouvemens du moine. Celui-ci profita de l'occasion; il tira de sa poche la fiole fatale, et en versa quelques gouttes dans la potion. S'éloignant alors promptement de la table, il retourna prendre le siége qu'il avoit quitté. Lorsque Flore revint avec de la lumière, tout parut se retrouver exactement comme elle l'avoit laissé.

Le médecin déclara qu'Antonia pourroit quitter la chambre le lendemain,

sans aucun danger. Il lui recommanda de suivre l'ordonnance qui, la veille, lui avoit procuré une bonne nuit. Flore observa que la potion étoit prête sur la table. Il conseilla à la malade de la prendre sur-le-champ; puis il s'en alla. Flore mit la potion dans un verre, et la présenta à sa maîtresse. Dans ce moment, Ambrosio sentit son courage défaillir. Matilde ne pouvoit-elle pas l'avoir trompé? La jalousie ne pouvoit-elle pas l'avoir engagée à faire périr sa rivale, et à substituer un poison à un opium? Cette supposition lui parut si possible, qu'il fut sur le point d'empêcher Antonia d'avaler le breuvage; mais il se décida trop tard; le verre étoit déjà vide, et la malade l'avoit rendu à Flore: il n'y avoit plus de remède. Ambrosio ne put plus qu'attendre avec une mortelle impatience l'instant qui devoit décider de la vie ou de la mort d'Antonia, de son propre bonheur, ou de son désespoir.

Craignant d'élever des soupçons par sa présence, ou de se trahir lui-même par l'agitation de son esprit, il prit congé de sa victime, et sortit de la chambre. Antonia lui dit adieu avec

moins de bienveillance qu'à l'ordinaire. Flore avoit observé à sa maîtresse que c'étoit désobéir aux ordres de sa mère, que de recevoir les visites de cet homme; elle lui avoit peint le trouble dans lequel il étoit en entrant dans la chambre, et le feu qui sortoit de ses yeux, lorsqu'il les fixoit sur elle. Tout cela avoit échappé à Antonia, mais non à la suivante, qui, expliquant alors à sa maîtresse un peu moins délicatement, mais beaucoup plus clairement que ne l'avoit fait Elvire, et les desseins du moine, et les conséquences qui pouvoient en résulter, avoit réussi à alarmer la jeune personne, et à lui persuader de le tenir à une plus grande distance qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. L'idée d'obéir à sa mère détermina tout d'un coup Antonia. Quoique affligée de se priver de la société d'Ambrosio, elle prit assez sur elle pour le recevoir avec réserve et froideur. Elle le remercia respectueusement de ses premières visites; mais elle ne l'invita point à les renouveler. Il n'étoit pas alors de l'intérêt du moine de demander à être admis chez elle, et il prit congé comme s'il ne se fût pas proposé de revenir,

Flore, persuadée que la liaison qu'elle avoit redoutée étoit ainsi tout à fait rompue, commença à douter de la justice de ses soupçons. En descendant avec lui l'escalier, elle le remercia d'avoir travaillé à détruire dans l'esprit de sa maîtresse les terreurs superstitieuses que lui inspiroit la prédiction du revenant : elle ajouta que, comme il paroissoit prendre intérêt au bien-être de donna Antonia, s'il survenoit à sa situation quelque changement avantageux, elle auroit soin de l'en instruire. Le moine, en lui répondant, éleva la voix à dessein, espérant que Jacinthe l'entendroit. Cela lui réussit. Lorsqu'il fut au bas de l'escalier avec sa conductrice, l'hôtesse ne manqua pas de paroître..

« Quoi donc ? dit-elle. Sûrement vous ne vous en allez pas, mon révérend père ? Ne m'avez-vous pas promis de passer la nuit dans la chambre où il revient ? Doux Jésus ! vous allez me laisser seule avec le revenant, et je ferai une belle figure demain matin ! Quelque chose que j'aie pu faire et dire, ce vieil imbécille de Simon Gonzalès n'a pas voulu m'épouser aujourd'hui, et

avant qu'il soit demain je serai probablement mise en pièces par le revenant, les farfadets et tous les diables de l'enfer. Pour l'amour de Dieu, votre révérence, ne me laissez pas dans ce triste état; je vous supplie à genoux de tenir votre parole. Passez la nuit dans la chambre où il revient; envoyez l'esprit dans la mer Rouge, et Jacinthe se souviendra de vous dans ses prières jusqu'à la fin de sa vie. »

Ambrosio s'attendoit à cette prière, et la desiroit. Cependant il affecta de faire quelques objections, et de ne vouloir pas tenir sa promesse. Il dit à Jacinthe que le revenant n'existoit que dans sa tête, et qu'il étoit inutile et ridicule d'insister pour qu'il passât la nuit dans la maison. Jacinthe s'obstina; elle ne voulut rien entendre; elle le pressa si vivement de ne pas l'abandonner au diable; qu'enfin il se rendit à ses instances. Cette résistance apparente n'en imposa pas à Flore, qui étoit naturellement défiante. Elle soupçonna le moine de jouer un rôle contraire à son inclination, et présuma qu'il ne demandoit pas mieux que de rester où il étoit. Elle alla même jusqu'à croire que

Jacinthe étoit d'accord avec lui, et la pauvre bonne femme ne lui parut pas autre chose qu'une entremetteuse. En s'applaudissant intérieurement d'avoir découvert ce complot formé contre l'honneur de sa maîtresse, elle résolut en secret de le rendre inutile.

« Ainsi donc, dit-elle au prieur avec un regard demi satirique et demi mécontent, ainsi vous vous proposez de passer ici la nuit! Ah! mon Dieu, soit; personne ne vous en empêchera. Je veillerai aussi, moi; et Dieu veuille que je ne voie pas quelque chose de pire que des esprits. Je ne m'éloignerai pas de toute la nuit du lit de donna Antonia; que quelqu'un ose entrer dans sa chambre, et quel qu'il soit, corps ou esprit, revenant, diable ou homme, je réponds qu'il se repentira d'en avoir touché le seuil. »

Cet avis étoit assez clair, et Ambrosio le comprit; mais au lieu de s'apercevoir de ses soupçons, il répondit doucement qu'il approuvoit la conduite de la duègne, et qu'il l'invitoit à suivre son intention. Elle l'assura qu'elle n'y manqueroit pas. Jacinthe le conduisit dans la chambre où le revenant avoit paru,

et Flore retourna dans la chambre de sa maîtresse.

Jacinthe ouvrit en tremblant la porte de l'appartement où Elvire étoit morte. A peine osa-t-elle y jeter un regard; mais pour tout l'or de l'Inde, elle ne se seroit pas hasardée à y entrer. Elle donna la lumière au moine, lui souhaita une bonne nuit, et s'en alla bien vîte. Ambrosio entra, ferma la porte au verrou, plaça la bougie sur la table, et s'assit dans le fauteuil, qui, deux jours auparavant, avoit reçu Antonia. Malgré les assurances de Matilde que le fantôme étoit imaginaire, son ame étoit frappée d'une espèce d'horreur religieuse; il essaya vainement de la surmonter. Le silence de la nuit, l'histoire de l'apparition, la chambre boisée en vieux panneaux de chêne enfumés, le souvenir d'Elvire qu'elle lui rappeloit, et sur-tout l'incertitude où il étoit sur l'effet des gouttes qu'il avoit données à Antonia, tout concouroit à rendre pénible sa situation actuelle. Mais il pensoit moins à l'esprit qu'au poison. S'il avoit tué le seul objet qui lui faisoit aimer la vie; si la prédiction du fantôme alloit se trouver vraie; si dans

trois jours Antonia n'étoit plus, et s'il avoit le malheur d'être cause de sa mort.... la supposition étoit trop horrible pour s'y arrêter. Il avoit beau chasser ces tristes images, elles se présentoient toujours à lui. Matilde l'avoit assuré que les effets de l'opium seroient rapides. Il écoutoit avec une crainte mêlée de desir, s'attendant toujours à entendre quelque tumulte dans la chambre voisine. Tout étoit tranquille : il en conclut que les gouttes n'avoient pas encore commencé à opérer. Il couroit alors une terrible chance; un moment alloit décider de son malheur ou de sa félicité. Matilde lui avoit indiqué le moyen de s'assurer que la vie n'étoit pas éteinte pour toujours. De ces épreuves dépendoient toutes ses espérances. Son impatience croissoit à chaque instant. Ses terreurs devenoient de plus en plus vives, son inquiétude plus pressante. Ne pouvant supporter cet état d'incertitude, il tâcha de s'en distraire en pensant à quelque autre chose. Les livres, comme on l'a vu, étoient rangés sur des rayons auprès de la table. Celle-ci étoit en face du lit, qui étoit placé dans une alcove auprès de la porte

du cabinet. Ambrosio prit un volume, et en lut quelques lignes; mais son esprit étoit bien loin des phrases qui étoient sous ses yeux. L'image d'Antonia et celle d'Elvire assassinée s'étoient emparées de son imagination et l'occupoient toujours. Il continua cependant à lire; mais ses yeux seuls parcouroient les caractères, sans que leur signification parvînt à sa pensée.

Telle étoit son occupation, lorsqu'il crut entendre marcher quelqu'un; il tourna la tête, et ne vit personne : il reprit son livre. Quelques minutes après, le même bruit se répéta, et fut suivi d'une espèce de fraulement, qui paroissoit se faire tout auprès de lui. Se levant alors brusquement de dessus son siége, il regarde de tous côtés, et s'aperçoit que la porte du cabinet est entr'ouverte. Lorsqu'il étoit entré dans la chambre, il avoit inutilement essayé de l'ouvrir, parce qu'elle étoit fermée en dehors.

« Qu'est-ce que ceci? se dit-il à lui-même; comment cette porte se trouve-t-elle ouverte? »

Il avance de ce côté, pousse la porte, et regarde dans le cabinet. Il n'y avoit

personne; il écoute, incertain, et croit distinguer un gémissement dans la chambre voisine : c'étoit celle d'Antonia. Il présuma que les gouttes commençoient à opérer; mais en écoutant plus attentivement, il reconnut que le bruit venoit de madame Jacinthe, qui s'étoit endormie à côté du lit d'Antonia, et qui ronfloit tout haut. Ambrosio se retira, et rentra dans l'autre pièce, en rêvant sur l'ouverture de la porte, qu'il tâchoit en vain d'expliquer.

Il se promena quelque temps en silence; puis il s'arrêta, et ses regards tombèrent sur le lit. Le rideau de l'alcove étoit à demi tiré; un soupir lui échappa.

« Ce lit, dit-il à voix basse, ce lit étoit celui d'Elvire : c'est là qu'elle a passé plusieurs nuits paisibles; car elle étoit bonne et innocente. Comme son sommeil doit avoir été tranquille! Et cependant elle repose à présent encore plus tranquillement; mais est-il vrai qu'elle soit en repos? Ah! Dieu veuille que cela soit. Si elle alloit sortir de son tombeau au milieu de cette nuit silencieuse! si elle s'échappoit des liens de la mort, et qu'elle vînt présenter à mes

yeux sa figure irritée ! Ah ! je ne pourrois supporter cet aspect. La revoir encore en proie aux dernières agonies, voir ses veines gonflées, son teint livide, ses yeux chassés de leur orbite ! l'entendre m'annoncer les châtimens à venir, me menacer de la vengeance céleste, me reprocher les crimes que j'ai commis et ceux que je vais commettre !... Grand Dieu ! qu'est-ce que ceci ? »

Ses yeux, fixés sur le lit, avoient vu le rideau s'agiter doucement, en avant et en arrière. Ceci lui rappela l'apparition, et il crut presque qu'il voyoit le fantôme d'Elvire couché sur son lit. Quelques momens de réflexions suffirent pour le rassurer.

« Ce n'étoit que le vent, dit-il en reprenant courage. »

Il se promena encore en long et en large dans la chambre; mais un sentiment involontaire de crainte et d'inquiétude conduisoit toujours ses regards vers l'alcove; il s'en approcha en hésitant : il s'arrêta avant de monter quelques marches qui y conduisoient. Trois fois il avança la main pour tirer le rideau ; trois fois il la retira, prêt à y toucher.

« Terreurs absurdes ! » s'écria-t-il enfin, honteux de sa foiblesse.

Il monte les marches avec vivacité.... Tout à coup une figure vêtue de blanc sort brusquement de l'alcove, et, glissant à côté de lui, s'avance avec précipitation vers le cabinet. La honte et le danger rendirent alors au moine le courage dont jusqu'alors il avoit manqué ; descendant promptement les marches, il poursuit la figure, et ose la saisir.

« Fantôme ou diable, qui que tu sois, je te tiens ! » s'écria-t-il en secouant le spectre par le bras.

« Jésus, mon Dieu ! dit une voix grêle ; révérend père, comme vous me serrez ! Je vous jure que je ne voulois point faire de mal. »

Ce discours, aussi bien que le bras qu'il tenoit, convainquirent le prieur que le prétendu revenant étoit un composé très-substantiel de chair et d'os. Il conduisit l'indiscrète vers la table, et, lui présentant la lumière au visage, il reconnut.... mademoiselle Flore.

Furieux d'avoir été conduit par une cause si méprisable à des craintes ridicules, il lui demanda, d'un ton sévère,

quelle affaire l'avoit amenée dans cette chambre. Flore, honteuse d'être découverte, et effrayée de la sévérité des regards d'Ambrosio, tomba à genoux, et promit de lui faire un aveu complet.

« Je vous proteste, mon révérend père, lui dit-elle, que je suis bien fâchée de vous avoir troublé : rien n'étoit plus loin de mon intention. Je me proposois de sortir de la chambre aussi tranquillement que j'y suis entrée, et si vous aviez ignoré que je vous eusse observé, vous savez bien que c'eût été la même chose que si je ne vous eusse pas observé du tout. Certainement j'ai eu tort de vous espionner ; de cela, — j'en conviens. Mais, mon Dieu ! ne déplaise à votre révérence, voulez-vous qu'une pauvre fille résiste à la curiosité? J'en avois une si grande de savoir ce que vous faisiez, que je n'ai pu résister au desir de regarder un peu, sans que personne en sût rien : de façon que j'ai laissé madame Jacinthe assise à côté du lit de ma maîtresse, et j'ai hasardé d'entrer dans le cabinet. Ne voulant pas vous interrompre, je me suis d'abord contentée de regarder par le trou

de la serrure ; mais, comme de cette manière je ne pouvois rien voir, j'ai tiré le verrou, et tandis que vous aviez le dos tourné à l'alcove, je m'y suis glissée doucement et sans faire de bruit ; j'y ai restée blottie derrière le rideau jusqu'au moment où votre révérence m'a trouvée et m'a saisie avant que j'entrasse dans le cabinet. Voilà toute la vérité, mon révérend père, je vous assure, et je vous demande mille fois pardon de mon impertinence. »

Pendant ce discours, le prieur avoit eu le temps de se recueillir. Il se contenta de faire à la coupable un sermon sur les dangers auxquels expose la curiosité, et sur la bassesse de l'action dans laquelle elle avoit été surprise. Flore déclara qu'elle reconnoissoit son tort : elle promit de ne jamais retomber dans la même faute ; et elle se retiroit toute honteuse dans la chambre d'Antonia, lorsque tout à coup la porte du cabinet s'ouvrit avec violence, et Jacinthe entra toute hors d'haleine.

« Ah, mon père ! mon père ! s'écria-t-elle d'une voix presque étouffée par la terreur, que faire ? mon Dieu ! que

faire ? Voilà de cruelles choses ! toujours des malheurs ! toujours des morts et des mourans ! Ah ! j'en deviendrai folle ! j'en deviendrai folle ! »

« Parlez, parlez donc ! dirent à la fois Flore et le religieux : qu'est-il arrivé? qu'est-ce qu'il y a ? »

« Ah ! je vais encore avoir un mort dans ma maison ! Quelque sorcière a sûrement jeté un sort sur moi et sur tout ce qui m'appartient. Pauvre donna Antonia ! la voilà dans des convulsions pareilles à celles qui ont tué sa mère. L'esprit lui a dit vrai ; je suis sûre que le revenant lui a dit vrai. »

Flore courut ; elle vola vers la chambre de sa maîtresse. Ambrosio la suivit, palpitant de crainte et d'espérance ; ils trouvèrent Antonia, comme Jacinthe le leur avoit annoncé, en proie à des convulsions effroyables, dont ils cherchèrent en vain à la soulager. Le moine dépêcha vîte Jacinthe au couvent, et la chargea d'amener avec elle le père Pablos, sans perdre un instant.

« Je vais le chercher, reprit Jacinthe, je lui dirai de venir ; mais quant à le ramener, je n'en ferai rien ; je suis sûre que la maison est ensorcelée, et

je veux être brûlée, si jamais j'y remets le pied. »

Elle partit dans cette résolution pour le monastère, et transmit au père Pablos les ordres du prieur; elle se rendit de là à la maison de Simon Gonzalès, qu'elle résolut de ne point quitter qu'elle n'en eût fait son mari, et qu'elle n'eût établi chez lui son domicile.

Le père Pablos n'eut pas plutôt vu Antonia, qu'il déclara qu'il n'y avoit point de remède. Les convulsions continuèrent pendant une heure; ses tourmens, pendant cet espace de temps, furent moindres que ceux qui déchiroient le cœur d'Ambrosio. Chacun des gémissemens de l'infortunée étoit pour lui un coup de poignard, et il se maudit mille fois pour avoir adopté un projet si barbare. Au bout d'une heure, les accès devinrent moins fréquens; Antonia parut moins agitée : elle savoit que sa fin approchoit, et que rien ne pouvoit la sauver.

« Digne Ambrosio, dit-elle d'une voix foible, en pressant sur ses lèvres la main du religieux, il m'est permis à présent de vous dire combien mon cœur est reconnoissant de vos atten-

tions et de votre bonté pour moi. Me voici au lit de la mort; dans une heure, je ne serai plus. Je peux donc, en ce moment, vous avouer sans réserve combien il m'étoit pénible de perdre votre société; mais c'étoit la volonté de ma mère, et je n'osois y désobéir. Je meurs sans répugnance; peu de gens auront regret de me perdre : il en est peu aussi que je regrette de quitter. Dans ce petit nombre, il n'en est aucun que je regrette plus que vous; mais nous nous reverrons, Ambrosio; nous nous retrouverons un jour dans le ciel : là, notre amitié recommencera, et ma mère la verra avec plaisir. «

Elle s'arrêta. Le moine trembla lorsqu'elle parla d'Elvire. Antonia attribua cette émotion à l'intérêt et à la pitié qu'elle lui inspiroit.

« Je vous afflige, mon père, continua-t-elle. Ah ! ne déplorez pas ma mort ! je n'ai à me repentir d'aucun crime, d'aucun que je connoisse, du moins, et je rends mon ame, sans frayeur, à celui de qui je l'ai reçue. J'ai peu de choses à demander, j'espère qu'on me les accordera. Je desire

que l'on dise une grand'messe pour le repos de mon ame, et une pour celui de l'ame de ma chère maman; non pas que je doute qu'elle ne repose en paix. Je suis à présent convaincue que mon imagination étoit égarée lorsque j'ai cru la voir, et la fausseté de la prédiction qui me laissoit l'espoir de la revoir me démontre mon erreur. Chacun a ses péchés; ma mère peut en avoir commis quelques-uns, quoique je les ignore. Je souhaite donc qu'on dise pour elle une grand'messe, dont les frais seront pris sur le peu que je possède : je donne tout le reste à ma tante Léonelle. Lorsque je serai morte, qu'on fasse savoir au marquis de Las Cisternas que la malheureuse famille de son frère ne peut plus l'importuner. Mais le malheur me rend injuste : on m'a dit qu'il étoit malade, et peut-être, s'il l'avoit pu, il m'auroit rendu service. Bornez-vous donc, mon père, à lui dire que je suis morte, et que, s'il a eu quelques torts envers moi, je les lui pardonne de tout mon cœur. Après cela, je n'ai plus rien à desirer qu'une part dans vos prières. Promettez-moi de vous souvenir de ce que je vous

demande, et je quitterai la vie sans regrets et sans chagrin. »

Ambrosio lui promit tout ce qu'elle voulut, puis il lui donna l'absolution. Chaque instant annonçoit la fin d'Antonia. Sa vue s'affoiblissoit, son cœur battoit plus lentement ; les extrémités, déjà froides, se roidissoient : à deux heures du matin elle expira, sans jeter un soupir. Aussitôt qu'elle eut cessé de respirer, le père Pablos se retira sincèrement affecté de cette scène touchante. Flore, de son côté, se livra au chagrin le plus extrême. Des idées bien différentes occupoient Ambrosio ; il cherchoit le pouls, dont le mouvement, d'après ce que lui avoit dit Matilde, devoit prouver que la mort d'Antonia ne seroit que passagère. Il le trouva, le pressa, sentit sous son doigt une légère palpitation, et son cœur fut rempli de joie. Cependant il cacha avec soin le plaisir que lui causoit le succès de ses mesures. Prenant un air triste, il exhorta sérieusement Flore à ne se point trop livrer à un chagrin inutile ; mais les larmes de la fidelle suivante étoient trop sincères pour qu'elle pût écouter ses conseils ; elle continua à

pleurer amèrement. Le moine se retira, promettant de donner lui-même les ordres nécessaires pour l'enterrement, qu'il auroit soin, dit-il, en considération de madame Jacinthe, de faire faire le plus tôt possible. Plongée dans la douleur de la perte de sa chère maîtresse, Flore faisoit à peine attention à ce qu'il disoit. Ambrosio se dépêcha de commander l'enterrement. Il obtint de l'abbesse la permission que le corps fût déposé dans le caveau de Sainte-Claire; et le vendredi matin, après les cérémonies d'usage, Antonia fut portée au tombeau.

Le même jour, Léonelle arriva à Madrid, se proposant de présenter à Elvire son jeune époux. Différentes circonstances lui avoient fait retarder son voyage du mardi au vendredi, et elle n'avoit pas eu d'occasion pour faire savoir ce changement à sa sœur. Comme elle avoit le cœur véritablement bon, et qu'elle avoit toujours été tendrement attachée à Elvire et à sa fille, sa surprise, en apprenant leur triste et soudaine mort, fut égale à sa douleur. Ambrosio l'envoya instruire du legs d'Antonia. Elle le pria, lorsqu'il auroit

payé les petites dettes d'Elvire, de lui faire passer le reste. Cette affaire étant arrangée, comme elle n'avoit plus rien à faire à Madrid, elle retourna en toute diligence à Cordoue.

CHAPITRE X.

« Oh ! s'il m'étoit permis de rendre un culte
« à quelque objet terrestre, réel ou imagi-
« naire, Liberté sainte, tu recevrois mes vœux.
« Je t'élèverois de ma main un autel ; et sans
« confier à des mains mercenaires le soin de
« le décorer, je l'ornerois moi-même des plus
« belles fleurs champêtres qui jamais aient
« paré la verdure ou parfumé les airs. »

COWPER.

LORENZO, uniquement occupé à livrer à la justice les assassins de sa sœur, ne se doutoit pas de tous les malheurs qui, d'un autre côté, lui arrivoient à lui-même. Il n'arriva à Madrid que le soir du jour qu'Antonia avoit été enterrée. Obligé de signifier au grand inquisiteur l'ordre du cardinal-duc, formalité essentielle dans un cas où il étoit question

d'arrêter publiquement un membre de l'église, de communiquer son projet à son oncle et à don Ramirez, et d'assembler une suite assez nombreuse pour n'avoir à craindre aucune résistance, il n'eut pas un instant à perdre pendant le peu de temps qui lui restoit jusqu'à minuit. Il ne put, en conséquence, s'informer des nouvelles de sa maîtresse, et il ignoroit complètement la mort de la mère et celle de la fille.

Le marquis n'étoit pas, à beaucoup près, hors de danger. Son délire étoit passé; mais il lui restoit un tel épuisement, que les médecins n'osoient prononcer sur ce qui pouvoit en résulter. Quant à lui, il ne souhaitoit rien tant que de rejoindre Agnès dans le tombeau. L'existence lui étoit devenue odieuse; il ne voyoit rien dans le monde qui méritât de l'occuper; le seul espoir qui le flattât, étoit d'apprendre en même temps qu'Agnès étoit vengée, et que lui-même étoit condamné à mourir.

Accompagné de tous les vœux de don Raymond, Lorenzo étoit à la porte de Sainte-Claire une grande heure avant le moment indiqué par la mère

Sainte-Ursule. Il avoit avec lui son oncle don Ramirez de Mello, et une petite troupe d'archers choisis. Quoique leur nombre fût assez considérable, il n'étonna personne. Il y avoit déjà devant la porte du couvent une grande foule qui s'y étoit rassemblée pour voir la procession. Il étoit naturel de supposer que Lorenzo et sa suite y étoient venus pour le même objet. Le peuple ayant reconnu le duc de Médina, se retira, et laissa son groupe passer sur le devant. Lorenzo se plaça en face de la grande porte par laquelle devoient passer les pélerins. Convaincu que la prieure ne pouvoit lui échapper, il attendit patiemment qu'elle parût. On l'attendoit à minuit précis.

Les religieuses étoient occupées à remplir les cérémonies instituées en l'honneur de Sainte-Claire, et auxquelles aucun profane n'étoit admis. Les fenêtres de la chapelle étoient fort éclairées. On entendoit du dehors les sons harmonieux de l'orgue, qui, mêlés à plusieurs voix de femmes, perçoient le silence de la nuit. Ce chœur cessa, et l'on entendit une voix seule; c'étoit celle de la personne destinée à

faire dans la procession le rôle de Sainte-Claire. On choisissoit toujours pour cet emploi la plus belle fille de Madrid, et celle sur qui le choix tomboit le regardoit comme un honneur insigne. Le peuple, attentif à la musique, dont les sons éloignés n'étoient que plus doux, gardoit un silence religieux. Un recueillement profond régnoit dans toute la foule. Tous les cœurs étoient pénétrés de respect pour les saints mystères, — tous, excepté celui de Lorenzo. Sachant que parmi ces femmes, dont les voix harmonieuses chantoient avec tant de douceur les louanges de Dieu, plusieurs couvroient du manteau de la religion les crimes les plus noirs, il n'écoutoit qu'avec horreur leurs hymnes hypocrites. Depuis long-temps il s'affligeoit de voir la superstition qui gouvernoit les habitans de Madrid. Son bon sens lui avoit fait pénétrer les artifices des moines, l'obscurité de leurs miracles, la sottise de leurs légendes et la fausseté de leurs reliques supposées. Il rougissoit de voir ses compatriotes dupes d'illusions si grossières, et ne souhaitoit rien tant que de trouver une occasion pour les délivrer de leurs

ridicules entraves. Cette circonstance, si long-temps desirée, se présentoit enfin : il résolut de ne pas la laisser échapper. Il se promettoit de montrer au peuple, sous les plus vives couleurs, les abus honteux qui se pratiquoient trop souvent dans le secret des monastères, et de lui faire voir combien étoit mérité le respect dont on honoroit, sans distinction, tout ce qui portoit un habit religieux. Il soupiroit après le moment qui devoit démasquer l'hypocrisie, et convaincre ses concitoyens qu'on ne trouve pas toujours un cœur vertueux sous l'extérieur d'un saint. Le service dura jusqu'à ce que la cloche du couvent annonçât minuit. Aussitôt qu'elle eut sonné, la musique cessa, les voix cessèrent par degrés de se faire entendre. Lorenzo, se voyant si près de l'exécution de son projet, sentit battre son cœur. Vu la superstition du peuple, il s'étoit préparé à quelque résistance; mais il se flattoit que la mère Sainte-Ursule donneroit de bonnes raisons pour justifier sa démarche. Il avoit avec lui assez de forces pour repousser le premier effort de la populace, jusqu'à ce qu'il pût se faire entendre. Sa seule

crainte étoit que la supérieure, soupçonnant son dessein, n'eût découragé la religieuse de la déposition de qui tout dépendoit. Si la mère Sainte-Ursule n'étoit pas présente, il ne pouvoit accuser la supérieure sur un simple soupçon, et cette réflexion lui donnoit quelques craintes sur le succès de son entreprise. La tranquillité qui paroissoit régner dans le couvent, le rassuroit en partie. Cependant il attendoit avec inquiétude le moment où la présence de son alliée devoit dissiper tous ses doutes.

Le couvent des Dominicains n'étoit séparé de celui de Sainte-Claire que par le lieu de sépulture et le jardin. Les moines avoient été invités à assister à la procession : ils arrivèrent alors, marchant deux à deux, tenant à leur main des cierges allumés, et chantant des hymnes en l'honneur de Sainte-Claire. Le père Pablos étoit à leur tête, le prieur s'étant excusé d'y aller. Le peuple fit place à la troupe sainte, et les moines se placèrent, sur deux lignes, aux deux côtés de la grande porte. Quelques minutes suffirent pour arranger l'ordre de la procession. Lorsque

tout fut disposé, les portes du couvent s'ouvrirent, et l'on recommença à entendre les religieuses chantant à plein chœur. D'abord parut une troupe de chantres; aussitôt qu'ils furent passés, les moines partirent deux à deux, et suivirent à pas lents et mesurés. Les novices venoient ensuite; elles ne portoient point de cierges comme les professes. Elles marchoient les yeux baissés, et paroissoient occupées à dire leur chappelet : à celles-ci succédoit une jeune et aimable fille, qui représentoit sainte Lucie; elle tenoit un bassin d'or, dans lequel étoient deux yeux; les siens étoient couverts d'un bandeau de velours, et elle étoit conduite par une autre religieuse vêtue en ange. Suivoit une sainte Catherine, tenant d'une main une branche de palmier, et de l'autre une épée; elle étoit vêtue de blanc, et son front étoit orné d'un diadême éclatant. Après elle, paroissoit sainte Geneviève entourée d'une foule de petits diablotins, qui, prenant mille postures grotesques, la tiroient par sa robe et faisoient autour d'elle mille bouffonneries, pour tâcher de distraire son attention d'un livre sur lequel ses yeux

étoient constamment attachés. Ces démons espiégles amusoient fort les spectateurs, qui témoignèrent leur joie par de grands éclats de rire. L'abbesse avoit eu soin de choisir pour ce rôle une religieuse naturellement froide et sérieuse. Elle eut lieu d'être satisfaite de son choix. Les singeries manquèrent complètement leur effet, et les muscles de sainte Geneviève parurent constamment immobiles. Entre chacune de ces saintes étoit un groupe de chanteuses qui, dans des hymnes, célébroient leurs louanges respectives, et élevoient leurs mérites, qu'elles déclaroient toutefois être fort inférieurs à ceux de sainte Claire, patronne principale du couvent. Après cela parut une longue suite de religieuses, portant, comme les chantres, chacune un cierge. Venoient ensuite les reliques de sainte Claire, que renfermoient des vases, aussi précieux par le travail que par la matière. Toutes ces merveilles attiroient peu les regards de Lorenzo; il n'étoit occupé que de la religieuse qui portoit le cœur de la sainte. D'après la description de Théodore, il ne doutoit point que ce ne fût la mère Sainte-Ursule. Elle paroissoit

regarder autour d'elle avec inquiétude : ses yeux rencontrèrent ceux de Lorenzo, qui étoit au premier rang d'une des haies entre lesquelles passoit la procession : un mouvement de joie colora ses joues, remarquables jusqu'alors par leur pâleur. Elle se tourna avec vivacité vers sa compagne : « Nous sommes sauvées, lui dit-elle tout bas, voilà son frère. »

Lorenzo l'entendit, et son cœur étant désormais en repos, il regarda tranquillement le reste de la cérémonie. Alors parut ce qui en faisoit le plus bel ornement : c'étoit une machine faite en forme de trône, enrichie de pierreries, et éblouissante de lumière; elle s'avançoit sur des roues cachées, et paroissoit conduite par d'aimables enfans, vêtus en séraphins. Le sommet étoit couvert de nuages argentés, sur lesquels reposoit la plus belle figure qu'on eût jamais vue. C'étoit une jeune personne qui représentoit sainte Claire; son habit étoit d'un prix inestimable : une guirlande de diamans formoit autour de sa tête une gloire artificielle; mais l'éclat de tous ces ornemens le cédoit à celui de ses charmes. A me-

sure qu'elle avançoit, un murmure de plaisir parcouroit les rangs de la foule étonnée. Lorenzo lui-même s'avoua en secret qu'il n'avoit jamais vu une beauté plus parfaite; et si son cœur n'eût pas déjà appartenu à Antonia, il en eût fait hommage à cette belle vierge : mais dans l'état où se trouvoit son ame, il ne la considéra que comme une belle statue; elle n'obtint de lui que le tribut d'une admiration insensible; et lorsqu'elle fut passée, il n'y pensa plus.

« Qui est-elle? » demanda un spectateur assez voisin de Lorenzo pour qu'il le pût entendre.

« C'est, répondit quelqu'un, une jeune personne dont vous avez souvent entendu vanter la beauté; elle s'appelle Virginie de Villa-Franca : c'est une pensionnaire du couvent de Sainte-Claire; elle est parente de l'abbesse; et on l'a choisie, avec raison, pour en faire l'ornement de la procession. »

L'abbesse suivoit le trône avec un air dévot et un maintien recueilli; elle marchoit à la tête du reste des religieuses qui fermoient la procession. Sa démarche étoit grave; ses yeux étoient

levés au ciel ; sa figure calme et tranquille annonçoit le détachement de toutes les choses de ce monde. Aucun de ses traits ne trahissoit l'orgueil secret avec lequel elle étaloit la pompe et l'opulence de sa maison. Les prières du peuple la précédoient; elle étoit suivie de ses bénédictions. Mais quelle fut sa surprise, quelle fut la confusion générale, lorsque don Ramirez, s'avançant vers elle, lui déclara qu'elle étoit sa prisonnière.

Immobile et muette d'étonnement, l'abbesse, après le premier moment, revint à elle-même, et criant au sacrilége, à l'impiété, invita le peuple à venir au secours des filles du Seigneur. On se préparoit à lui obéir, lorsque don Ramirez, opposant ses archers à leur fureur, commanda aux plus avancés de l'arrêter, et les menaça de toutes les vengeances de l'inquisition. A ce nom redouté, tous les bras tombèrent, toutes les épées furent remises dans le fourreau : l'abbesse elle-même pâlissant, commença à trembler. Le silence général la convainquit qu'elle n'avoit rien à espérer que de son innocence; et, d'une voix troublée, elle pria don

Ramirez de lui apprendre de quel crime elle étoit accusée.

« Vous le saurez, répondit-il, quand il en sera temps; mais d'abord je dois m'assurer de la mère Sainte-Ursule. »

« De la mère Sainte-Ursule! répéta l'abbesse, d'une voix troublée. »

Et jetant alors les yeux autour de don Ramirez, elle vit Lorenzo et le duc qui avoient suivi cet officier.

« Grand Dieu! s'écria-t-elle en joignant les mains avec l'air du désespoir, je suis trahie! »

« Trahie! reprit la mère Sainte-Ursule, qui arriva alors, conduite par quelques-uns des archers, et suivie de la religieuse qui l'accompagnoit à la procession : non pas trahie, mais dénoncée. Reconnoissez en moi votre accusatrice: Vous ne savez pas jusqu'à quel point je suis instruite de vos crimes. Seigneur, continua-t-elle, s'adressant à don Ramirez, je me remets sous votre garde. J'accuse l'abbesse de Sainte-Claire d'assassinat, et je réponds, sur ma vie, de la vérité de l'accusation. »

Un cri général de surprise s'éleva de toutes les parties de l'assistance. On

demanda hautement une explication. Les religieuses, tremblantes, effrayées du bruit et du désordre, se dispersèrent, et s'enfuirent de côté et d'autre : quelques-unes regagnèrent le couvent; d'autres cherchèrent un asile dans la demeure de leurs parens : plusieurs, uniquement occupées du danger actuel, et ne songeant qu'à éviter le tumulte, couroient au travers des rues sans savoir où elles alloient. L'aimable Virginie fut une des premières à s'enfuir : elle avoit laissé son trône vacant; et le peuple, pour mieux entendre la mère Sainte-Ursule, voulut absolument qu'elle montât dessus pour le haranguer. La religieuse y consentit; elle monta sur la brillante machine, et s'adressa en ces termes à la foule qui l'entouroit :

« Quelque étrange, quelque peu convenable que puisse paroître ma conduite dans une femme, et sur-tout dans une religieuse, la nécessité me servira d'excuse. Un secret, un horrible secret pèse sur mon ame. Je ne peux jouir d'aucun repos que je ne l'aie révélé au monde entier, et que je n'aie appaisé le sang innocent qui me crie vengeance du fond de son tombeau. J'ai

beaucoup risqué pour me procurer cette occasion de soulager ma conscience. Si j'avois échoué dans mes efforts pour déceler le crime, si l'abbesse avoit seulement soupçonné que ce mystère d'iniquité me fût connu, ma perte étoit inévitable. Les anges de lumière, qui veillent sans cesse sur ceux qui méritent leur faveur, m'ont aidée à cacher mon projet. Il m'est donc permis enfin de faire un récit dont les circonstances glaceront d'horreur toutes les ames sensibles. Je prends à tâche de déchirer le voile de l'hypocrisie, et d'apprendre aux parens égarés à quels dangers est exposée la malheureuse femme qu'ils ont une fois soumise à l'empire d'un tyran monastique. »

« Parmi les religieuses de Sainte-Claire, aucune n'étoit plus aimable, aucune n'étoit plus douce, qu'Agnès de Médina; je la connoissois parfaitement : j'étois son amie, sa confidente; je n'étois pas la seule qui eût pour elle une tendre amitié : sa piété vraie, son empressement à obliger, son caractère angélique, la faisoient chérir de tout ce qu'il y avoit d'estimable dans la communauté. L'abbesse elle-même, vaine,

sévère et scrupuleuse, ne pouvoit refuser à Agnès une approbation qu'elle n'accordoit à personne. Chacun a quelque défaut. Hélas! Agnès eut une foiblesse; elle viola les lois de notre ordre, et encourut la haine de l'implacable abbesse. Les regles de Sainte-Claire sont sévères, mais antiques et négligées; plusieurs, depuis quelques années, étoient restées dans l'oubli, ou, par un consentement général, avoient été remplacées par des dispositions plus douces. La peine attachée au crime d'Agnès étoit cruelle; elle étoit barbare. La loi étoit, depuis long-temps, tombée en désuétude. Hélas! elle existoit encore; et la vindicative abbesse se décida à la faire revivre. Cette loi ordonnoit que la coupable fût plongée dans un cachot secret, spécialement destiné à cacher éternellement au monde entier la victime d'une superstitieuse tyrannie. Dans cette triste demeure, elle devoit être en proie à une solitude perpétuelle, privée de toute société, et crue morte de tous ceux que des liaisons de famille ou d'amitié auroient pu engager à tâcher de la secourir. Ainsi devoit-elle languir, le reste de ses jours, sans autre nourri-

ture que du pain et de l'eau, sans autre consolation que la facilité de donner un libre cours à ses larmes. »

L'indignation élevée par ce récit fut si violente, que, pendant quelques momens, elle interrompit la narration de la mère Sainte-Ursule. Lorsque l'agitation eut cessé, et que le silence eut recommencé à régner dans l'auditoire, elle reprit son discours, pendant lequel, à chaque phrase, les terreurs de l'abbesse paroissoient augmenter. »

« On assembla un conseil de douze anciennes religieuses; j'étois du nombre. La prieure peignit de couleurs exagérées les torts d'Agnès, et n'eut pas de scrupule de proposer la remise en vigueur de cette loi presque oubliée. Je dois le dire à la honte de notre sexe: ou le pouvoir de l'abbesse étoit si absolu dans le couvent, ou le malheur, la solitude et les austérités, avoient tellement endurci les cœurs de nos anciennes, et aigri leurs caractères, que cette barbare proposition obtint neuf voix sur douze. Je n'étois pas une des neuf: j'avois eu de fréquentes occasions de me convaincre des vertus d'Agnès; j'avois pour elle un tendre attachement;

je compâtissois à sa foiblesse, et j'avois pitié de son malheur. Les mères Berthe et Cornélie se mirent de mon côté; nous fîmes la plus forte opposition, et la supérieure se trouva forcée de changer de projet : quoique la majorité fût de son avis, elle craignit de braver le nôtre ouvertement. Elle savoit que, soutenues par la famille de Médina, nous serions assez fortes pour l'emporter; elle n'ignoroit pas non plus que c'en seroit fait d'elle, si Agnès une fois enfermée et crue morte, venoit à être découverte; elle renonça donc, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, à son dessein. Elle demanda quelques jours pour trouver un genre de punition qui pût être approuvé de toute la communauté, et promit, aussitôt qu'elle auroit pris une résolution, de rassembler le même conseil. Deux jours se passèrent. Le soir du troisième, on annonça que le lendemain Agnès seroit interrogée, et que, suivant la conduite qu'elle tiendroit en cette occasion, sa peine seroit augmentée ou mitigée. »

« Dans la nuit qui précéda cet examen, indignée, je me glissai dans la

cellule d'Agnès à une heure où je supposois les autres religieuses endormies. Je la consolai autant qu'il m'étoit possible ; je l'invitai à prendre courage : je lui dis de compter sur l'appui de ses amis, et je convins avec elle de certains signes, par lesquels je me proposois de l'engager à répondre, par oui ou par non, aux questions de l'abbesse ; sachant que son ennemie chercheroit à l'effrayer et à l'embarrasser, je craignois qu'on ne lui surprît quelque aveu préjudiciable à ses intérêts. Je voulois tenir ma visite secrète, et je restai peu de temps avec Agnès. Je la pressai de ne point se laisser abattre ; mêlant mes larmes à celles qui inondoient son visage, je l'embrassai tendrement, et j'étois sur le point de me retirer, lorsque j'entendis marcher quelqu'un qui s'approchoit de la cellule ; je m'éloignai vîte de la porte. Un rideau qui couvroit un grand crucifix m'offroit une retraite ; je courus me cacher derrière. La porte s'ouvrit, et l'abbesse entra, suivie de quatre autres religieuses ; elles s'approchèrent du lit d'Agnès. L'abbesse lui reprocha sa foiblesse dans les termes les plus

durs. Elle lui dit qu'elle déshonoroit la maison, qu'un monstre comme elle ne méritoit pas de vivre. Puis elle lui ordonna de boire la liqueur contenue dans un vase que lui présentoit une des religieuses. Inquiète sur les effets de ce breuvage, et craignant de se trouver sur le bord de l'éternité, la malheureuse enfant tâcha, par les prières les plus touchantes, d'exciter la pitié de l'abbesse. Elle demanda la vie dans des termes qui auroient attendri le cœur d'un tigre; elle promit de se soumettre avec résignation à toutes les punitions qu'on voudroit lui infliger : la honte, la prison, les tourmens, elle supporteroit tout, pourvu qu'on lui laissât la vie; qu'on lui accordât seulement un mois, une semaine, un jour. Son impitoyable ennemie écouta, sans se laisser émouvoir, ses instantes prières. Elle lui dit que d'abord elle s'étoit proposée de la laisser vivre, et que, si elle avoit changé d'avis, elle n'avoit à s'en prendre qu'aux amies qui l'avoient défendue. Elle continua d'insister pour qu'elle avalât le poison; lui dit d'implorer la miséricorde de Dieu, et non la sienne; et l'assura que dans une

heure elle ne seroit plus du nombre des vivans. Voyant qu'il n'y avoit aucun espoir de toucher cette femme insensible, Agnès essaya de se jeter à bas de son lit, et de demander du secours. Elle se flattoit, si elle ne pouvoit échapper au danger qui la menaçoit, d'avoir au moins des témoins de la violence qu'on lui vouloit faire. L'abbesse devina son intention; elle la saisit avec force par le bras, et la rejeta sur son oreiller. En même-temps, tirant un poignard, et en mettant la pointe sur le sein de la malheureuse Agnès, elle lui déclara que, si elle jetoit un seul cri, ou si elle tardoit encore un instant à boire le poison, elle alloit le lui enfoncer dans le cœur. Déjà demi-morte de frayeur, elle ne put résister plus long-temps : la religieuse approcha avec le funeste vase. L'abbesse força Agnès de le prendre, et d'avaler le breuvage. La malheureuse le but; et le crime fut consommé. Les religieuses alors s'assirent près du lit : aux gémissemens de l'infortunée, elles répondirent par des reproches. Elles interrompirent par des sarcasmes les prières par lesquelles elle se recommandoit à la miséricorde di-

vine; elles la menaçoient de la colère de Dieu et de la damnation éternelle; elles lui disoient qu'il n'y avoit pour elle aucun espoir de pardon, et jonchoient ainsi d'épines la couche douloureuse de la mort. Telles furent les souffrances de cette jeune infortunée, jusqu'au moment où la mort vint la soustraire à la malice de ses persécutrices. Elle expira entre l'horreur pour le passé et la crainte pour l'avenir; et ses derniers momens furent si terribles, qu'ils dûrent amplement satisfaire la haine et la vengeance de ses ennemies. L'abbesse, aussitôt que sa victime eut cessé de respirer, sortit de la chambre; ses complices la suivirent. »

« Ce ne fut qu'alors que j'osai sortir de mon asile. Je n'avois point défendu ma malheureuse amie, sachant bien que, sans pouvoir la sauver, j'aurois subi le même sort. Frappée d'horreur et d'effroi, j'eus à peine la force de regagner ma cellule. Avant de passer la porte de celle d'Agnès, je jetai un dernier regard vers le lit où gissoit, sans vie, cette fille naguère si aimable et si belle; je fis, du fond de mon cœur, une prière pour le repos de son ame,

et je jurai de venger sa mort par la honte et le châtiment de ses assassins : ce n'est qu'avec bien de la peine et des dangers que j'ai tenu ma promesse. A l'enterrement d'Agnès, égarée par la douleur, j'eus l'imprudence de laisser tomber quelques mots qui alarmèrent la conscience coupable de l'abbesse. Je devins l'objet de ses soupçons : on observa toutes mes démarches, on suivit tous mes pas; je fus environnée d'espions. Il s'écoula bien du temps avant que je pusse instruire les parens d'Agnès de mon fatal secret. On fit courir le bruit que cette infortunée étoit morte subitement. Cette fable fut crue, non seulement par ses amis dans la ville, mais même par les personnes qui, dans le couvent, s'intéressoient à elle. Le poison n'avoit laissé sur son corps aucune trace. Personne ne soupçonna la véritable cause de sa mort : elle resta inconnue à tout le monde, excepté à ses assassins et à moi.

« Je n'ai rien à ajouter; je réponds, sur ma vie, de la vérité de tout ce que j'ai dit. Je répète que l'abbesse est un assassin; qu'elle a ôté du monde, et peut-être du ciel, une infortunée dont

la faute étoit légère et pardonnable ; qu'elle a abusé du pouvoir qui lui étoit confié ; qu'elle a agi en tyran et en hypocrite. J'accuse aussi, comme ses complices, les quatre religieuses, Violente, Camille, Alix et Mariane ; elles sont aussi coupables que l'abbesse. »

La mère Sainte-Ursule finit ainsi son récit ; d'un bout à l'autre, il avoit excité l'horreur et l'étonnement : mais, lorsqu'elle en fut à l'assassinat d'Agnès, l'indignation du peuple s'exprima si haut, qu'on eut bien de la peine à l'entendre jusqu'à la fin : le murmure augmentoit d'un instant à l'autre. Enfin des cris s'élevèrent de toutes parts, demandant qu'on livrât l'abbesse à la fureur de la multitude : don Ramirez s'y refusa avec courage ; Lorenzo lui-même observa au peuple que l'accusée n'étoit point jugée, et l'engagea à laisser à l'Inquisition le soin de la punir. Toutes les représentations furent inutiles ; le tumulte devint plus violent, et la populace plus irritée : don Ramirez tâcha vainement d'emmener sa prisonnière hors de la foule ; de quelque côté qu'il tournât, un attroupement lui fermoit le passage, et demandoit à grands cris

l'abbesse. Ramirez ordonna à sa suite de se faire un chemin au travers de la multitude. Pressés par la foule, ses soldats ne purent pas même tirer leurs épées : il menaça les plus avancés de la vengeance de l'Inquisition; mais l'effervescence étoit telle, que ce nom terrible ne produisit aucun effet. Lorenzo, malgré l'horreur que lui donnoit pour l'abbesse le souvenir de sa sœur, ne pouvoit sans pitié voir une femme dans une position si terrible. Mais, en dépit de ses efforts et de ceux du duc, malgré ceux de don Ramirez et de ses archers, le peuple continuoit à les serrer de plus près; enfin il se fit jour au travers des gardes qui protégeoient sa proie, l'arracha de cet asile, et se disposa à en faire une justice aussi prompte que terrible. Tremblante, égarée, sachant à peine ce qu'elle disoit, la malheureuse femme demandoit un instant de répit. Elle soutenoit qu'elle n'étoit point coupable de la mort d'Agnès, et qu'elle pouvoit se justifier d'une manière péremptoire. Elle ne put se faire entendre : tout entier à sa vengeance, le peuple ne l'écouta point. On lui fit toutes sortes d'insultes, on la couvrit

de boue et d'ordures; on lui prodigua les noms les plus odieux : des hommes furieux se l'arrachoient les uns aux autres; et le dernier étoit toujours plus barbare que celui qui venoit de la quitter; ils étouffoient, par leurs cris de rage, la foible voix dont les accens plaintifs imploroient leur pitié. Traînée au travers des rues, foulée aux pieds, accablée de coups, elle subit tous les tourmens que purent inventer la fureur et la vengeance. Enfin, un pavé lancé par une main vigoureuse, vint la frapper à la tempe; elle tomba baignée dans son sang, et, quelques minutes après, termina son sort et son supplice. Quoique devenue insensible aux insultes de la multitude, elle continua à en recevoir les outrages. La rage impuissante de ses meurtriers s'exerça sur son cadavre, et ne s'arrêta qu'après l'avoir mutilée, défigurée, de manière à lui ôter jusqu'à la forme d'une créature humaine.

Lorenzo et ses amis, hors d'état d'empêcher ce triste événement, ne l'avoient vu qu'avec horreur : de nouveaux désastres vinrent les tirer de leur inactivité forcée. On attaquoit le

couvent de Sainte-Claire : le peuple, confondant l'innocent et le coupable, avoit résolu d'immoler à sa fureur toutes les religieuses de la communauté, et de ne pas laisser une pierre sur l'autre de la maison qu'elles avoient occupée. Alarmés de cette nouvelle, ils coururent au couvent, déterminés à le défendre, s'il étoit possible, ou du moins à sauver ses habitans de la rage populaire. La plupart des religieuses avoient fui; très-peu étoient restées dans leur demeure; mais la position de celles-ci étoit alarmante. Cependant, comme elles avoient pris la précaution de fermer les portes intérieures, Lorenzo se flatta de pouvoir contenir le peuple, jusqu'à ce que don Ramirez revînt avec des forces suffisantes.

Le tumulte l'avoit conduit à une certaine distance du couvent : il lui fallut quelques momens pour s'en approcher; mais lorsqu'il y arriva, la foule environnante étoit si serrée, qu'il eut bien de la peine à gagner la porte. Cependant la populace assiégeoit le bâtiment; on renversoit les murs, on jetoit aux fenêtres des torches allumées, et de tous côtés on juroit qu'à la pointe du

jour il ne resteroit pas en vie une seule religieuse de Sainte-Claire. Lorenzo étoit enfin parvenu à passer au travers de la foule, lorsqu'une des portes fut enfoncée. Le peuple à l'instant se répandit dans l'intérieur de la maison, et sacrifia à son aveugle vengeance tout ce qui se trouvoit sur son passage. Il mit en pièces tous les meubles, déchira les tableaux, détruisit et profana les reliques, et insulta jusqu'à sainte Claire, par haine pour son indigne protégée. Les uns s'occupoient à chercher les religieuses, d'autres démolissoient des parties du couvent, et d'autres assembloient, pour les jeter au feu, les tableaux et les meubles précieux qui se rencontroient sous leurs mains : le succès de leurs efforts fut plus prompt qu'eux-mêmes ne l'avoient desiré. Les flammes, s'élevant de divers points, atteignirent une partie de la maison, vieille et bâtie en bois. L'incendie se communiqua rapidement d'une chambre à l'autre. La chûte des planchers ébranla les murs; les colonnes se renversèrent, et le toit, s'écroulant avec fracas, écrasa sous ses débris plusieurs des assaillans. On n'entendoit

de toutes parts que cris et gémissemens. Un nuage de flamme et de fumée couvroit toute la maison, et laissoit voir au loin une scène de dévastation et d'horreur.

Lorenzo, désolé d'avoir été la cause innocente de cet affreux tumulte, tâchoit de réparer sa faute en protégeant de son mieux les pauvres religieuses. Il étoit entré avec le peuple, et travailloit sans relâche à s'opposer à sa furie; mais le progrès effrayant et soudain de l'incendie le força à songer à sa propre sûreté. La foule alors sortoit de la maison avec plus de précipitation qu'elle n'étoit entrée; les portes engorgées ne suffisant pas au nombre, et l'incendie croissant toujours, plusieurs périrent dévorés par les flammes, ou étouffés par la fumée. Le hasard avoit conduit Lorenzo près d'une petite porte qui se trouvoit dans un coin de l'église : le verrou étoit déjà tiré; il ouvrit la porte, et se trouva près des caveaux de Sainte-Claire.

Là, il s'arrêta pour respirer un moment : le duc et quelques personnes de sa suite étoient avec lui. Se voyant en sûreté, ils conférèrent entre eux sur

les moyens d'échapper à ce théâtre de désolation : mais leur délibération fut souvent interrompue par la vue des flammes, par le bruit des voûtes tombant en ruines, par les cris confondus des religieuses et des assaillans ; les uns suffoqués dans la foule, les autres engloutis par le feu, ou brisés sous le poids des bâtimens écroulés.

Lorenzo demanda où conduisoit la petite porte qu'il apercevoit ; on lui répondit qu'elle donnoit sur le jardin des Dominicains : il examina la sortie de ce côté. Le duc leva le loquet de la porte en grillage, et passa dans la partie du lieu de sépulture appartenant aux Dominicains : les gardes le suivirent. Lorenzo étant le dernier, étoit sur le point de passer aussi la grille, lorsqu'il vit la porte du caveau s'entr'ouvrir tout doucement. Quelqu'un regarda par l'ouverture ; mais voyant des étrangers, poussa un grand cri, se rejeta vîte en arrière, et descendit promptement l'escalier de marbre.

« Que veut dire ceci, dit Lorenzo ; il y a là dessous quelque mystère. Amis, suivez-moi. »

Parlant ainsi, il se précipita dans le

caveau, et poursuivit la personne qui continuoit de fuir devant lui. Le duc, qui n'avoit rien vu, ne concevoit pas la cause de cette exclamation; mais, supposant que Lorenzo avoit de bonnes raisons, il repassa la grille, et le suivit sans hésiter : les autres firent de même. Toute la troupe arriva au bas de l'escalier. On avoit laissé la porte d'en-haut ouverte, et les flammes du bâtiment jetoient assez de lumière pour permettre à Lorenzo d'apercevoir à l'extrémité d'une longue voûte, au travers de plusieurs passages, la personne qu'il poursuivoit; mais ayant changé de direction, ce secours lui manqua tout à coup. Une obscurité totale remplaça cette foible lueur, et il ne put suivre l'objet de sa recherche, qu'à l'aide du bruit que faisoient en marchant les pieds de celui-ci. Il fallut alors aller avec précaution. On crut reconnoître que la personne poursuivie en faisoit autant, parce que ses pas se suivoient à de plus longs intervalles. Les poursuivans s'égarèrent enfin dans ce labyrinthe, et se dispersèrent dans différentes routes. Emportés par un desir ardent d'éclaircir ce mystère, qu'une

vive curiosité le portoit à approfondir, Lorenzo ne pensoit point à ceux qui l'accompagnoient. Bientôt il se trouva dans une solitude absolue. Le bruit des pas avoit cessé : un silence universel régnoit autour de lui. Aucun fil ne se présentoit pour le guider vers la personne qui avoit fui devant lui. Il s'arrêta pour réfléchir sur les moyens de la rejoindre. Il jugeoit bien que ce n'étoit pas un motif ordinaire qui avoit pu porter quelqu'un à s'engager dans ce triste asile à une pareille heure. Le cri qu'il avoit entendu lui avoit paru l'accent de la terreur, et il étoit convaincu que cet événement cachoit quelque secret. Après un instant d'hésitation, il continua à marcher, cherchant son chemin à tâtons le long des murs. Il avançoit ainsi lentement, lorsqu'il aperçut à une assez grande distance une foible lumière. Guidé par cette lueur tremblante, et ayant mis l'épée à la main, il dirigea ses pas vers le lieu d'où les rayons lui sembloient partir.

Ils venoient de la lampe qui brûloit devant la statue de sainte Claire. Auprès étoient plusieurs femmes : leurs

vêtemens blancs flottoient, agités par le vent qui murmuroit le long des voûtes. Curieux de savoir ce qui les avoit amenées dans ce triste séjour, Lorenzo s'avança doucement. Le groupe paroissoit occupé d'une conversation intéressante ; personne n'entendit marcher Lorenzo, et il s'approcha, sans être vu, assez près pour entendre ce qui se disoit.

« Je vous jure, continua celle qui parloit quand il arriva, et que les autres écoutoient avec une grande attention, je vous jure que je les ai vus de mes propres yeux. J'ai vite descendu l'escalier ; ils m'ont poursuivie, et j'ai eu bien de la peine à leur échapper. Sans la lampe, je ne vous aurois jamais trouvées. »

« Et qui peut les avoir amenés là, dit une autre toute tremblante, croyez-vous qu'ils nous cherchassent ? »

« Dieu veuille que je me trompe, reprit la première ; mais je me doute que ce sont des assassins ; s'ils nous découvrent, nous sommes perdues. Quant à moi. ma mort est certaine ; ma parenté avec l'abbesse suffira pour me condamner, et quoique ces souter-

rains m'aient défendue jusqu'à ce moment.... »

Ici, levant les yeux, elle aperçut Lorenzo, qui avoit continué d'approcher sans faire de bruit.

« Les voilà! » s'écria-t-elle.

Elle s'élança du piédestal de la statue sur lequel elle étoit assise, et essaya de s'enfuir. Ses compagnes alors jetèrent un cri d'épouvante, pendant que Lorenzo saisissoit par le bras la fugitive. Effrayée, désespérée, elle se jeta à genoux devant lui.

« Épargnez-moi, s'écria-t-elle, pour l'amour de Dieu; épargnez-moi. Je suis innocente, je vous proteste que je suis innocente. »

A peine pouvoit-elle parler; la crainte étouffoit sa voix; la lumière de la lampe portoit sur son visage, dont le voile étoit tombé. Lorenzo reconnut la belle Virginie de Villa-Franca. Il s'empressa de la relever et de la rassurer. Il lui promit de la protéger contre les meurtriers; lui dit que sa retraite étoit encore ignorée, et qu'elle pouvoit compter qu'il la défendroit jusqu'à la dernière goutte de son sang. Pendant cette conversation, les religieuses avoient

pris différentes positions : l'une, à genoux, s'adressoit au ciel ; l'autre se cachoit la tête dans le sein de sa voisine ; quelques-unes, immobiles, écoutoient le prétendu assassin, tandis que d'autres embrassoient la statue de sainte Claire, et imploroient sa protection avec les cris les plus passionnés. S'apercevant de leur méprise, elles se pressèrent autour de Lorenzo, et lui prodiguèrent les bénédictions. Il apprit alors, qu'entendant les menaces du peuple, et épouvantées par les cruautés que, du clocher du couvent, elles avoient vu commettre contre l'abbesse, plusieurs des pensionnaires et des religieuses avoient cherché un asile dans le caveau. Du nombre des premières étoit l'aimable Virginie. Parente proche de l'abbesse, elle avoit plus qu'une autre sujet de craindre la populace ; elle pria Lorenzo avec instance de ne pas l'abandonner à la rage de ces furieux. Ses compagnes, dont la plupart étoient des familles les plus qualifiées de Madrid, lui firent la même prière. Il leur promit de ne les point quitter qu'il ne les eût toutes mises en sûreté entre les bras de leurs parens ; mais il leur conseilla d'attendre, pour

quitter le caveau, que le peuple fût un peu calmé, et que l'arrivée de la force militaire eût dispersé la multitude.

« Plût à Dieu, s'écria Virginie, que je fusse tranquille entre les bras de ma mère! Resterons-nous donc encore longtemps ici? chaque instant que j'y passe est pour moi un supplice. »

« J'espère que non, dit Lorenzo; mais jusqu'à ce que vous puissiez sortir, ce souterrain sera pour vous un asile impénétrable; vous ne courez aucun risque d'y être découvertes; et je serois d'avis que vous y restassiez encore deux ou trois heures. »

« Deux ou trois heures! s'écria la sœur Hélène. Si je reste une heure de plus dans ce sépulcre, j'y mourrai de peur. Pour tout l'or du monde, je ne voudrois pas recommencer à éprouver ce que j'ai souffert depuis que j'y suis. Sainte Vierge! me trouver en pleine nuit dans cet affreux endroit, entourée des corps de mes compagnes, trembler à chaque instant de me voir mettre en pièces par leurs ames errantes autour de nous, qui se plaignent, qui gémissent, et dont les funèbres accens me

glacent d'effroi! Divin Sauveur! il y a de quoi me faire devenir folle. »

« Pardonnez-moi, reprit Lorenzo, si je vous témoigne quelque surprise de ce qu'étant menacées de dangers très-réels, vous pouvez vous occuper ainsi de périls imaginaires. Ces terreurs sont puériles et sans objet; il faut les surmonter, ma révérende mère. J'ai promis de vous protéger contre la populace; mais c'est à vous-même à vous défendre de la superstition. Il est ridicule de croire aux revenans; et si vous continuez à vous livrer à ces craintes chimériques.... »

« Chimériques! s'écrièrent toutes les religieuses à la fois! nous avons nous-mêmes entendu leurs cris; nous les avons toutes entendus. Ils se sont répétés souvent, et, à chaque fois, ils sembloient plus tristes et plus lugubres. Vous ne nous persuaderez pas que nous nous soyons toutes trompées. Non, non! c'est impossible. Si le bruit eût été imaginaire.... »

« Ecoutez, écoutez, interrompit Virginie d'une voix tremblante. Mon Dieu, ayez pitié de nous, voilà que cela recommence. »

Les religieuses tombèrent à genoux, les mains jointes. Lorenzo regarda tout autour de lui. Il étoit près de partager la crainte qui déjà avoit saisi toutes ces femmes. Tout étoit dans le plus profond silence. Il examina le caveau ; il n'aperçut rien. Il se préparoit alors à reprocher aux religieuses leur puéril effroi, lorsque son oreille fut frappée d'un gémissement sourd, foible et prolongé.

« Qu'est-ce que ceci ? » s'écria-t-il étonné.

« Voilà ! dit Hélène. Hé bien, à présent, êtes-vous convaincu ? Vous avez vous-même entendu le bruit : jugez maintenant si nos craintes sont imaginaires. Depuis que nous sommes ici, ce gémissement se répète toutes les cinq minutes. Sans doute il vient de quelqu'ame en peine qui voudroit sortir du purgatoire ; mais aucune de nous n'ose le lui demander. Quant à moi, s'il me falloit voir un esprit, je suis sûre que je mourrois de peur sur la place. »

Comme elle achevoit de parler, on entendit plus distinctement un second gémissement : les religieuses se signèrent, et répétèrent leurs prières contre

les mauvais esprits. Lorenzo écoutoit avec attention : il crut distinguer que les plaintes étoient articulées; mais le son arrivoit confus, affoibli par la distance, et le long retentissement des voûtes le rendoit inintelligible. Le bruit paroissoit venir du milieu du petit caveau dans lequel étoient alors Lorenzo et les religieuses, et dont une multitude de chemins qui venoient y aboutir, formoient une espèce d'étoile. La curiosité de Lorenzo, de plus en plus excitée, lui faisoit desirer vivement l'éclaircissement de ce mystère. Il demanda qu'on gardât le silence. Les religieuses obéirent. Tout resta muet, jusqu'à ce que de nouveaux gémissemens, plusieurs fois répétés, vinssent exciter de nouvelles craintes. Lorenzo, en suivant la direction d'où le son paroissoit venir, s'aperçut qu'il l'entendoit mieux lorsqu'il étoit auprès de la statue de sainte Claire.

« Le bruit vient de là, dit-il : quelle est cette statue? »

Hélène, à qui il adressoit cette question, hésita un moment. Tout à coup elle dit, en joignant les deux mains :

« Ah! oui, cela doit être, et à pré-

sent je sais ce que veulent dire ces gémissemens. » Les religieuses l'entourèrent, la priant de s'expliquer. Elle répondit gravement que, de tout temps, la statue avoit eu la réputation d'opérer beaucoup de miracles. Elle en concluoit que la sainte étoit affligée de l'incendie du couvent, et qu'elle exprimoit son mécontentement par ses plaintes. Lorenzo, un peu moins crédule, ne fut pas aussi satisfait de cette solution que les bonnes nonnes, qui l'adoptèrent sans hésiter. Il étoit d'accord sur un point avec Hélène, c'est que les gémissemens venoient de la statue. Plus il écoutoit, plus il se confirmoit dans cette idée. Il s'approcha de la sainte avec l'intention de l'examiner de plus près; mais les religieuses s'apercevant de son projet, le prièrent pour l'amour de Dieu de n'en rien faire, parce que, s'il touchoit la statue, il étoit un homme mort.

« Et en quoi consiste le danger? » demanda-t-il.

« Mère de Dieu ! en quoi? reprit Hélène, toujours empressée de raconter quelque chose de merveilleux; je voudrois que vous eussiez entendu la

centième partie des histoires miraculeuses que madame l'abbesse nous faisoit de cette statue. Elle nous a dit mille fois que si nous étions assez hardies pour la toucher du bout du doigt, nous courrions les plus grands risques. Entre autres choses, elle nous a raconté qu'un voleur étant entré la nuit dans ce souterrain, il aperçut ce rubis, dont le prix est inestimable. Vous le voyez, il brille au troisième doigt de la main dont elle tient une couronne d'épines. Ce bijou excita la cupidité du coquin: il résolut de s'en emparer. A cet effet, il monta sur le piédestal pour s'y soutenir; il prit de sa main gauche le bras droit de la sainte, et étendit l'autre vers l'anneau. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit la statue lever sur lui son bras menaçant, et qu'il entendit sa bouche lui prononcer sa damnation éternelle! Pénétré de respect et d'effroi, il renonça à son projet, et se prépara à sortir du couvent; mais il ne réussit pas mieux qu'à voler la sainte. La fuite lui fut interdite. Il lui fut impossible de dégager la main qu'il avoit posée sur le bras droit de la statue, y travailla vainement. Il demeura là attaché,

jusqu'à ce que les tourmens qu'il éprouvoit le forçassent à crier pour demander des secours. Le souterrain se remplit alors de spectateurs. Le voleur avoua son sacrilége, et ne fut relâché qu'au prix de sa main, qu'il fallut séparer de son corps : elle a toujours resté depuis attachée à la statue. Le voleur se fit hermite : on dit même qu'il a mené depuis une vie exemplaire ; mais le décret de la sainte n'en a pas moins été accompli. La tradition prétend qu'il revient dans ces tombeaux, où il implore l'indulgence et l'intercession de la sainte. A présent que j'y pense, je conçois que les gémissemens que nous avons entendus pourroient bien être ceux de ce pécheur ; mais je ne saurois l'assurer : ce que je sais, c'est que depuis ce temps personne n'a osé toucher la statue ; ainsi, mon bon monsieur, ne soyez pas si téméraire. Pour l'amour de Dieu, renoncez à ce dessein, et ne vous exposez pas inutilement à une perte certaine. »

Ne croyant pas sa mort aussi infaillible qu'Hélène la lui annonçoit, Lorenzo persista dans sa résolution. Les religieuses renouvelèrent leurs instan-

ces, et lui montrèrent même la main du voleur, qu'effectivement l'on voyoit encore sur le bras de la statue. Cette preuve, selon elles, étoit convaincante. Mais il n'en jugea pas de même, et elles furent bien scandalisées, lorsqu'il leur déclara qu'il soupçonnoit que les doigts secs et décharnés qu'il appercevoit avoient été placés là par ordre de l'Abbesse. Malgré leurs prières et leurs menaces, il s'approcha de la statue, sauta par-dessus la grille de fer qui l'entouroit, et examina la Sainte avec attention. La statue lui avoit paru être de pierre; en la regardant de plus près, il s'aperçut qu'elle n'étoit que de bois peint. Il la secoua pour tâcher de l'ébranler, mais il lui sembla qu'elle tenoit à la base, et qu'elle ne faisoit avec elle qu'une seule pièce. Il l'examina encore de tous les côtés; mais il ne vit rien qui pût le conduire à la solution de ce mystère, dont les religieuses étoient devenues aussi curieuses que lui, quand elles eurent vu qu'il touchoit impunément la statue. S'arrêtant alors, il écouta. Les gémissemens recommencèrent à se faire entendre par intervalles, et il fut convaincu qu'il

n'en avoit pas encore été si près. Rêvant sur cette étrange aventure, il tournoit et retournoit autour de la statue. Ses yeux, en la parcourant, tombèrent sur la main desséchée, qu'on supposoit être celle du voleur. Il lui vint à l'esprit qu'une défense si péremptoire de toucher le bras de la Sainte n'avoit pas été faite sans quelque motif particulier. Remontant donc sur le piédestal, il examina de nouveau cet endroit, et découvrit un petit bouton de fer caché entre les doigts de la Sainte et ceux du prétendu voleur. Enchanté de cette découverte, il toucha ce bouton, et le pressa avec force. A l'instant même, il entendit dans l'intérieur de la statue un bruit sourd, pareil à celui que feroit une chaîne fortement tendue, qui, relâchée tout à coup, se rouleroit sur son axe. Frappées de ce son, les timides religieuses reculèrent d'effroi, et se préparèrent à s'enfuir à la première apparence de danger. Mais voyant que tout restoit tranquille, elles se rapprochèrent de Lorenzo, et examinèrent avec curiosité tous ses mouvemens.

Cependant rien ne résultoit de cette découverte : Lorenzo redescendit. En

retirant son bras de dessus la Sainte, il lui sembla qu'elle chanceloit. Les spectatrices retombèrent dans leur frayeur, croyant la statue animé; Lorenzo avoit une autre idée. Il concevoit que le bruit qu'il avoit entendu provenoit de ce qu'il avoit lâché une chaine qui tenoit la statue attachée au piédestal. Il essaya alors de l'ébranler sur sa base, et y réussit sans beaucoup d'effort. La posant donc par terre, il vit que le piédestal étoit creux, et que son ouverture étoit fermée par une grosse grille de fer.

La curiosité devint alors si générale, que les sœurs oublièrent leurs dangers réels et imaginaires. Lorenzo se disposa à lever la grille, et les religieuses l'aidèrent de toutes leurs forces dans cette opération. On en vint à bout assez facilement. Alors s'ouvrit à leurs yeux un abime profond, dont l'œil cherchoit en vain à pénétrer l'épaisse obscurité. La lumière de la lampe étoit trop foible pour être d'un grand secours. On ne distinguoit rien, excepté les premières marches d'un escalier de grosses pierres qui descendoit dans ce souterrain, et qui bientôt se perdoit dans les ténèbres. On n'entendoit plus de gémissemens;

mais tout le monde étoit persuadé qu'ils étoient venus de la caverne. En se penchant sur l'ouverture, Lorenzo crut distinguer quelque chose de brillant qui étinceloit dans l'ombre. Il regarda avec attention le point où il l'avoit aperçu, et se convainquit qu'une petite lumière y paroissoit et disparoissoit par intervalle. Les religieuses, auxquelles il fit part de cette observation, aperçurent aussi la lumière; mais lorsqu'il leur annonça qu'il alloit descendre dans cette cave, elles se réunirent pour s'opposer à son projet. Toutes leurs remontrances ne purent rien y changer; aucune d'elles n'eut assez de courage pour l'accompagner, et il ne pouvoit se résoudre à les priver de la lampe. Il se prépara donc, seul et sans lumière, à tenter l'aventure, les religieuses se contentant de prier Dieu pour son succès.

L'escalier ressembloit à la pente d'un précipice. Les marches étoient étroites et grossièrement taillées. L'obscurité profonde contribuoit à rendre les pas incertains. Lorenzo étoit obligé de descendre avec beaucoup de précaution, dans la crainte de manquer une marche

et de tomber dans l'abîme. Plusieurs fois ce malheur pensa lui arriver; cependant il se trouva en bas plus tôt qu'il ne s'y étoit attendu. Il reconnut alors que l'obscurité du lieu, et la vapeur épaisse qui régnoit dans tout le souterrain, l'avoient trompé sur sa profondeur. Il parvint sans accident au bas de l'escalier. S'arrêtant alors, il chercha autour de lui la lumière qu'il avoit vue d'en haut; mais il n'aperçut rien: tout étoit noir et désert. Il écouta pour voir s'il n'entendroit plus de gémissemens. Aucun bruit ne frappa son oreille; il n'entendit que le murmure éloigné des religieuses, qui, dans le haut, répétoient à voix basse leur *Ave Maria.* Incertain de quel côté tourner ses pas, à tout événement il se décida à marcher, mais lentement d'abord, dans la crainte de s'éloigner de l'objet de ses recherches, au lieu de s'en approcher. Les gémissemens lui avoient paru annoncer quelque personne souffrante, ou du moins affligée; et il se flattoit de pouvoir la soulager. Enfin, un son plaintif se fit entendre à peu de distance. Joyeux, il marche de ce côté. Le bruit devenoit plus intelligible à

mesure qu'il avançoit. Bientôt il vit une foible lumière qu'un mur bas, qui se prolongeoit devant lui, l'avoit jusqu'alors empêché d'apercevoir.

Elle partoit d'une petite lampe placée sur quelques pierres, et dont les foibles et tristes rayons servoient à montrer plutôt qu'à diminuer les horreurs d'un cachot étroit et sombre, formé dans un côté du souterrain. Elle laissoit voir aussi plusieurs autres enfoncemens d'une construction semblable, mais dont l'obscurité marquoit la profondeur. La lumière tremblante parvenoit à peine jusqu'aux murs verdâtres qui, couverts d'une éternelle humidité, la reflétoient foiblement. Un brouillard épais et mal-sain occupoit le haut des voûtes. Lorenzo, au bout de quelques pas, sentit un froid perçant; les gémissemens répétés lui firent presser sa marche. Il tourna du côté d'où ils venoient, et à la lueur incertaine de la lampe, dans un coin de ce triste asile, il aperçut, étendue sur un lit de paille, une créature humaine, si maigre, si foible, si pâle, qu'il douta si c'étoit une femme. Elle étoit à demi nue; de longs cheveux épars étoient répandus en dé-

sordre sur son visage, et la couvroient presque entièrement. Un bras décharné s'alongeoit sur un lambeau d'étoffe grossière qui servoit de couverture à ses membres glacés et tremblans. L'autre étoit replié autour d'un petit paquet qu'elle pressoit contre son sein; près d'elle étoit un grand rosaire; en face, un crucifix, sur lequel elle fixoit ses yeux éteints; à côté d'elle on voyoit une corbeille et quelques vases de terre.

Lorenzo s'arrêta, saisi d'horreur; il contemploit, avec une pitié mêlée de dégoût, cette misérable créature. Ce spectacle le fit frissonner; il sentit son cœur défaillir. Chancelant sur ses genoux, ne pouvant plus se soutenir, il s'appuya contre le petit mur auprès duquel il étoit, n'ayant ni la force d'avancer, ni celle de parler à cette infortunée. Elle jeta les yeux du côté de l'escalier. Le mur cachoit Lorenzo; elle ne l'aperçut point.

« Personne ne vient, » dit-elle enfin. Sa voix étoit sépulcrale, et sembloit partir du fond de sa poitrine : elle soupira amèrement.

« Personne ne vient, répéta-t-elle.

Oh! elles m'ont oubliées, elles ne viendront plus. »

Elle s'arrêta, puis continuant tristement :

« Deux jours, deux grands jours entiers sans nourriture; et point d'espoir, point de consolation! Insensée! comment puis-je desirer de prolonger une vie aussi malheureuse! Cependant une mort si cruelle! O mon Dieu! périr d'une pareille mort! souffrir encore long-temps ces maux horribles! Ah! je n'avois jamais su ce que c'étoit que la faim! Écoutons : non, personne ne vient. Oh! elles ne viendront plus. »

Elle se tut : son corps trembloit. Elle tira sur ses épaules le haillon qui la couvroit.

« J'ai bien froid, je ne suis pas encore accoutumée à l'humidité de ce cachot, cela est étrange ; mais qu'importe? je serai bientôt encore plus froide, et je ne le sentirai pas. Je serai froide, froide comme toi. »

Elle regardoit, en disant cela, le paquet qu'elle tenoit près d'elle; elle se pencha dessus et le baisa, puis elle le repoussa brusquement avec une sorte d'horreur.

« Il étoit si beau! il auroit été si aimable! il lui auroit ressemblé; je l'ai perdu pour toujours. Comme peu de jours ont suffi pour le changer! J'ai peine moi-même à le reconnoître, et pourtant il m'est encore cher; ah Dieu! oui, bien cher. Joublie ce qu'il est, pour ne me souvenir que de ce qu'il étoit; et je l'aime autant que lorsqu'il étoit aimable et beau, autant que lorsqu'il lui ressembloit.—Je croyois avoir épuisé toutes mes larmes.—J'en sens encore une. »

Elle s'essuya les yeux avec une tresse de ses cheveux. Etendant la main pour prendre le vase qui étoit près d'elle, elle le souleva avec peine, regarda dedans, sans paroître s'attendre à y rien trouver, fit un soupir, et le reposa sur la terre.

« Absolument vide! Pas une goutte! pas une seule goutte pour rafraîchir ma bouche brûlante! Quels trésors je donnerois pour un verre d'eau! Et ce sont des servantes de Dieu qui me font ainsi souffrir? Elles se croient des saintes, tandis qu'elles me tourmentent comme des démons. Elles sont cruelles, impitoyables, et ce sont elles qui m'in-

vitent au repentir! ce sont elles qui me menaçent de la damnation éternelle! Divin Sauveur! ce n'est pas là votre arrêt. »

Reportant ses regards sur le crucifix, elle prit son rosaire. Ses doigts en parcouroient les grains, et le mouvement de ses lèvres faisoit voir qu'elle prioit avec ferveur.

Lorenzo, en écoutant ses tristes discours, étoit de plus en plus affecté. Revenu du premier choc qu'avoit éprouvé sa sensibilité à l'aspect d'une créature si malheureuse, il s'avança vers la captive. Elle l'entendit marcher, et jetant un cri de joie, laissa tomber son rosaire.

« Voilà! voilà! s'écria-t-elle, quelqu'un qui vient. »

Elle essaya de se soulever, mais elle n'en eut pas la force. Elle retomba sur la paille, et, dans ce mouvement, fit entendre le bruit de ses chaînes. Lorenzo s'approcha; elle continua ainsi :

« Est-ce vous, Camille? Vous voilà donc enfin? Ah! il étoit temps. J'ai cru que vous m'aviez abandonnée, que j'étois condamnée à mourir de faim. Par pitié, Camille, donnez-moi à boire :

je suis exténuée de besoin, et si foible, que je ne peux me lever de terre. Bonne Camille, donnez-moi à boire, ou je vais mourir devant vous. »

Lorenzo craignoit que la surprise ne fût dangereuse pour une personne aussi affoiblie : il ne savoit comment l'aborder.

« Ce n'est pas Camille, dit-il enfin d'une voix aussi douce qu'il lui fut possible. »

« Qui donc est-ce? reprit la malheureuse. Alix, peut-être, ou Violente? Mes yeux sont voilés, et j'ai la vue si trouble, que je ne peux distinguer vos traits. Mais qui que vous soyez, si votre cœur est susceptible de compassion, si vous n'êtes pas plus cruel que les tigres et les loups, ayez pitié de mes tourmens. Vous savez que je meurs de besoin. Voilà le troisième jour que je n'ai pris aucune nourriture. M'apportez-vous à manger, ou venez-vous seulement pour m'annoncer ma mort, et m'apprendre combien j'ai d'heures à passer dans cette horrible agonie? »

« Vous vous méprenez, reprit Lorenzo, je ne suis point un agent de l'impitoyable Abbesse. J'ai pitié de vos

malheurs : je viens à votre secours. »

« A mon secours! répéta la prisonnière, à mon secours! »

Se soulevant en même temps de dessus la terre, et se soutenant sur ses mains, elle regardoit avidement l'étranger.

« Grand Dieu! n'est-ce pas une illusion? Un homme! Parlez; qui êtes-vous? que venez-vous faire ici? Venez-vous pour me sauver, pour me rendre à la liberté, à la vie, à la lumière? Ah! parlez, parlez vîte, pour que je ne me livre pas à un espoir qui me tueroit s'il étoit déçu.

« Calmez-vous, reprit Lorenzo d'une voix douce et tendre. L'Abbesse dont vous accusez la cruauté, a déjà subi la peine de ses fautes : vous n'avez plus rien à craindre d'elle. Dans quelques minutes vous allez recouvrer votre liberté, et rentrer dans les bras des amis à qui vous avez été enlevée. Reposez-vous sur ma parole; donnez-moi votre main, et ne craignez rien. Je vais vous conduire en un lieu où vous puissiez recevoir les secours nécessaires à votre position. »

« Ah! oui! oui! oui! s'écria la pri-

sonnière avec l'accent de la joie. Il y a donc un Dieu, un Dieu juste et miséricordieux ; ô joie! ô bonheur! Je vais donc respirer un air frais ; je vais revoir le soleil et la majesté des cieux. Étranger, je vous suis. Dieu vous bénira pour avoir eu pitié d'une infortunée. Mais il faut que ceci vienne avec moi, ajouta-t-elle, en montrant le petit paquet qu'elle pressoit sur son sein. Je ne peux me séparer de lui. Cela servira à apprendre à l'univers combien sont terribles ces demeures que l'on suppose religieuses. Bon étranger, donnez-moi la main pour m'aider à me lever. Je suis affoiblie par le besoin ; par le malheur et la maladie, et je n'ai plus aucune force. Bien, bien ainsi. »

Les rayons de la lampe tombant alors directement sur le visage de Lorenzo :

« Dieu tout-puissant ! s'écria-t-elle, est-il possible? — Ce regard, ces traits ! —Ah oui! c'est... c'est.... »

Elle étendit les bras pour les jeter autour de lui. Mais son corps exténué ne put suffire aux sentimens qui l'agitoient. Elle s'évanouit et retomba.

Lorenzo fut surpris de cette dernière exclamation. Il lui sembloit bien avoir

entendu quelque part des accens pareils à ceux de cette voix altérée; mais il n'en avoit pas d'idée précise. Il sentit que les secours de la médecine étoient nécessaires dans une situation si dangereuse. S'empressant de la porter hors du cachot, il en fut empêché par une forte chaîne qui faisoit le tour du corps de la prisonnière, et qui étoit scellée dans un mur voisin. Cependant, sa force naturelle s'augmentant par le desir de soulager l'infortunée, il eut bientôt rompu l'anneau auquel tenoit un des bouts de la chaîne. Prenant ensuite la prisonnière entre ses bras, il marcha vers l'escalier. Les rayons de la lampe d'en hant, le bruit des femmes qui y étoient restées, dirigèrent ses pas. Il gagna l'escalier, et peu d'instans après parvint à la grille de fer.

Les religieuses, en son absence, avoient été cruellement tourmentées par la crainte et par la curiosité. Elles furent aussi surprises qu'enchantées de le voir tout à coup sortir de la caverne. Tous les cœurs furent émus de compassion pour la malheureuse qu'il tenoit dans ses bras. Tandis que les dames, et particulièrement Virginie, s'occu-

poient à lui faire reprendre ses sens, Lorenzo leur raconta en peu de mots la manière dont il l'avoit trouvée. Il leur observa ensuite que désormais le tumulte devoit être appaisé, et qu'il pouvoit à présent les conduire en sûreté chez leurs parens. Toutes étoient empressées de quitter le souterrain. Cependant, pour prévenir toute possibilité d'être insultées, elles prièrent Lorenzo de sortir seul d'abord, et d'examiner si tout étoit tranquille. Il y consentit. Hélène lui offrit de le conduire à l'escalier. Ils étoient sur le point de se séparer, lorsque de vifs éclats de lumière se firent voir à la fois dans plusieurs des galeries voisines. On entendit en même temps les pas de plusieurs personnes qui s'approchoient, et dont le nombre paroissoit considérable. Les religieuses, très-alarmées, supposèrent que leur retraite avoit été découverte, et que les assaillans arrivoient pour les saisir. Quittant vite la prisonnière, qui restoit sans mouvement, elles se pressèrent autour de Lorenzo, et réclamèrent la promesse qu'il leur avoit faite de les protéger. Virginie seule, oubliant son danger, n'étoit occupée qu'à

soulager l'infortunée malade. Elle soutenoit sa tête sur ses genoux, lui baignoit les tempes avec de l'eau-rose, frottoit ses mains glacées entre les siennes, et arrosoit des larmes de la pitié son visage décoloré. Les étrangers s'approchant, Lorenzo fut bientôt en état de dissiper les craintes des religieuses; son nom, prononcé par plusieurs voix, parmi lesquelles il reconnut celle du duc, qui retentissoit le long des galeries, lui apprit qu'il étoit l'objet de leurs recherches. Il fit part aux dames de cette nouvelle, qui les remplit de joie. Quelques momens après, don Ramirèz et le duc parurent, accompagnés de gens de leur suite, qui portoient des torches allumées. Ils avoient cherché Lorenzo dans tout le souterrain, pour lui dire que la foule étoit dissipée, et l'émeute entièrement appaisée. Lorenzo leur raconta brièvement l'aventure de la caverne, leur fit comprendre combien l'inconnue avoit besoin des secours de la médecine. Il pria le duc de prendre soin d'elle, aussi bien que des religieuses et des pensionnaires.

« Quant à moi, dit-il, d'autres de-

voirs appellent mon attention. Tandis qu'avec une partie des archers vous conduirez ces dames à leurs asiles respectifs, je desire que vous laissiez ici les autres avec moi; j'examinerai la caverne inférieure, et je pénètrerai dans les recoins les plus cachés de ces tombeaux; je ne serai pas tranquille, que je ne me sois assuré que cette malheureuse victime étoit la seule que la superstition eût ensevelie dans ces abymes. »

Le duc approuva son projet. don Ramirez offrit de l'accompagner dans cette expédition : sa proposition fut acceptée avec reconnoissance. Les religieuses, après avoir remercié Lorenzo, furent par lui-même remises aux soins de son oncle, qui les conduisit hors du caveau. Virginie demanda qu'on voulût bien lui confier l'inconnue, et promit de faire savoir à Lorenzo quand elle seroit assez rétablie pour recevoir sa visite. Cette offre n'étoit pas absolument désintéressée; au desir d'obliger la malade, en lui faisant connoître son libérateur, se joignoit peut-être celui de se ménager à elle-même une occasion de le revoir.

Lorenzo étoit beau, brave et bien élevé; Virginie mettoit quelque intérêt à cultiver sa connoissance, et se flattoit en secret d'attirer son attention. Belle et compatissante, elle avoit excité son admiration; elle auroit touché son cœur, si le souvenir d'Antonia ne l'eût forcé à tout autre sentiment.

Le duc ayant emmené les religieuses, conduisit chacune chez ses parens. La prisonnière délivrée étoit toujours privée de ses sens; elle ne donnoit d'autres signes de vie que des gémissemens, qu'elle poussoit par intervalles. On la porta sur un brancard; tout faisoit craindre qu'épuisée par la faim, ébranlée par le passage subit des chaînes à la liberté et de l'obscurité à la lumière, son tempérament ne pût supporter une émotion si vive.

Lorenzo et don Ramirez étoient restés dans les caveaux. Après avoir délibéré sur la marche qu'ils avoient à suivre, on convint que, pour ne point perdre de temps, les archers se diviseroient en deux corps; l'un, avec don Ramirez, devoit examiner le caveau inférieur, tandis que l'autre, sous la conduite de Lorenzo, parcourroit le

reste du souterrain. Cet arrangement fait, et les gens de don Ramirez ayant pris chacun un flambeau, celui-ci entra dans le caveau. Il en avoit à peine descendu quelques marches, qu'il entendit des gens accourir précipitamment du fond des galeries les plus éloignées. Surpris de ce bruit, il remonte sur-le-champ. « Entendez-vous marcher, lui dit Lorenzo? Allons de ce côté; c'est d'ici que le bruit paroît venir. »

Dans ce moment, un cri perçant lui fit hâter le pas.

« Au secours, au secours, pour l'amour de Dieu! s'écrioit une voix, dont le son mélodieux pénétra jusqu'au fond de l'ame de Lorenzo. »

Il courut, avec la rapidité de la foudre, vers l'endroit d'où partoit le cri, et Don Ramirez le suivit avec la même vitesse.

CHAPITRE XI.

« Dieu tout-puissant ! combien est foible
« cet homme créé à ton image ! comme il se
« trahit lui-même ! Glorieux, et confiant dans
« notre propre force, oubliant trop l'ennemi
« qui nous surveille, nous errons gaiement sur
« les bords fleuris de l'abyme, croyant à notre
« gré pouvoir revenir sur nos pas ; mais le vent
« terible des passions s'élève, la tempête nous
« dérobe la vue des cieux : rapidement entraî-
« nés dans le vaste océan, nous déplorons trop
« tard notre confiance étourdie ; les vagues
« irritées mugissent autour de nous, la terre
« s'éloigne, et l'onde nous engloutit. »

PRIOR.

CEPENDANT, Ambrosio ignoroit les événemens terribles qui se passoient auprès de lui. L'exécution de ses desseins sur Antonia occupoit toutes ses pensées ; il étoit, jusqu'alors, assez satisfait du succès de ses mesures ; Antonia avoit bu l'opium ; on l'avoit enterrée dans les caveaux de Sainte-Claire ; elle y étoit à sa disposition. Matilde, qui connoissoit bien les effets et la nature

de la liqueur soporifique, avoit calculé qu'elle ne cesseroit pas d'opérer avant une heure du matin : il attendoit ce moment avec impatience. La fête de Sainte-Claire lui présentoit une occasion favorable pour consommer son crime. Certain que les moines et les religieuses seroient occupés de la cérémonie, et qu'il n'avoit point à craindre d'être interrompu, il s'étoit excusé de paroître à la procession à la tête de ses religieux. Il ne doutoit point qu'Antonia, loin de tout secours, séparée de l'univers entier, et absolument en son pouvoir, ne consentit à ses desirs. L'attachement qu'elle lui avoit témoigné le confirmoit dans cette persuasion. Mais il étoit résolu, si elle s'obstinoit à le repousser, à n'écouter aucune considération ; sûr de n'être point découvert, il ne craignoit point d'employer la force ; ou s'il s'y déterminoit avec quelque répugnance, elle ne provenoit pas d'un principe d'honneur ou de délicatesse, mais uniquement de ce qu'épris pour Antonia de la passion la plus vive, il auroit voulu ne devoir ses faveurs qu'à elle-même.

A minuit les moines quittèrent le

couvent de Sainte-Claire. Matilde étoit parmi les musiciens, et conduisoit le chant. Ambrosio, resté seul, se trouva en liberté de suivre son projet. Convaincu qu'il n'étoit resté personne pour épier ses démarches ou troubler ses plaisirs, il se hâta de gagner le côté occidental du jardin; son cœur palpitoit, agité d'un espoir que troubloit encore quelque crainte. Il traversa le jardin, ouvrit la porte qui conduisoit au lieu de sépulture, et au bout de quelques minutes se trouva devant le caveau. Là, s'arrêtant, il observa de tous côtés, sentant bien que l'action dont il étoit occupé n'étoit pas propre à soutenir les regards. Il hésite, il écoute, il entend le cri funèbre de l'orfraie; le vent, soufflant du couvent voisin, apportoit à son oreille les sons affoiblis du chant des religieuses. Il ouvre la porte avec précaution, comme s'il eût craint d'être entendu, entre et la referme après lui. Guidé par sa lampe, il parcourt les longues galeries dont Matilde lui avoit enseigné les détours, et gagne le caveau particulier où reposoit sa maîtresse ensevelie.

Il n'étoit pas aisé d'en découvrir l'en-

trée; mais cet obstacle n'en étoit pas un pour Ambrosio, qui, lors de l'enterrement d'Antonia, avoit observé les lieux avec trop de soin pour ne les pas reconnoître. Il trouva la porte, l'ouvrit, et descendit dans le caveau qui renfermoit Antonia. Il s'étoit pourvu d'une pince de fer et d'une hache; mais cette précaution ne lui fut pas nécessaire; la grille étoit négligemment fermée : il la leva, et plaçant sa lampe sur le bord, se penchá, sans rien dire, sur l'intérieur du tombeau. C'étoit entre trois autres cercueils que reposoit la beauté endormie. Un rouge vif, avant-coureur de la vie prêt à renaître, étoit déjà répandu sur ses joues. N'ayant que la tête dégagée du linceul qui l'enveloppoit, elle avoit l'air de sourire aux objets funéraires dont elle étoit environnée. En regardant ces os desséchés, ces têtes défigurées, qui, peut-être, avoient été aussi belles, aussi fraiches que celle d'Antonia, Ambrosio pensa à Elvire, qu'il avoit réduite à un sort semblable. Au souvenir de cette action horrible, une sombre horreur vint voiler son imagination; mais elle ne servit qu'à renforcer la résolution qu'il avoit

prise de satisfaire sa passion pour Antonia.

« C'est pour vous, beauté fatale, disoit l'indigne religieux en contemplant sa proie, c'est pour l'amour de vous que j'ai commis ce meurtre, et que je me suis dévoué à des tourmens éternels. Enfin vous êtes en mon pouvoir, et du moins je jouirai du fruit de mon crime. N'espérez pas que le son si doux de votre voix suppliante, que vos beaux yeux noyés de pleurs, que vos mains humblement élevées vers moi, comme lorsqu'elles implorent la divine miséricorde; n'espérez pas que l'innocence, la beauté, ni tous les artifices de la douleur, puissent vous arracher de mes bras. Avant l'aurore il faut que vous soyez à moi; vous serez à moi avant l'aurore. »

Il l'enleva, encore évanouie, inanimée, hors de sa tombe, s'assit sur un banc de pierre, et la soutenant entre ses bras, attendit avec impatience les symptômes indicatifs du réveil de ses sens. A peine étoit-il assez maitre de lui pour ne pas en anticiper le retour. Naturellement luxurieux, ses desirs recevoient une double ardeur des obsta-

cles qu'il rencontroit, et des privations auxquelles il étoit réduit; car Matilde, dès l'instant qu'elle avoit cessé de prétendre à son amour, l'avoit exilé de ses bras pour toujours,

« Ambrosio, lui avoit-elle dit un jour que, dans l'ardeur de la volupté, il la sollicitoit, avec plus d'instance que de tendresse, je ne suis point une prostituée : j'ai cessé d'être votre amante, je ne serai point votre maitresse. Ne me témoignez plus de desirs qui m'offensent : quand votre cœur étoit à moi, je m'honorois d'en être l'objet. Ces jours de gloire et de bonheur sont passés pour moi. Ma personne vous est devenue indifférente; ce n'est plus l'amant, c'est l'homme qui m'implore : je rougis d'exciter des sentimens de ce genre, et je mourrois plutôt que d'y céder. »

Ainsi sevré tout à coup de jouissances dont l'habitude lui avoit fait un besoin, son attrait pour le plaisir en avoit pris plus de force et d'empire : son amour pour Antonia n'étoit plus qu'une passion brutale. Jeune, vigoureux, empressé de jouir, il étoit transporté d'une espèce de fureur : l'obscurité du lieu, le silence de la nuit, la résistance même

à laquelle il s'attendoit, ne faisoient qu'irriter son ardeur effrénée.

Il sentit par degrés la chaleur ranimer le sein d'Antonia, qu'il avoit placé près du sien. Son cœur battoit, son sang recommençoit à couler, ses lèvres firent un mouvement; enfin elle ouvrit les yeux; mais encore assoupie par l'effet de l'opium, elle les referma sur le champ. Ambrosio l'observoit avec attention; rien n'échappoit à ses regards. Voyant qu'elle avoit entièrement recouvré l'existence, il la serra avec transport entre ses bras, et appuya ses lèvres sur les siennes. La vivacité de son action suffit pour dissiper les vapeurs qui obscurcissoient encore l'intelligence d'Antonia : elle se leva brusquement, et jeta autour d'elle des regards étonnés sur les étranges objets qui s'offroient à ses yeux. Sa pensée erroit confuse. Elle porta la main à sa tête, comme pour rasseoir son imagination égarée : enfin elle l'ôta, et jeta de nouveau les yeux de côté et d'autre; ils tombèrent sur la figure du prieur.

« Où suis-je? dit-elle tout à coup. Comment suis-je venue ici? Où est ma mère? il me semble que je l'ai vue.

Ah! un songe, un songe terrible, épouvantable m'a présenté.... Mais où suis-je donc? Allons, il ne faut pas rester ici. »

Elle essaya de se lever : le moine l'en empêcha.

« Calmez-vous, aimable Antonia; aucun danger ne vous menace : reposez-vous sur ma protection. Pourquoi me regardez-vous si fixement? ne me reconnoissez-vous pas? ne reconnoissez-vous pas votre ami Ambrosio? »

« Ambrosio, mon ami? Ah! oui, oui, je me souviens.... Mais pourquoi suis-je ici? qui m'y a amenée? Pourquoi êtes-vous avec moi? Ah! — Flore m'a dit de prendre garde.... Je ne vois ici que des tombeaux! Ce lieu m'effraie. Bon Ambrosio, emmenez-moi d'ici, cela me rappelle trop mon affreux songe. Il me sembloit que j'étois morte..... qu'on m'avoit mise dans le tombeau.... Bon Ambrosio, emmenez-moi d'ici.... Quoi! est-ce que vous ne voulez pas m'emmener. Ah! ne me regardez pas ainsi : vos yeux en feu m'épouvantent. Epargnez-moi, mon père; ah! épargnez-moi, pour l'amour de Dieu! »

« Pourquoi ces terreurs, Antonia?

reprit le prieur, la pressant entre ses bras et la couvrant de baisers, qu'elle cherchoit en vain à éviter. Que pouvez-vous craindre de moi, de celui qui vous adore? Qu'importe le lieu où vous êtes? Ces tombeaux sont pour moi le temple de l'amour. Cette obscurité est l'ombre du mystère qu'il étend autour de nous. Jugez-en comme moi, Antonia, partagez le sentiment qui m'anime. Oui, chère et aimable fille; que le feu qui me dévore circule dans vos veines, et que vos transports redoublent les miens. »

En parlant ainsi, il renouveloit ses embrassemens. Les libertés les moins équivoques avertirent enfin l'ignorance d'Antonia. Sentant le danger, elle s'arracha de ses bras, et son linceul étant le seul vêtement qui pût la défendre, elle en serra les plis autour de son corps.

Laissez-moi, mon père, lui dit-elle, la crainte et le danger adoucissent l'expression de la pudeur indignée; pourquoi m'avez-vous amenée dans ce lieu; dont le seul aspect me glace d'effroi? Emmenez-moi d'ici, si vous avez quelque sentiment de pitié et

d'humanité. Conduisez-moi à la maison d'où je suis sortie, je ne sais comment; je ne peux ni ne dois rester ici plus long-temps. »

Le moine, un peu déconcerté du ton dont elle lui dit ces mots, fut cependant plus surpris que touché. Il lui prit la main, la força de s'asseoir sur son genou; et fixant sur elle des yeux avides, il lui répondit :

« Tranquillisez-vous, Antonia : toute résistance est inutile, et je ne veux plus vous déguiser ma passion. Vous passez pour morte. Vous êtes à jamais perdue pour la société. Vous n'existez plus qu'ici, plus que pour moi. Vous êtes absolument en mon pouvoir, et je brûle de desirs, qu'au péril de ma vie je suis déterminé à satisfaire; mais ce bonheur, que je peux saisir, je voudrois vous le devoir. Aimable fille, adorable Antonia! je veux vous donner les premières leçons de la volupté; vous enseigner le plaisir, et le recevoir de vous. Puérils efforts! ajouta-t-il, voyant qu'elle repoussoit ses caresses et tâchoit de lui échapper : aucun secours n'est à votre portée; ni le ciel ni la terre ne peuvent vous arracher de mes bras.

Ne repoussez pas des plaisirs si doux. Personne ici ne peut nous voir ; le monde entier ignorera nos amours. L'heure, l'occasion, tout nous favorise, tout vous invite à céder à l'amant qui vous presse : ne lui résistez plus; entrelacez vos bras aux siens; approchez votre bouche de la sienne. Pourquoi ces regards supplians? Consultez vos charmes; ils vous diront que je dois être sourd aux prières. Puis-je négliger cette peau si fraiche, ce sein éblouissant, ces lèvres parfumées? Puis-je abandonner ces trésors à quelque autre? Non, Antonia, non, jamais! J'en jure par ce baiser, par celui-ci encore. »

La passion du moine devenoit de plus en plus ardente, et la terreur d'Antonia plus active. Elle fit pour se dégager de ses bras des efforts inutiles; et la hardiesse du moine augmentant, elle jeta des cris perçans pour appeler du secours. La vue du souterrain, la pâle lueur de la lampe, l'obscurité, les tombeaux, et les tristes débris de l'humanité, tout autour d'elle, étoit propre à la disposer à des sentimens contraires à ceux dont le moine étoit agité. Les

caresses hardies qu'il lui prodiguoit, ne lui inspiroient que de l'effroi. Ses craintes, au contraire, sa répugnance et ses efforts, ne faisoient qu'enflammer les desirs d'Ambrosio, et donner une nouvelle ardeur à sa brutalité. Elle ne cessa de crier, quoique personne n'entendît ses cris. Elle continua, sans succès, à tâcher de lui échapper, jusqu'à ce qu'enfin ses forces épuisées venant à lui manquer, elle se laissa tomber à genoux, et recourut de nouveau aux prières et aux larmes. Cette voie ne lui réussit pas mieux que la première fois. Prenant même avantage de sa situation et de son affoiblissement, il la saisit épouvantée; et sans pitié, sans ménagement, le barbare, malgré ses cris, ne quitta point sa proie qu'il n'eût consommé son crime et complété le déshonneur d'Antonia.

A peine avoit-il accompli son dessein, qu'il eut horreur de lui-même et des moyens qu'il avoit employés. La violence des desirs qu'il venoit d'assouvir les convertit bientôt en dégoût, il sentoit au fond de son cœur combien étoit vile et cruelle l'action qu'il avoit commise. Il s'éloigna brusquement

d'Antonia. Celle qui, l'instant d'auparavant, avoit été l'objet de son culte, devint alors celui de son aversion. Il détournoit les yeux, ou, s'il les arrêtoit sur elle, c'étoit pour lui jeter des regards de haine et de mépris. L'infortunée, long-temps évanouie, ne reprit ses sens que pour apercevoir toute l'étendue de son malheur. Elle restoit, étendue par terre, dans le silence du désespoir. Ses larmes couloient lentement, et se succédoient sans interruption; son sein n'exhaloit que des sanglots. Accablée par la douleur, elle passa quelque temps dans cette espèce d'engourdissement. Se levant enfin avec peine, et dirigeant vers la porte ses pas tremblans, elle se préparoit à sortir du cachot.

Appuyé contre la tombe, Ambrosio regardoit, sans les voir, les restes hideux qui s'y trouvoient. Le mouvement d'Antonia le réveilla tout à coup de sa sombre apathie. Il la poursuivit, et l'eut bientôt rejointe. La saisissant par le bras, il la repoussa avec violence dans le cachot.

Antonia fut épouvantée de la fureur qu'exprimoient ses traits.

« Que voulez-vous de plus, lui dit-

elle timidement? Manque-t-il quelque chose à mon malheur? Ne suis-je pas perdue, perdue pour toujours? Votre cruauté n'est-elle pas satisfaite, et me reste-t-il quelque autre outrage à endurer? Laissez-moi m'éloigner, laissez-moi retourner dans ma retraite, et pleurer en liberté ma honte et ma misère. »

« Retourner chez vous? » reprit le moine avec un sourire amer et dédaigneux. Puis tout à coup, ses yeux étincelant de colère : — « Sans doute, afin que vous puissiez me dénoncer à l'univers, me déclarer un hypocrite, un ravisseur, un traître, un monstre de cruauté, de libertinage et d'ingratitude! Non, non, je connois trop bien mes torts, je sais trop combien vos plaintes seroient justes, et combien ma conduite est odieuse. Vous ne sortirez point d'ici, pour aller dire à tout Madrid que je suis un misérable, que ma conscience est chargée de crimes qui ne me permettent plus d'espérer en la miséricorde de Dieu. Fille infortunée! vous resterez ici avec moi, ici, au milieu de ces tombeaux solitaires, de ces sinistres images, de ces affreux débris de l'hu-

manité. Vous resterez ici pour être le témoin de mes souffrances, pour y voir ce que c'est que de vivre en abomination à soi-même, et de mourir en désespéré au milieu des blasphêmes et des malédictions.... Et à qui dois-je m'en prendre? qui m'a entraîné vers ces crimes, dont le seul souvenir me fait frissonner? Fatale enchanteresse! N'est-ce pas ta beauté, n'est-ce pas toi qui m'as plongé dans l'abyme de l'infamie? N'est-ce pas toi qui m'as rendu perfide, hypocrite et meurtrier? A présent même, ce regard céleste et ce maintien suppliant ne m'interdisent-ils pas tout espoir de pardon devant le trône de Dieu? Quand je subirai le jugement de sa majesté terrible, ce regard suffira pour me condamner. Vous serez là pour m'accuser; vous direz à mon juge que vous étiez heureuse jusqu'à ce que je vous eusse vue; que vous étiez pure et sans tache jusqu'à ce que j'eusse souillé votre innocence. Vous viendrez avec ces yeux en pleurs, avec ces joues inondées et pâles, avec ces mains timidement élevées, comme vous les tendiez vers moi, lorsque vous imploriez une pitié que je n'ai pas eue. Ma perte alors

sera certaine ; alors aussi viendra le spectre de votre mère ; il me saisira lui-même, il me précipitera dans l'éternel abyme, et me dévouera pour jamais aux flammes et aux furies. Et c'est vous qui m'accuserez ; c'est vous qui serez la cause de mon éternelle damnation ; c'est vous, misérable, vous, vous ! »

En prononçant ces mots d'une voix tonnante, il secouoit avec violence le bras d'Antonia, et frappoit la terre d'un air furieux.

L'infortunée le crut frappé de folie ; elle tomba à genoux, épouvantée, et pouvant à peine articuler quelques mots.

« Epargnez-moi, épargnez-moi, » lui dit-elle foiblement.

« Silence ! » lui cria le moine d'un ton terrible, la repoussant avec son pied, et la précipitant par terre.

Il s'éloigna d'elle, et, d'un air égaré, se mit à marcher dans le cachot. Ses yeux étoient effrayans. Antonia trembloit toutes les fois qu'ils tomboient sur elle. Il avoit l'air de méditer quelque action horrible, et elle abandonna tout espoir de sortir vivante de ces tombeaux. Ce soupçon étoit injuste. Malgré l'hor-

reur et le dégoût qui assiégeoient son cœur, il s'y trouvoit encore de la pitié pour sa victime. La fougue de sa passion une fois assouvie, il auroit donné tout au monde pour ne s'être pas rendu coupable d'une telle infamie. Il ne lui restoit aucune trace de ces desirs ardens qui l'avoient poussé au crime. Tous les trésors de l'univers ne l'auroient pas engagé à renouveler son offense. La seule idée lui en étoit insupportable, et il auroit voulu effacer de sa mémoire la scène qui venoit de se passer. Peu à peu sa fureur diminuoit, et sa compassion croissoit pour Antonia. Muet devant elle, il la contemploit d'un air sombre et farouche. Il auroit bien voulu lui adresser quelques mots de consolation, mais aucun motif ne se présentoit d'où il pût les tirer. Sa situation étoit si déplorable, son infortune si profonde, qu'il ne sembloit pas au pouvoir d'aucune puissance humaine de la soulager. Que pouvoit-il désormais faire pour elle? Plus de repos pour son ame, pas de ressource pour son honneur. Enlevée pour toujours à la société, il n'osoit l'y replacer. Il prévoyoit que, si elle reparoissoit dans

le monde, elle publieroit son malheur, et qu'il en seroit infailliblement la victime. A un homme aussi chargé de crimes la mort se présentoit doublement affreuse; et s'il consentoit à la rendre à la lumière, et à courir les risques d'une dénonciation, quelle triste perspective se présentoit devant elle? Obligée de renoncer à tout espoir d'établissement avantageux, dévouée à l'opprobre, elle étoit condamnée pour le reste de ses jours à la honte et à la solitude. Dans cette effrayante alternative, un expédient, non moins triste, se présenta à l'esprit du moine, pour concilier sa sûreté avec ce qui lui restoit d'humanité. Il prit le parti de la laisser dans le monde passer pour morte, et de la retenir captive dans cette prison odieuse. Il se proposoit de l'y venir voir tous les soirs, de prendre lui-même le soin de l'y nourrir, et de mêler aux larmes de l'infortunée celles de son repentir. Il sentoit combien cette résolution étoit injuste et cruelle; mais c'étoit le seul parti qui pût empêcher Antonia de publier son déshonneur et le crime qui en avoit été la cause; en la relâchant, il ne pouvoit compter sur son silence,

Il l'avoit trop cruellement offensée pour espérer qu'elle pût lui pardonner. D'ailleurs, sa rentrée dans le monde exciteroit une curiosité universelle, et la violence de son affection ne lui permettroit pas d'en cacher les motifs. Il arrêta donc qu'Antonia resteroit dans le cachot.

S'approchant d'elle, avec la confusion peinte sur le visage, il la souleva de terre. Sa main trembloit en la touchant, et il la retira brusquement, comme s'il eût touché un serpent. Entraîné vers elle, il sentoit quelque chose qui l'en repoussoit. Une secrète horreur le saisissoit, lorsqu'il fixoit ses yeux sur elle. Déjà sa conscience sentoit toute la noirceur du crime dont sa raison ne pénétroit pas encore toute l'étendue. Enfin, d'une voix entrecoupée, qu'il s'efforçoit de rendre aussi douce qu'il lui étoit possible, les yeux détournés, et parlant à peine assez haut pour être entendu, il tâcha de la consoler d'un malheur qui désormais paroissoit sans remède. Il témoigna le plus profond repentir, et protesta qu'il voudroit racheter, par autant de gouttes de son sang, toutes les larmes qu'il avoit eu

la barbarie de lui faire répandre. Antonia l'écoutoit dans un morne silence; mais lorsqu'il lui annonça qu'elle ne devoit plus quitter ce caveau, cette effroyable destinée, cent fois pire que la mort, la fit sortir de sa stupeur. Traîner, parmi des tombeaux, une misérable vie dans un cachot infect; n'avoir de son existence d'autre témoin que son ravisseur! L'idée seule d'un pareil avenir lui parut insupportable. L'horreur qu'elle lui inspiroit l'emporta sur celle qu'elle sentoit pour le moine. Tombant encore une fois à genoux, elle implora sa pitié dans les termes les plus pressans. Elle promit, s'il lui rendoit la liberté, de cacher au monde entier ce qu'elle avoit souffert, de donner à sa disparition tous les prétextes qu'il lui suggèreroit; et afin d'éloigner de lui tout soupçon, elle offrit de quitter Madrid à l'instant. Ses instances étoient si touchantes, qu'elles firent quelque effet sur l'esprit du moine. Il fit réflexion que, comme elle ne lui inspiroit plus aucun desir, il n'avoit aucun intérêt à la tenir cachée, comme d'abord il se l'étoit proposé; qu'en la retenant, il ajoutoit un nouvel outrage

à ceux qu'il lui avoit faits; et qu'après tout, si elle lui tenoit sa promesse, il lui importoit peu qu'elle fût libre ou enfermée. D'un autre côté, il trembloit qu'Antonia, dans son affliction, ne manquât, sans le vouloir, à sa parole, ou que sa simplicité naïve ne facilitât à quelqu'un plus adroit la surprise de son secret. Quelque fondées que fussent ses craintes, la compassion, et un desir sincère de réparer sa faute autant qu'il étoit en lui, l'invitoient à consentir à ce qu'elle lui demandoit. La difficulté d'expliquer d'une manière plausible le retour à la vie d'Antonia, étoit le seul point qui le rendît incertain. Il balançoit encore, lorsqu'il entendit les pas de quelqu'un qui s'approchoit avec précipitation. On ouvrit avec violence la porte du caveau, et Matilde y entra; la terreur et l'étonnement étoient peints sur tous ses traits.

En voyant entrer quelqu'un, Antonia jeta un cri de joie; mais toute espérance de secours fut bientôt évanouie. Le novice supposé, sans paroître surpris de trouver une femme seule avec le prieur dans un lieu si étrange, et à une heure si avancée,

dit à celui-ci sans perdre un instant :

« Qu'allons-nous faire, Ambrosio? nous sommes perdus, à moins qu'on ne trouve promptement quelque moyen de dissiper l'émeute. Ambrosio, le feu est au couvent de Sainte-Claire. L'abbesse vient d'être massacrée par la populace en fureur. Déjà l'on menace de traiter de même notre couvent. Alarmés des projets du peuple, les religieux vous cherchent par-tout ; ils croient que votre crédit suffira pour appaiser ce tumulte. Personne ne sait ce que vous êtes devenu ; votre absence surprend et désespère tout le monde. J'ai profité de la confusion générale pour voler ici vers vous, et vous avertir du danger. »

« Nous allons y porter remède, reprit Ambrosio ; je vais retourner vîte à ma cellule. Une raison quelconque expliquera pourquoi on ne m'a pas trouvé. »

« Impossible ! répliqua Matilde. Le caveau est rempli d'archers. Lorenzo de Médina, avec plusieurs officiers de l'inquisition, fait la recherche du souterrain, et en parcourt toutes les galeries. Vous serez intercepté au passage;

on voudra savoir pourquoi vous êtes si tard ici : on trouvera Antonia, et vous êtes perdu sans ressource. »

« Lorenzo de Médina ! des officiers de l'inquisition ! Qui les amène ici ? me cherchent-ils ? suis-je donc soupçonné ? Parlez, Matilde, parlez ; par pitié, répondez-moi ! »

« Ils ne pensent pas encore à vous ; mais je crains que bientôt il n'en soit question. La seule chance que vous ayez pour leur échapper, repose sur la difficulté de trouver ce caveau. La porte en est bien cachée ; il est possible qu'ils ne l'aperçoivent point, et nous pouvons y rester jusqu'à ce que la recherche soit finie. »

« Mais, Antonia ! si les inquisiteurs s'approchent, et qu'on entende ses cris ? »

« Voici le moyen de s'en débarrasser, » dit Matilde.

En même temps, tirant un poignard, elle s'avança vers la jeune infortunée.

« Arrêtez ! arrêtez ! s'écria Ambrosio, lui prenant le bras, et lui arrachant de la main le poignard déjà levé ; que voulez-vous faire, cruelle femme ? La malheureuse n'a déjà que trop souffert,

graces à vos funestes conseils. Plût à Dieu que je ne les eusse jamais suivis! plût à Dieu que je ne vous eusse jamais connue! »

Matilde lui lança un regard de mépris.

« Insensé! s'écria-t-elle avec un air de colère et de dignité qui en imposa au moine, pouvez-vous craindre de lui ôter une vie que vous avez rendue misérable, en lui arrachant tout ce qui pouvoit la faire aimer? Mais à la bonne heure; qu'elle vive pour vous convaincre de votre sottise. Je vous abandonne à votre mauvais sort : je renonce à votre alliance. Celui qui tremble de commettre un crime aussi léger, est indigne de ma protection. Ecoutez, écoutez!... Ambrosio, n'entendez-vous pas les archers? — Les voilà qui viennent; votre perte est inévitable. »

Dans ce moment, le prieur entendit parler quelques personnes dans le lointain. Il courut à la porte, du mystère de laquelle dépendoit son salut, et que Matilde avoit négligé de fermer. Avant qu'il y fût rendu, Antonia passa légèrement à côté de lui, se précipita par

la porte ouverte, et, plus vite que la flèche, courut vers le bruit qu'on avoit entendu. Elle avoit écouté Matilde avec attention, et distingué le nom de Lorenzo. Résolue à tout risquer, pour se mettre sous la protection de ce seigneur, et convaincue, par le bruit que faisoient les archers, qu'ils ne pouvoient être éloignés, elle avoit rassemblé tout ce qui lui restoit de forces pour s'enfuir. Ambrosio, revenu de sa première surprise, ne manqua pas de la poursuivre. Inutilement Antonia redoubla de vîtesse. A chaque instant, son ennemi gagnoit sur elle du terrain. Elle entendoit ses pas prêts à se confondre aux siens; elle sentoit sur son cou la chaleur de son haleine. Bientôt il l'atteignit, et, saisissant d'une main une poignée de ses cheveux épars, il essaya de l'entraîner avec lui dans le cachot. Antonia résista de toutes ses forces; entourant de ses bras un des piliers qui soutenoient la voûte, elle se mit à crier. En vain le moine tâcha de lui imposer silence.

« Au secours! continua-t-elle à crier; au secours, au secours, pour l'amour de Dieu! »

A ces cris, les pas qui s'étoient fait entendre parurent devenir plus vifs. Le prieur à tout moment croyoit voir arriver les inquisiteurs. Antonia résistoit, et crioit toujours; enfin, il prit pour la faire taire un moyen horrible et infernal. Il avoit encore à la main le poignard de Matilde; il le plongea deux fois dans le sein d'Antonia; elle tomba, en jetant un grand cri. Le moine essaya de l'entraîner; mais elle tenoit toujours le pilier fortement embrassé. En ce moment, la lumière des torches qui s'approchoient brilla sur la muraille. Ambrosio, craignant d'être découvert, fut forcé d'abandonner sa victime, et se retira promptement dans le caveau où il avoit laissé Matilde.

Don Ramirez, arrivant le premier, aperçut par terre une femme baignée dans son sang, et voyant fuir un homme dont l'épouvante faisoit assez présumer qu'il étoit l'assassin, il poursuivit sur-le-champ le fugitif avec une partie des archers, tandis que les autres, avec Lorenzo, restèrent pour donner du secours à la personne blessée. Elle étoit évanouie; mais bientôt elle donna des signes de vie. Elle ouvrit les yeux;

et lorsqu'en levant la tête, elle dégagea son front d'une forêt de cheveux blonds dont il étoit couvert :

« Dieu tout-puissant, s'écria Lorenzo, c'est Antonia ! »

Quoique poussé par une main égarée, le poignard n'avoit que trop bien réussi. Les blessures étoient mortelles ; Antonia sentit qu'elle ne pouvoit en revenir. Cependant le peu de momens qui lui restoient à vivre furent des instans heureux. La douleur exprimée sur les traits de Lorenzo, les expressions de sa tendresse au désespoir, ses plaintes, ses questions, tout la convainquit qu'elle étoit aimée. Elle ne voulut pas qu'on la transportât hors du caveau, dans la crainte que le moindre mouvement ne lui causât la mort, et elle eût été fâchée de perdre des momens qu'elle pouvoit employer à donner à Lorenzo des témoignages de son amour. Elle lui dit que, sans les outrages qu'elle avoit reçus, elle pourroit regretter la vie ; mais que, désormais dévouée à l'opprobre, elle étoit heureuse de mourir. Indigne du nom et de la main de Lorenzo, elle n'avoit rien à regretter dans la vie. Elle l'invita à ne se point

laisser abattre, à ne se point laisser abandonner à une inutile douleur, et lui déclara qu'il étoit au monde le seul objet qu'elle regrettât. Elle continua ainsi jusqu'aux derniers momens à déchirer le cœur de Lorenzo par les plus doux aveux. Enfin, sa voix s'affoiblit et s'embarrassa; ses yeux se couvrirent d'un nuage. Les mouvemens de son cœur se ralentirent, et tout lui annonça que sa fin étoit proche.

Elle étoit couchée par terre, la tête appuyée sur Lorenzo; ses lèvres murmuroient encore à son amant quelques paroles de consolation, lorsqu'elle entendit le son affoibli de l'horloge du couvent; ses yeux tout à coup étincelèrent d'un feu céleste : tout son corps parut reprendre de la force et de la vie. Elle s'échappa des bras de Lorenzo.

« Trois heures! dit-elle : ma mère, me voilà! »

Elle joignit les mains et tomba morte. Lorenzo, au désespoir, se jeta par terre à côté d'elle; il arrachoit ses cheveux, se frappoit la poitrine, et ne vouloit point se séparer du cadavre. Alors épuisé de fatigue et de douleur, il se

laissa transporter hors du caveau, et conduire au palais de Médina.

Ambrosio, poursuivi de près, réussit cependant à gagner le cachot; il en avoit déjà fermé la porte, lorsque don Ramirez arriva. Il se passa beaucoup de temps avant qu'on découvrît sa retraite; enfin, la persévérante attention des archers en vint à bout. Ils enfoncèrent la porte et entrèrent dans le cachot, au grand effroi d'Ambrosio et de sa complice. La confusion du moine, le soin qu'il avoit pris de se cacher, sa fuite rapide, et ses vêtemens maculés de sang, ne laissèrent aucun doute qu'il ne fût l'assassin d'Antonia. Mais lorsqu'on reconnut en lui le vénérable Ambrosio, le saint homme qui étoit l'idole de Madrid, les spectateurs confondus pouvoient à peine se persuader ce qu'ils voyoient. Le prieur ne chercha point à s'excuser; il gardoit un morne silence. On le saisit et on l'enchaîna, ainsi que Matilde. Le capuchon de celle-ci venant à se déranger, sa figure et ses cheveux apprirent quel étoit son sexe, et il en résulta une nouvelle surprise. On trouva encore le poignard dans la place où le moine l'avoit jeté. Après

avoir fait dans tout le souterrain une exacte recherche, on conduisit les deux coupables dans les prisons du Saint-Office.

Don Ramirez prit soin qu'on n'apprît au peuple ni le nom ni les crimes des prisonniers; on craignoit une répétition des événemens arrivés à Sainte-Claire; on se contenta de faire dans le couvent des Dominicains une visite, qui ne produisit aucune découverte nouvelle; les effets trouvés dans la cellule d'Ambrosio et dans celle de Matilde furent portés à l'inquisition, pour servir de pièces de conviction; et tout dans Madrid rentra dans l'ordre accoutumé.

Le couvent de Sainte-Claire avoit été complètement détruit par le pillage et l'incendie. Les religieuses dispersées entrèrent dans d'autres communautés, excepté un petit nombre que le peuple, dans sa fureur, avoit immolées, ainsi que l'abbesse et ses quatre complices.

Virginie, sauvée par les soins de Lorenzo, ne fut point ingrate envers son libérateur. Conduite chez son père, son premier soin avoit été d'appeler les

secours de la médecine auprès de l'infortunée dont elle s'étoit chargée. Ils produisirent d'abord peu d'effets sur un corps épuisé par tant de souffrances. Enfin la nourriture saine, les remèdes choisis, les attentions délicates, le bonheur, sur-tout la liberté et la joie, réussirent à la rendre à l'amour et à la vie. Virginie, de l'instant où elle l'avoit vue, avoit senti pour elle le plus tendre intérêt ; mais combien ce sentiment augmenta de chaleur et de vivacité, lorsque le temps et la santé eurent assez rétabli son aimable malade, pour qu'elle reconnût en elle la sœur de Lorenzo.

Cette victime de la tyrannie monastique n'étoit autre, en effet, que la malheureuse Agnès. Virginie l'avoit bien connue au couvent de Sainte-Claire ; mais sa figure altérée, ses traits changés par le malheur, le bruit de sa mort universellement accrédité, ses cheveux prodigieusement alongés dans sa longue solitude, et répandus en désordre sur son visage, l'avoient empêchée de reconnoître une de ses plus chères amies. Vivement sollicitée par l'abbesse, sa tante, de prendre le voile dans le cou-

vent de Sainte-Claire, Virginie n'avoit été détournée d'y faire profession que par les conseils et l'exemple d'Agnès. Celle-ci, dans les fréquens épanchemens d'une étroite intimité, lui avoit peint sous de vives couleurs les inconvéniens de la vie claustrale. Elle l'avoit engagée à rester dans le monde, où sa beauté, sa naissance et sa fortune, lui promettoient les plus brillans succès. Souvent elle lui avoit témoigné le desir que son frère Lorenzo fût assez heureux pour attirer ses regards, et former, en l'épousant, un lien de plus qui les unit l'une à l'autre. Virginie n'avoit point repoussé ses vœux, auxquels les avantages de Lorenzo pouvoient donner quelque prix. Les événemens avoient depuis éloigné une supposition, qui peu à peu s'étoit changée en espérance. D'autres circonstances, en replaçant tout à coup près de Virginie Agnès et Lorenzo, donnèrent un nouvel intérêt à des sentimens déjà plus vifs qu'il ne convenoit à son repos. La position où se trouvoit Lorenzo s'accordoit mal avec de pareils projets. La mort soudaine et terrible de sa maitresse lui avoit porté un coup affreux. Tout entier à sa

douleur, il ne vouloit pas même supposer qu'il pût un jour se consoler. Son affliction étoit si profonde, si sincère, que le duc auroit craint de le blesser en lui proposant ouvertement ce qu'il espéroit un jour obtenir du temps et des charmes de Virginie.

Agnès, de retour à la vie, n'avoit pas manqué de demander des nouvelles de don Raymond. Quelque affligée qu'elle fût d'apprendre le triste état où il étoit réduit, flattée d'en être la cause, elle se félicitoit d'être si tendrement aimée. Le duc se chargea lui-même d'apprendre au malade le bonheur qui venoit de lui arriver. Avec quelques précautions qu'il prît le soin de l'en instruire, les transports de Raymond furent si vifs, qu'ils pensèrent lui être funestes. Mais la tranquillité d'ame et la présence d'Agnès, qui ne fut pas plutôt rétablie qu'elle vint avec la mère de Virginie le visiter, le mirent bientôt en état de surmonter son mal. Le calme de son ame se communiqua à son corps. Son rétablissement fut assez rapide pour étonner tout ce qui l'environnoit.

Lorenzo, moins heureux, ne trouvoit que dans la société d'Agnès quel-

que soulagement à sa douleur profonde ; sentant combien elle lui étoit nécessaire, sa sœur ne quittoit point sa chambre ; elle écoutoit avec patience ses plaintes répétées ; sa compassion, sa douce sympathie charmoient sa douleur et adoucissoient son amertume. Par degrés il reprit des forces ; mais ses progrès furent lents et douteux. Un soir, il sembloit moins triste qu'à l'ordinaire. Agnès et son amant, le duc, Virginie et ses parens, étoient assis autour de lui. Pour la première fois, il pria sa sœur de lui apprendre comment elle avoit échappé au poison que la mère Sainte-Ursule lui avoit vu prendre. Agnès jusqu'alors avoit craint, en lui racontant ces circonstances, de rappeler trop vivement à sa mémoire les tristes détails de la mort d'Antonia. Invitée par lui-même, et pressée par ses amis, elle céda à leurs instances ; après avoir rapporté les particularités qu'on a vues dans le récit de la mère Sainte-Ursule, elle continua en ces termes :

Fin de l'histoire d'Agnès de Médina.

Ma mort supposée fut accompagnée des plus grandes douleurs. Ces mo-

mens, que je croyois être mes derniers, furent empoisonnés par les assurances de l'abbesse, que je ne pouvois échapper à l'éternelle perdition. En fermant les yeux, j'entendis sa rage s'exhaler en malédictions sur mes fautes. Il me seroit difficile de vous rendre l'horreur de cette situation, de vous peindre combien étoit affreux ce lit de mort, dont tout espoir étoit banni, ce sommeil dont je ne devois sortir que pour me voir en proie aux flammes et aux furies : lorsque les sens me revinrent, j'étois encore frappée de ces funestes images. Je regardois, tremblante, autour de moi, craignant d'y rencontrer des ministres de la vengeance divine. Pendant la première heure, mes sens étoient si engourdis, mon cerveau si offusqué, que je cherchois en vain à mettre de l'ordre dans les idées qui se présentoient à mon imagination. J'essayois de me lever; tous les objets chanceloient devant moi. Je retombai par terre; mes yeux foibles et éblouis ne pouvoient supporter la vue d'un rayon de lumière que je voyois scintiller à quelque distance. Je me vis forcée de les refermer, de rester immobile dans la même position.

Une heure encore s'écoula avant que je pusse considérer les objets dont j'étois entourée. Lorsque je les examinai, de quelle terreur je fus frappée! J'étois étendue sur une espèce de brancard; il étoit garni de six poignées, qui sans doute avoient servi aux religieuses à me porter au tombeau. J'étois couverte d'une toile; sur moi étoient éparses quelques fleurs flétries. D'un côté étoit un petit crucifix de bois, et de l'autre un rosaire à gros grains. J'étois enfermée entre quatre murs peu élevés, fort rapprochés les uns des autres. Le haut étoit couvert; au milieu étoit une grille par où passoit le peu d'air qui circuloit dans ce triste réduit. Une très-petite clarté, qui passoit au travers des barreaux, me permettoit de distinguer les horreurs qui m'environnoient. Une odeur infecte me suffoquoit; et voyant que la grille n'étoit pas fermée, je crus pouvoir m'échapper. En me soulevant à cet effet, j'aperçus près de moi un cercueil, que couvroit un simple voile; je le levai. Quelle fut ma surprise et mon épouvante, lorsque, à l'aide de ma mémoire, je pus reconnoitre, malgré l'obscurité, la dépouille mortelle

d'une de mes compagnes, dont j'avois vu les funérailles quelques semaines auparavant ! Je me laissai retomber sans connoissance sur mon brancard.

Lorsque le sentiment me revint, cette circonstance, et la conviction qu'elle me donnoit que j'étois au milieu des morts, augmenta le desir que j'avois de m'enfuir. Je fis encore un mouvement vers la lumière. La grille étoit à ma portée; je la levai sans difficulté : probablement on l'avoit laissée ouverte pour me donner la facilité de quitter le cachot. A l'aide de quelques pierres qui, dans les murs, s'avançoient un peu plus que les autres, je parvins à monter et à sortir de ma prison : je me trouvai alors dans une cave assez spacieuse. Plusieurs tombeaux, semblables en apparence à celui que je venois de quitter, étoient rangés le long des côtés, et paroissoient creusés assez avant dans la terre. Une lampe sépulcrale étoit suspendue à la voûte par une chaîne de fer, et jetoit une clarté sombre dans tout le caveau. De divers côtés, on voyoit sur les murs des inscriptions en caractères gothiques et d'autres emblêmes de mort. Chaque tombe étoit ornée

d'un grand crucifix. Dans un coin étoit une statue de Sainte-Claire. Je ne fis pas d'abord attention à ces objets. Une porte, seule issue qui se présentât pour sortir du caveau, avoit frappé mes yeux. J'y courus avec précipitation, m'enveloppant du linceul qui me couvroit. Je poussai la porte, et, à mon inexprimable douleur, je trouvai qu'elle étoit fermée en dehors.

Je présumai alors que l'abbesse, se trompant sur la nature du breuvage qu'elle m'avoit forcée de prendre, m'avoit donné, au lieu de poison, un puissant narcotique; j'en conclus que, paroissant morte aux yeux de tout le monde, j'avois subi toutes les cérémonies de l'enterrement, et que, ne pouvant instruire personne de mon existence, j'étois destinée à mourir de faim. Cette idée me fit frissonner, moins pour moi que pour l'innocente créature qui vivoit encore dans mon sein. Je fis de nouveaux efforts pour ouvrir la porte; ils furent inutiles. Je forçai ma voix pour appeler au secours; aucune voix ne me répondit. Un triste et profond silence régnoit dans tout le souterrain. Je désespérai de ma liberté. Depuis

long-temps je n'avois point pris de nourriture ; la faim commença à se faire sentir, et les tourmens qu'elle me causa furent insupportables : ils augmentèrent d'heure en heure avec la crainte. Tantôt je m'arrachois les cheveux de désespoir, tantôt je retournois à la porte, essayant vainement de l'ouvrir, et criant de nouveau pour obtenir du secours. Plus d'une fois je fus tentée de me frapper aux tempes contre le coin aigu de quelque tombeau, et de mettre ainsi un terme à tous mes maux ; mais toujours le souvenir de mon enfant me retenoit. J'exhalois alors ma douleur en sanglots et en lamentations, ou je restois dans un morne silence et les bras étendus, assise sur le pied de la statue de Sainte-Claire. Ainsi se passèrent plusieurs heures, pendant lesquelles je ne cessois d'implorer et d'attendre la mort, lorsque j'aperçus sur un tombeau voisin un petit panier, auquel je n'avois point encore fait attention. Je l'examinai; il contenoit un pain de l'espèce la plus grossière, et une petite bouteille d'eau. Le pain étoit dur, et l'eau malpropre ; cependant je me jetai avec avidité sur ces misérables

alimens, et quand la première faim fut appaisée, je réfléchis sur cette nouvelle particularité. Étoit-ce pour moi qu'on avoit placé là ce panier? J'osai l'espérer. Cependant qui pouvoit deviner que j'eusse besoin de ce secours? Si l'on savoit que j'étois encore vivante, pourquoi étois-je retenue dans ces sombres caveaux? Si j'étois prisonnière, que signifioient les cérémonies pratiquées à l'occasion de ma mort; ou, si j'étois condamnée à périr de faim, à la pitié de qui étois-je redevable de ce secours? Une amie n'auroit pas tenu dans le secret mon terrible châtiment; il ne me paroissoit pas probable qu'une ennemie m'eût fourni ces moyens d'existence. J'étois portée à espérer que quelques-unes des religieuses qui s'étoient déclarées en ma faveur, avoient trouvé moyen d'informer ma famille du traitement qu'on me faisoit éprouver, et que peut-être il se tramoit quelque heureux projet pour ma délivrance. Je fus bientôt frustrée de cet espoir par l'arrivée de l'abbesse, qui, éclairée par une torche, et suivie des quatre religieuses qui avoient été témoins de ma mort supposée;

long-temps je n'avois point pris de nourriture ; la faim commença à se faire sentir, et les tourmens qu'elle me causa furent insupportables : ils augmentèrent d'heure en heure avec la crainte. Tantôt je m'arrachois les cheveux de désespoir, tantôt je retournois à la porte, essayant vainement de l'ouvrir, et criant de nouveau pour obtenir du secours. Plus d'une fois je fus tentée de me frapper aux tempes contre le coin aigu de quelque tombeau, et de mettre ainsi un terme à tous mes maux ; mais toujours le souvenir de mon enfant me retenoit. J'exhalois alors ma douleur en sanglots et en lamentations, ou je restois dans un morne silence et les bras étendus, assise sur le pied de la statue de Sainte-Claire. Ainsi se passèrent plusieurs heures, pendant lesquelles je ne cessois d'implorer et d'attendre la mort, lorsque j'aperçus sur un tombeau voisin un petit panier, auquel je n'avois point encore fait attention. Je l'examinai ; il contenoit un pain de l'espèce la plus grossière, et une petite bouteille d'eau. Le pain étoit dur, et l'eau malpropre ; cependant je me jetai avec avidité sur ces misérables

alimens, et quand la première faim fut appaisée, je réfléchis sur cette nouvelle particularité. Étoit-ce pour moi qu'on avoit placé là ce panier ? J'osai l'espérer. Cependant qui pouvoit deviner que j'eusse besoin de ce secours ? Si l'on savoit que j'étois encore vivante, pourquoi étois-je retenue dans ces sombres caveaux ? Si j'étois prisonnière, que signifioient les cérémonies pratiquées à l'occasion de ma mort ; ou, si j'étois condamnée à périr de faim, à la pitié de qui étois-je redevable de ce secours ? Une amie n'auroit pas tenu dans le secret mon terrible châtiment ; il ne me paroissoit pas probable qu'une ennemie m'eût fourni ces moyens d'existence. J'étois portée à espérer que quelques-unes des religieuses qui s'étoient déclarées en ma faveur, avoient trouvé moyen d'informer ma famille du traitement qu'on me faisoit éprouver, et que peut-être il se tramoit quelque heureux projet pour ma délivrance. Je fus bientôt frustrée de cet espoir par l'arrivée de l'abbesse, qui, éclairée par une torche, et suivie des quatre religieuses qui avoient été témoins de ma mort supposée ;

main ne pouvoit rappeler Elvire à la vie; mais il donna ses secours à Antonia, qui en avoit le plus grand besoin. On la mit au lit, pendant que l'hôtesse s'occupoit de faire enterrer Elvire. Madame Jacinthe étoit une bonne et généreuse personne, simple, charitable et dévote, mais son esprit étoit borné. Timide et superstitieuse, elle frémissoit de l'idée de passer la nuit dans la même maison qu'un mort. Elle étoit persuadée que l'ame d'Elvire lui apparoîtroit, et convaincue qu'il n'en falloit pas davantage pour la faire mourir de frayeur. Dans cette idée, elle résolut d'aller coucher chez quelque voisine, et voulut absolument que l'enterrement se fît le lendemain. Le cimetière de Sainte-Claire étant le plus voisin, on décida qu'Elvire y seroit enterrée. Madame Jacinthe promit de payer tous les frais de la cérémonie : elle ignoroit quels étoient les moyens d'Antonia; mais d'après l'économie qui régnoit dans le ménage des deux dames, elle avoit lieu de les croire assez bornées; en conséquence, elle avoit peu d'espoir d'être remboursée de ses avances; mais ce motif ne l'empêcha pas de prendre soin

que tout se passât décemment, et d'avoir pour la malheureure Antonia tous les égards possibles.

On ne meurt guère de chagrin; Antonia en fut la preuve. Jeune et d'un bon tempérament, elle surmonta la maladie que lui avoit causée la mort de sa mère; mais il ne fut pas aussi facile de guérir son ame que son corps. Ses yeux étoient toujours remplis de larmes; la plus légère contradiction étoit pour elle un chagrin : tout prouvoit qu'elle nourrissoit dans son cœur une mélancolie profonde. Le nom d'Elvire prononcé devant elle, la moindre circonstance qui ramenoit à sa pensée le souvenir de cette mère tendre, suffisoient pour la jeter dans de vives agitations. Combien sa douleur eût été plus vive, si elle eût su dans quels tourmens sa malheureuse mère avoit fini sa vie! Elvire étoit sujette à des convulsions violentes; on supposa que, craignant une attaque de cette maladie, elle s'étoit trainée jusqu'à la chambre de sa fille pour y chercher des secours; que l'accès l'y avoit saisie trop fortement pour qu'elle pût y résister dans l'état de dépérissement où elle se trouvoit, et qu'elle

allez y être à l'instant descendue. On vous y fournira chaque jour la quantité de nourriture exactement nécessaire pour entretenir votre existence, et cette nourriture sera simple et même grossière. Pleurez, ma sœur, pleurez; et arrosez votre lit de vos larmes. Dieu sait que vous avez sujet de vous affliger. Vous n'aurez plus désormais pour consolation que la religion, pour société que le repentir. Tels sont les ordres de Sainte-Claire. Ayez à vous y soumettre sans murmure, et suivez-moi. »

Frappée comme d'un coup de tonnerre en entendant ce barbare décret, le peu de force qui me restoit m'abandonna; je ne répondis à l'abbesse que par des torrens de larmes; mais, insensible à mon affliction, elle se leva, et Marianne et Alix, obéissant à son signal, m'enlevèrent dans leurs bras: l'abbesse les suivit, appuyée sur Violente et précédée de Camille, qui portoit la torche. Ainsi s'avança notre triste procession, dans un silence profond, qu'interrompoient seulement mes soupirs et mes gémissemens. Lorsque nous arrivâmes à la principale statue de Sainte-Claire, la figure fut, je ne sais par

quel moyen, dérangée de dessus son piédestal. Les religieuses levèrent alors une grille de fer, qui, en se renversant, fit un bruit effroyable : ce bruit se répéta dans les caveaux, dont je voyois l'abyme ouvert sous mes yeux. Mes conductrices me descendirent par un escalier étroit et escarpé. A cette vue, je remplis l'air de mes cris; j'implorai leur compassion; j'appelai à mon secours le ciel et la terre. Ce fut en vain; elles me firent entrer de force dans une des cellules souterraines de cette caverne.

Je sentis mon sang se glacer; le froid me saisit. L'humidité des murs, le lit de paille qui m'étoit destiné, la chaine que j'entendis sonner, et sur-tout la vue des reptiles de toute espèce que je vis s'enfuir à leurs repaires, à mesure que la torche avançoit, tous ces objets me pénétrèrent de terreur. M'arrachant de leurs mains, je me jetai de nouveau aux pieds de l'abbesse.

« Si ce n'est pas sur moi, lui dis-je, avec une douleur frénétique, daignez au moins jeter un regard de pitié sur l'innocente créature dont la vie est unie à la mienne. Mon crime est grand; mais

mon enfant, mon pauvre enfant, doit-il l'expier? Il n'a point commis de faute: faudra-t-il qu'il souffre avant même qu'il soit né? »

L'abbesse fit un pas en arrière, et arracha son habit de mes mains, comme s'il eût été contagieux.

« Quoi! s'écria-t-elle d'un air exaspéré, voulez-vous donc m'intéresser au produit de votre infamie? Est-il à propos qu'on favorise la conservation d'un être conçu dans le parjure et l'incontinence? Malheureuse, n'attends de moi aucune pitié ni pour toi ni pour ton bâtard. — Priez plutôt le ciel qu'il daigne le faire périr avant sa naissance; ou, s'il doit voir le jour, que ses yeux soient aussitôt après fermés pour jamais. Mettez donc au monde le fruit de votre crime; nourrissez-le, enterrez-le vous-même; je prierai le ciel qu'il en débarrasse cette enceinte plus tôt que plus tard. »

A cet excès d'inhumanité, frappée de ses menaces, et de ses vœux barbares pour la mort de mon enfant, je tombai évanouie aux pieds de mon implacable ennemie. J'ignore combien je restai de temps en cet état; mais à mon

réveil, je ne vis plus autour de moi, ni l'abbesse, ni les religieuses. Tout étoit dans le silence; mais tout étoit horrible. Je me trouvai étendue sur une couche de paille, attachée par le milieu du corps à la chaîne pesante que j'avois déjà aperçue, et dont une extrémité étoit fixée dans le mur. La lueur sombre d'une lampe me laissoit apercevoir toute l'horreur de ma nouvelle demeure. Point de porte à mon cachot, qui n'étoit séparé du reste de la caverne que par un mur à hauteur d'appui. Un crucifix de plomb étoit en face de mon lit. A côté de moi je vis un fouet, un chapelet, un cilice; à quelque distance, un pot rempli d'eau, un panier contenant un pain noir, et une bouteille d'huile pour la lampe.

Après tant et de si brillantes espérances, moi, la nièce du duc de Médina Céli; moi, l'amante, l'épouse du marquis de Las Cisternas, née et nourrie dans l'opulence, alliée aux plus nobles familles de l'Espagne! Moi, riche sur-tout, ou au moins qui aurois dû l'être, en amis et en protecteurs, me trouver en cette situation, ensevelie vivante dans ce gouffre et chargée de

je l'ai dit, m'apporter ma nourriture. Elle ne cherchoit point à aigrir mes chagrins; elle ne me laissoit, à la vérité, concevoir aucun espoir de liberté, mais elle m'encourageoit à supporter patiemment mes maux, et à chercher des consolations dans la religion. Mon état l'affectoit évidemment plus qu'elle n'osoit l'exprimer; mais elle croyoit que d'atténuer ma faute à mes propres yeux, ce seroit peut-être me priver de tous les biens qui seroient pour moi la suite et l'effet du repentir. Souvent j'ai vu, tandis que sa bouche me peignoit l'énormité de mon crime, que son cœur étoit secrètement sensible à mes souffrances. Je suis même assurée qu'aucune de celles qui m'ont tourmentée (car les trois autres entroient quelquefois dans ma prison), je suis assurée, dis-je, qu'elles étoient moins animées par un sentiment cruel, que par la persuasion où elles étoient que le seul moyen de sauver mon ame étoit de martyriser mon corps; encore cette persuasion n'est-elle que l'effet des instigations de l'abbesse, à laquelle chacune d'elles croyoit devoir une obéissance aveugle, en dépit de la charité

chrétienne, en dépit de leur propre raison. Quant à l'abbesse, son courroux ne se ralentit point, à compter du moment où ma faute et mon projet de fuite lui furent révélés par le prieur des Dominicains. Une seule fois elle prit la peine de me rendre visite; ce fut pour m'accabler de nouveaux reproches, et sans me laisser voir le plus léger signe de pitié. Femme insensible! mais je ne veux point écouter mon ressentiment : elle a expié, par sa mort terrible et inattendue, ses torts envers moi. Cependant, quel qu'ait été son sort, ses souffrances ne sont guère comparables aux miennes. Elle n'a pas été, comme moi, glacée par le froid perçant; elle n'a pas respiré un air épais et pestilentiel; elle n'a pas eu à endurer, pendant son sommeil, le froid lézard sur son visage ou dans les tresses de ses cheveux; elle n'a pas senti, avec un mortel effroi, le crapaud hideux et gonflé de noirs venins se traîner pesamment contre son sein!.... Que le ciel fasse paix à son ame! Puissent ses crimes lui être pardonnés, comme je lui pardonne mes souffrances!

Telle étoit ma situation, lorsque Ca-

mille tomba tout à coup malade d'une fièvre que l'on dit être putride. Peut-être que Camille, moins jeune que moi, n'avoit pu respirer impunément l'air du caveau. Retenue au lit, nulle autre que la sœur laïque, qu'on avoit chargée de la veiller, n'osoit l'approcher, de crainte de gagner la contagion. L'abbesse et les autres m'ayant totalement confiée aux soins de Camille, occupées d'ailleurs des préparatifs de la fête, ne songeoient point à moi; c'est ainsi que la mère Sainte-Ursule m'a depuis expliqué leur négligence, dont j'étois loin alors de soupçonner la cause. Un jour se passa, le second encore, le troisième même arriva, sans que je visse entrer Camille, et sans qu'on m'apportât aucune nourriture. Je comptois les jours par la consommation de ma lampe, pour laquelle il me restoit encore de l'huile à peu près pour une semaine. Je présumai que les religieuses m'avoient oubliée, ou que l'abbesse leur avoit ordonné de me laisser périr. Mon corps n'étoit plus qu'un squelette à peine animé; tous mes membres commençoient à s'engourdir; je n'attendois plus enfin que le moment de ma disso-

lution....quand mon ange libérateur, mon frère arriva bien à propos pour me sauver. Ma vue étoit si foible, que d'abord je ne le reconnus point; mais quand je pus distinguer ses traits, l'excès de ma joie, à la vue d'un ami si cher à mon cœur, m'eut bientôt ravi l'usage de mes sens.

Vous savez déjà quelles sont mes obligations envers la famille de Villa-Franca; mais ce que vous ne pouvez savoir, c'est l'étendue de ma reconnoissance, qui est infinie, comme la bonté de ceux qui m'ont obligée. Lorenzo! Raymond! noms si chers à mon cœur, aidez-moi à supporter ce passage subit du désespoir au bonheur. Captive naguère, chargée de chaînes, mourant de faim, souffrant tous les besoins à la fois, privée du jour et de la société, abandonnée, et me croyant oubliée de tout l'univers; aujourd'hui, rendue à la liberté et à la vie, placée au milieu de toutes les jouissances que peuvent donner l'opulence et le repos, environnée de tous les êtres qui me sont chers, et sur le point d'épouser celui à qui mon cœur est depuis si long-temps engagé, mon bonheur est si grand, si

complet, que je doute quelquefois si mon ame en pourra soutenir le poids. Il ne me reste qu'un desir à former, c'est de voir mon frère rétablir sa santé, et de ne plus penser, avec tant d'amertume, à sa chère Antonia : voilà désormais le seul objet de mes desirs. Je me flatte que mes souffrances auront expié devant Dieu les fautes que j'ai commises. Je sens que je l'ai beaucoup offensé.

Raymond, la tendresse m'a perdue. Je me reposai trop sur mes forces; mais je ne comptois pas moins sur votre bonheur que sur le mien. J'avois fait vœu de ne plus vous revoir; sans les fatales suites de ce moment d'oubli, j'aurois tenu l'engagement que j'en avois pris avec moi-même. Le sort ne l'a pas permis, et je ne peux que me féliciter de sa décision. Je fus bien coupable cependant, et tout en essayant de me justifier, je rougis de mon imprudence. Laissons cet objet, Raymond; ne nous souvenons du passé que pour mieux chérir l'avenir qui s'offre à nous, et que la conduite de votre femme ne vous rappelle jamais les erreurs de votre maîtresse.

Ici finit Agnès. Le marquis lui répondit dans les termes les plus tendres. Lorenzo parut enchanté d'appartenir de si près à un homme pour lequel il avoit la plus haute considération. Une bulle du pape avoit relevé Agnès de ses vœux. Bientôt le mariage se fit ; les époux partirent, peu de temps après, pour le château qu'avoit don Raymond en Andalousie. Lorenzo les accompagna, ainsi que la marquise de Villa-Franca et l'aimable Virginie. On n'a pas besoin de dire que Théodore y suivit son maître, et qu'il fut enchanté de son bonheur. Le marquis, avant son départ, pour expier, autant qu'il le pouvoit, sa négligence envers Elvire. fit à Léonelle un beau présent. Jacinthe ne fut point oubliée, et bénit, dans sa reconnoissance, le jour où sa maison avoit été ensorcelée.

Agnès, de son côté, eut soin de ses amies du couvent. La digne mère Sainte-Ursule, à qui elle devoit sa liberté, fut nommée, par ses soins, supérieure des *Dames de la Charité*, maison considérable et respectée dans toute l'Espagne. Berthe et Cornélie, ne voulant pas quitter leur amie, la sui-

virent dans la même communauté. Quant aux religieuses qui avoient aidé l'abbesse à persécuter Agnès, Camille, retenue dans son lit par une indisposition, avoit péri dans l'embrasement du couvent de Sainte-Claire. Marianne, Alix et Violente, ainsi que deux autres, avoient péri victimes de la fureur populaire. Les trois dernières de celles qui, dans le conseil, avoient soutenu l'avis de l'abbesse, furent sévèrement réprimandées par les supérieurs ecclésiastiques. Placées dans des maisons obscures de quelques provinces éloignées, elles y languirent le reste de leurs jours, honteuses de leur lâche condescendance, en butte aux mépris et à la haine de leurs nouvelles compagnes.

La fidelle Flore ne resta pas sans récompense. Consultée sur ses desirs, elle parut souhaiter de revoir son pays. En conséquence, on lui procura les moyens de partir pour Cuba, où elle se rendit, chargée des bienfaits de Raymond et de Lorenzo.

Après avoir acquitté les dettes de la reconnoissance, Agnès entreprit de payer celles de l'amitié, et de rendre le

bonheur à l'amant d'Antonia. Habitant les mêmes lieux, Virginie et Lorenzo étoient sans cesse ensemble. Plus il la voyoit, plus il étoit convaincu de ses excellentés qualités. De son côté, elle ne négligeoit rien pour lui plaire, et il lui étoit impossible de n'y pas réussir. Lorenzo admiroit sa beauté, louoit ses talens, et étoit enchanté de son caractère. Il étoit flatté d'ailleurs du penchant qu'elle avoit pour lui, et qu'elle n'avoit pas l'art de déguiser. Le sentiment qu'elle lui inspiroit peu à peu ne ressembloit point cependant au feu dont il avoit brûlé pour Antonia. L'image de cette aimable et malheureuse fille ne sortoit point de son cœur : elle résistoit à tous les efforts que faisoit Virginie pour la supplanter. Cependant, lorsque le duc engagea son neveu à ce mariage, Lorenzo ne rejeta pas la proposition. Les instances de ses amis, le mérite de la jeune personne, vainquirent enfin la répugnance qu'il montroit à prendre de nouveaux engagemens ; il finit par se proposer lui-même au marquis de Villafranca, et fut accepté avec joie et reconnoissance. Virginie devint sa femme, et ne lui donna jamais lieu

de se repentir de son choix. Sa considération pour elle augmenta de jour en jour. Elle recueillit le fruit des efforts continuels qu'elle faisoit pour lui plaire. L'attachement qu'elle inspiroit prit avec le temps un caractère plus vif et plus tendre. L'image d'Antonia cessa de troubler la pensée de Lorenzo; et Virginie finit par posséder seule ce cœur, dans lequel elle étoit digne de régner sans partage.

Raymond et Agnès, Virginie et Lorenzo, jouirent pendant le reste de leurs jours de tout le bonheur que la nature permet à des êtres foibles et mortels. Les chagrins violens qu'ils avoient éprouvés leur rendirent légères toutes les peines ordinaires de la vie. Ils avoient senti les traits les plus cuisans du sort, et ceux que désormais il pouvoit lancer sur eux étoient émoussés et fragiles en comparaison des premiers. Familiarisés avec les tempêtes, ils ne regardoient les orages journaliers que comme ces vents légers qui, dans les jours d'été, rident la surface des mers.

CHAPITRE XII.

« C'étoit un malin et cruel esprit. L'enfer « n'a point d'hôte plus dangereux. Nourri « d'orgueil, de haine et de fureur, il est en- « nemi des bons comme des méchans. »

THOMSON.

Le lendemain de la mort d'Antonia, tout Madrid fut surpris et consterné. Un archer, témoin de l'aventure des tombeaux, avoit indiscrètement publié les détails de l'assassinat. Il en avoit nommé l'auteur : les bonnes ames étoient confondues. La plupart des dévotes n'en voulurent rien croire, et vinrent elles-mêmes au couvent pour s'en instruire. Les religieux, voulant écarter l'opprobre de leur maison, disoient aux curieux qu'une indisposition étoit la seule cause qui empêchât Ambrosio de les recevoir comme à l'ordinaire. Cette excuse, trop souvent répétée, manqua son effet. L'histoire de l'archer prit de la consistance; les partisans du prieur l'abandonnèrent. Per-

sonne ne douta plus de son crime; et ceux qui l'avoient prôné avec le plus d'enthousiasme, devinrent les plus ardens à déclamer contre lui.

Tandis qu'on agitoit avec chaleur dans Madrid la question de son innocence, Ambrosio étoit en proie aux tourmens du remords, et son ame étoit agitée par les terreurs du supplice; lorsqu'il contemploit l'élévation d'où il étoit déchu, lorsqu'il se rappeloit combien il avoit été honoré et respecté, lorsqu'il étoit en paix avec le monde et avec lui-même; à peine pouvoit-il croire qu'il fût le même homme qui trembloit aujourd'hui d'envisager ses crimes et sa destinée. A peine y avoit-il quelques semaines que, pur et vertueux, il étoit recherché par les gens les plus sages et les plus distingués de Madrid, et regardé par le peuple avec une vénération qui approchoit de l'idolatrie. A présent, souillé des crimes les plus honteux, les plus horribles, il se voyoit en exécration à l'univers, prisonnier de l'inquisition, et probablement destiné à subir le plus affreux des supplices. Il n'avoit aucun espoir d'en imposer à ses juges : les preuves étoient contre lui

trop évidentes. L'heure, le lieu où il avoit été trouvé, le saug répandu sur lui, le poignard à ses côtés, sa fuite et son effroi, tout le désignoit comme l'assassin d'Antonia. Il attendoit, en tremblant, le jour de son jugement. Nulle ressource ne se présentoit pour le consoler dans son malheur. La religion ne pouvoit lui inspirer aucun courage. S'il jetoit les yeux sur ses préceptes, s'il parcouroit les livres saints qu'on lui avoit laissés, il y trouvoit par-tout sa condamnation. S'il essayoit de prier, il se rappeloit qu'il étoit indigne de la miséricorde divine. Ses crimes lui sembloient trop monstrueux pour ne pas surpasser la bonté infinie du Tout-Puissant. Pour tout autre pécheur, il pouvoit, selon lui, y avoir quelque espoir; mais il n'y en avoit plus pour lui. Voyant le passé avec horreur, tourmenté par le présent et frémissant pour l'avenir, il passa ainsi le petit nombre de jours qui précédèrent celui de son interrogatoire.

Ce jour arriva. A neuf heures du matin on ouvrit la porte de sa prison, et son geolier y étant entré, lui ordonna de le suivre. Il obéit en trem-

blant. On le conduisit dans une grande salle tendue de drap noir. Devant une table étoient assis trois hommes, aussi vêtus de noir, d'un maintien grave et sévère. L'un d'eux étoit le grand inquisiteur, que l'importance de cette cause avoit déterminé à l'examiner lui-même. Devant une table moins élevée, à une petite distance, étoit le secrétaire avec tout ce qui lui étoit nécessaire pour écrire. Ambrosio reçut ordre d'avancer, et de se placer au bout inférieur de la table. Jetant les yeux autour de lui, il aperçut par terre plusieurs morceaux de fer, d'une forme qui lui étoit inconnue. La crainte lui suggéra sur-le-champ que ce devoient être des instrumens de torture. Il pâlit et chancela.

Un profond silence régnoit dans la salle, et n'étoit interrompu que lorsque les inquisiteurs se parloient tout bas les uns aux autres. Près d'une heure se passa ainsi, pendant laquelle les craintes d'Ambrosio croissoient à chaque minute. Enfin une petite porte, opposée à celle par où il étoit entré, s'ouvrit en tournant pesamment sur ses gonds; un officier parut, suivi de la belle Matilde. Ses cheveux tomboient en désor-

dre sur son visage ; ses joues étoient pâles, ses yeux éteints et enfoncés. Elle jeta sur Ambrosio un coup d'œil triste et tendre. Il lui répondit par des regards où se peignoient la haine et le reproche. On la fit placer devant lui. Une horloge sonna trois heures ; c'étoit l'instant marqué pour l'ouverture de l'audience : les inquisiteurs commencèrent leurs fonctions.

Dans ces procès, on n'énonce jamais ni l'accusation, ni le nom de l'accusateur : on demande seulement aux prisonniers s'ils veulent avouer. S'ils répondent que, n'ayant point commis de crime, ils n'ont point de confession à faire, on les met sur-le-champ à la torture. On recommence ainsi par intervalles, jusqu'à ce que les prévenus s'avouent coupables, ou que les examinateurs soient fatigués du spectacle de leurs tourmens ; mais l'inquisition ne prononce jamais définitivement sur le sort des accusés, sans un aveu formel de leur part. En général, on laisse passer beaucoup de temps avant de les interroger. Mais le jugement d'Ambrosio avoit été accéléré à cause d'un *auto-da-fé* solennel qui devoit avoir lieu

dans quelques jours, et dans lequel les inquisiteurs, pour faire preuve de vigilance, vouloient faire jouer un rôle à ce criminel distingué.

Le prieur n'étoit pas seulement prévenu de viol et d'assassinat, on l'accusoit en outre, ainsi que Matilde, de sorcellerie. Elle avoit été arrêtée comme complice de l'assassinat d'Antonia. On avoit trouvé dans sa cellule des instrumens et des livres suspects qui déposoient contre elle. On produisit, à la charge du moine, le miroir constellé que Matilde avoit, par hasard, laissé chez lui. Don Ramirez, en visitant sa cellule, avoit été frappé des figures bizarres qui étoient gravées dessus; en conséquence, il l'avoit emporté avec lui. On le montra au grand inquisiteur, qui, après l'avoir considéré avec attention, prit une petite croix d'or attachée à sa ceinture, et la mit sur le miroir. On entendit à l'instant un bruit pareil à un coup de tonnerre, et l'acier se brisa en mille morceaux. Cette circonstance confirma le soupçon que le moine s'étoit occupé de magie. On supposa même que sa grande faveur populaire étoit due à quelque sortilége.

Résolus à lui faire avouer, non seulement les crimes dont il étoit coupable, mais même ceux qu'il n'avoit pas commis, les inquisiteurs commencèrent leurs procédures. Quoique aussi épouvanté de la torture, que de la mort qui devoit le livrer aux tourmens éternels, le prieur soutint son innocence d'une voix ferme et hardie. Matilde suivit son exemple; mais elle trembloit, et sa voix étoit mal assurée. Ayant en vain exhorté Ambrosio à avouer, les inquisiteurs le firent appliquer à la torture. On exécuta l'ordre à l'instant. Le misérable souffrit les tourmens les plus cruels que la barbarie de l'homme ait jamais inventés. Cependant la mort est si terrible pour un coupable, qu'il eut assez de force pour persister dans son désaveu. On redoubla ses souffrances, et on ne se ralentit que lorsque, évanoui à force de douleur, l'insensibilité l'eut soustrait à la rage de ses bourreaux.

On ordonna ensuite de donner la torture à Matilde; mais, épouvantée par ce qu'elle avoit vu souffrir au moine, le courage lui manqua. Elle se jeta à genoux, avoua ses intelligences avec

les esprits infernaux, et convint qu'elle avoit été témoin de l'assassinat d'Antonia. Quant au crime de sorcellerie, elle déclara qu'elle seule en étoit criminelle, et qu'Ambrosio étoit, à cet égard, parfaitement innocent. On ne crut point à cette dernière assertion. Le prieur avoit recouvré ses sens assez tôt pour entendre l'aveu de sa complice. Il étoit trop affoibli par ce qu'il avoit déjà souffert, pour qu'on lui fît subir de nouveaux tourmens. On le renvoya à sa prison, en lui disant qu'aussitôt qu'il auroit repris assez de force, on lui feroit subir un nouvel examen. Les inquisiteurs espéroient qu'alors il seroit moins obstiné. On annonça à Matilde qu'elle expieroit son crime par le feu au prochain *auto-da-fé*. Ses prières ni ses larmes ne purent rien changer à son sort. On l'entraîna de force hors de la salle.

Ambrosio, retourné dans son cachot, éprouvoit dans son corps moins de douleurs que d'angoisses dans son ame. Ses membres disloqués, ses ongles arrachés des mains et des pieds, et ses doigts brisés par la pression des étaux, tout cela n'étoit rien en comparaison de l'agitation de son esprit et de la violence de

ses craintes. Il voyoit, qu'innocent ou coupable, ses juges étoient résolus à le condamner. Le souvenir de ce que lui avoit coûté sa dénégation le faisoit frémir de l'idée d'une nouvelle torture, et le déterminoit presque à avouer ses crimes. Les suites de cet aveu se présentoient alors devant lui, et le rejetoient dans son irrésolution. Sa mort, en ce cas, étoit inévitable, et une mort du genre le plus terrible. Il avoit entendu l'arrêt de Matilde; il ne doutoit pas qu'on ne lui en réservât un semblable. Il frémissoit de la proximité de l'*auto-da-fé*, de l'idée de périr dans les flammes, et de n'échapper à des tourmens passagers, que pour en aller subir d'éternels. Il mesuroit avec effroi l'espace qui le séparoit du tombeau, et ne pouvoit se dissimuler combien il avoit de raison pour craindre la vengeance du ciel. Perdu dans ce labyrinthe de terreurs de tout genre, il auroit bien voulu se réfugier dans le gouffre de l'athéisme; il auroit bien voulu douter de l'immortalité de l'ame, se persuader que ses yeux, une fois fermés, ne se rouvriroient plus, et qu'un même jour anéantiroit son ame avec son

corps. Cette triste ressource même lui étoit interdite. Il avoit l'esprit trop juste, trop éclairé, pour ne pas sentir la fausseté de cette doctrine des scélérats. Il concevoit, et sentoit malgré lui l'existence d'un Dieu. Ces vérités, qui jadis faisoient sa consolation et son espoir, se représentoient à lui plus claires et plus frappantes, et leur souvenir alors étoit un supplice ; elles renversoient toute supposition d'impunité. Dissipées par l'irrésistible clarté de l'évidence, les vaines illusions de la philosophie s'évanouissoient comme un songe.

En proie à des souffrances plus grandes qu'une créature humaine ne semble pouvoir en supporter, il attendoit le jour où il devoit subir son second examen ; il s'occupoit à faire d'inutiles projets pour échapper aux châtimens présens et à venir. Quant aux premiers, il n'y avoit nulle possibilité ; et le désespoir lui faisoit négliger les seuls moyens d'éviter les seconds. En même temps que la raison le forçoit à reconnoître l'existence d'un Dieu, sa conscience coupable le faisoit douter de son infinie miséricorde. Il ne pouvoit croire qu'un pécheur comme lui pût trouver

grace. Ce n'étoit pas par erreur qu'il avoit failli : l'ignorance ne pouvoit lui servir de prétexte. Avant de commettre ses crimes, il les avoit pesés à loisir, il en avoit connu toute l'énormité, et cette conviction ne l'en avoit pas détourné

« Un pardon ! s'écrioit-il dans un accès de rage. — Il n'y a point de pardon pour moi. »

Dans cette horrible persuasion, au lieu de s'humilier dans le repentir, au lieu de déplorer ses fautes, et d'employer le peu d'heures qui lui restoient à conjurer la colère de Dieu, il s'abandonnoit aux transports du désespoir; il s'affligeoit de la punition, et non du crime; il exhaloit sa douleur en vains soupirs, en inutiles lamentations, en malédictions et en blasphêmes. Lorsqu'au peu de jour, qui, à travers les barreaux de sa fenêtre, éclairoit sa chambre, succédoit la clarté douteuse d'une mauvaise lampe, ses terreurs redoubloient, ses idées devenoient plus sombres et plus fâcheuses; il redoutoit l'approche du sommeil; ses yeux, fatigués de veiller et de pleurer, n'étoient pas plutôt fermés, que son imagination

réalisoit les fantômes dont il s'étoit occupé pendant le jour. Il se trouvoit au milieu des sulfureux abymes, dans des fournaises ardentes qu'attisoient des spectres horribles, qui prenoient, l'un après l'autre, plaisir à l'y précipiter. Parmi ces fantômes, il voyoit errer l'ombre d'Elvire et celle de sa fille; elles lui reprochoient leur mort, racontoient ses crimes aux démons épouvantés, et les invitoient à trouver, pour le punir, quelques supplices nouveaux. Ces sinistres objets le poursuivoient pendant tout le temps de son sommeil, et ne le quittoient que lorsque l'excès de sa douleur mettoit fin à son repos. Il se levoit brusquement de la terre sur laquelle il étoit couché, le visage décomposé, les yeux égarés, et le front couvert d'une sueur froide. Une triste réalité remplissoit alors ces illusions affreuses. Il se promenoit à grands pas dans son cachot, contemplant avec horreur l'obscurité qui régnoit autour de lui, et souvent il crioit :

« Oh ! que les nuits d'un criminel sont affreuses ! »

Le jour de son second examen étoit proche. On l'avoit forcé d'avaler des

cordiaux, destinés à lui rendre des forces, et à le mettre en état de soutenir la question plus long-temps. Le soir qui précéda ce terrible jour, ses craintes du lendemain ne lui avoient point permis de dormir : sa frayeur avoit presque éteint ses facultés morales. Enseveli dans une morne stupeur, il étoit assis près d'une table sur laquelle sa lampe étoit posée. Le désespoir lui ôtoit jusqu'à la pensée, et il passa ainsi quelques heures sans pouvoir ni parler, ni se mouvoir, ni réfléchir.

« Lève les yeux, Ambrosio, » lui dit une voix dont le son lui étoit familier.

Le moine surpris jette un triste regard : il aperçoit Matilde. Elle avoit quitté son habit religieux, pour prendre un habit de femme aussi riche qu'élégant. Son vêtement étoit éclatant de pierreries, et ses cheveux étoient retenus par une guirlande de roses. Dans la main droite elle portoit un petit livre. Une vive expression de plaisir brilloit sur tous ses traits; mais il s'y mêloit une sorte de dignité farouche qui en imposoit au moine, et qui tempéroit la joie qu'il éprouvoit à la revoir.

« Vous ici, Matilde ! lui dit-il enfin;

comment y êtes-vous entrée? où sont vos fers? que veut dire cette magnificence, et que signifie cette joie qui éclate dans vos yeux? Nos juges s'appaisent-ils? y a-t-il quelque espoir d'échapper? Répondez-moi, par pitié, et dites-moi ce que je dois craindre ou espérer. »

« Ambrosio, répondit-elle avec une gravité dédaigneuse, j'ai éludé les fureurs de l'inquisition : je suis libre. Quelques instans vont mettre des espaces immenses entre moi et ces cachots. Mais j'ai payé cher ma liberté; je l'ai achetée à un prix terrible. Osez-vous en donner un semblable? Ambrosio, osez-vous franchir sans crainte les bornes qui séparent l'homme des êtres incorporels? Vous vous taisez, vous me regardez avec des yeux inquiets et soupçonneux; je lis dans votre pensée. Vous ne vous trompez pas. Il est vrai, Ambrosio, j'ai tout sacrifié pour la vie et la liberté. Je n'ai plus de prétention au ciel; j'ai renoncé au service de Dieu; je me suis enrôlée sous la bannière de ses ennemis. La chose est sans remède; et s'il m'étoit possible de revenir sur mes pas, je ne voudrois pas le faire.

Ah! mon ami! expirer dans ces affreux supplices, mourir au milieu des malédictions et des injures, endurer les outrages d'une populace furieuse, subir toutes les humiliations de la honte et de l'infamie! qui peut penser, sans frémir, à une pareille destinée? Certes, je me félicite de mon marché; j'ai acquis, au prix d'un avenir douteux et éloigné, un bonheur présent et certain. J'ai conservé une vie que j'allois perdre dans les tourmens, et je me suis procuré le moyen de rendre à mon gré cette vie délicieuse. Les esprits infernaux m'obéissent comme à leur chef. Par leurs soins, je vais passer le reste de mes jours dans l'ivresse de la volupté; je vais jouir sans contrainte de tous les plaisirs des sens; je satisferai tous mes goûts; et s'ils viennent à s'émousser par la satiété, je commanderai à mes esclaves d'inventer de nouvelles jouissances, et de me donner de nouveaux besoins. Je suis impatiente d'exercer mon empire; je brûle de me voir en liberté. Rien n'auroit pu me retenir un instant dans ces tristes demeures, que l'espoir de vous engager à suivre mon exemple. Ambrosio, je vous aime

toujours ; nos fautes, nos périls communs, vous ont rendu plus cher à mon cœur, et je voudrois vous arracher à l'inévitable danger qui vous menace. Appelez donc à votre aide tout ce que vous avez de résolution ; renoncez, pour des avantages prochains et indubitables, à l'espoir d'un salut incertain et difficile, impossible peut-être. Dépouillez-vous des préjugés vulgaires ; abandonnez un Dieu qui vous a abandonné, et élevez-vous à la dignité des êtres supérieurs. »

Elle se tut pour attendre la réponse du moine. Il hésita.

« Matilde, dit-il après un long silence, d'une voix basse et mal assurée, quel prix avez-vous donné pour obtenir votre liberté ? »

Elle lui répondit d'un ton ferme et délibéré :

« Mon ame, Ambrosio. »

« Malheureuse femme ! qu'avez-vous fait ? Vous avez quelques années à vivre ; et après, quels seront vos tourmens ! »

« Homme foible, vous avez une nuit à passer ; et après, quels seront les vôtres ? Vous souvenez-vous de ce que

vous avez déjà souffert? demain vos douleurs seront une fois plus vives. Songez-vous aux horreurs du feu? Dans deux jours on va vous attacher au fatal poteau; que deviendrez-vous alors? Osez-vous donc bien compter sur le pardon de Dieu? vous faites-vous encore illusion sur votre salut? Pensez à vos crimes! pensez à votre libertinage, à votre cruauté, à votre hypocrisie! pensez au sang innocent qui crie vengeance contre vous devant le trône du Seigneur! Et puis croyez à sa miséricorde! flattez-vous encore d'aller au ciel, et d'y nager dans les plaisirs, à l'ombre des bosquets éternels! Insensé! ouvrez les yeux, Ambrosio, et soyez sage. L'enfer vous attend, vous êtes condamné; déjà les abymes enflammés sont ouverts pour vous recevoir au sortir du tombeau. Voulez-vous donc vous presser d'arriver à cet enfer inévitable? voulez-vous hâter votre malheur, au lieu de le reculer? voulez-vous courir au-devant de ces flammes, quand vous pouvez encore, pendant quelque temps, les éviter? C'est de la folie. Non, non! Ambrosio, fuyons plutôt la vengeance

divine, au lieu de l'accélérer; croyez-moi, achetez, par l'effort d'un moment, le bonheur de plusieurs années. Jouissez du présent, et oubliez qu'un avenir nous poursuit.

« Matilde, vos conseils sont dangereux; je ne peux, je n'ose les suivre. Je ne veux point renoncer à mes droits au salut; mes crimes sont grands, mais Dieu est miséricordieux, et je ne désespère point de mon pardon. »

« Voilà donc votre résolution? je n'ai plus rien à dire; je revole vers la joie et la liberté, et je vous abandonne à la mort et aux supplices éternels. »

« Encore un moment, Matilde. Vous commandez aux esprits infernaux; vous pouvez ouvrir les portes de ce cachot, vous pouvez briser mes chaînes; sauvez-moi, je vous en conjure, emmenez-moi de ces terribles lieux. »

« Vous me demandez la seule chose qui me soit impossible. Il ne m'est pas permis de secourir un ecclésiastique ni un serviteur de Dieu. Renoncez à ces titres, et disposez de moi. »

« Je ne veux pas dévouer mon ame à la damnation éternelle. »

« Persistez dans votre obstination;

quand vous serez sur le bûcher, vous reconnoîtrez votre erreur, et, vous repentant trop tard, vous voudrez échapper lorsqu'il ne sera plus temps. Je vous quitte. — Cependant, en cas que la raison vous revienne avant l'heure fatale, apprenez le moyen de réparer votre faute. Je vous laisse ce livre; lisez les quatre premières lignes de la septième page; l'esprit que vous avez déjà vu une fois vous apparoîtra à l'instant. Si vous êtes sage, nous nous reverrons; sinon, adieu pour toujours. »

Elle laissa le livre tomber par terre; un nuage de flamme bleuâtre se répandit autour d'elle; elle fit de la main un signe à Ambrosio, et disparut. L'éclat momentané que les flammes avoient jeté dans le cachot, se dissipant tout à coup, sembla en redoubler l'obscurité. La lampe solitaire donnoit à peine assez de clarté pour permettre au moine de gagner une chaise. Il se jeta sur son siége, se croisa les bras, et, appuyant sa tête sur la table, s'abyma dans des réflexions sans ordre.

Il étoit encore dans cette attitude, lorsque quelqu'un, ouvrant sa porte, le fit sortir de son engourdissement. On le

somma de paroître devant le grand inquisiteur Il se leva, et suivit à pas lents son geolier. Il fut conduit dans la même salle que la première fois, placé devant les mêmes examinateurs, et on lui demanda encore s'il vouloit avouer. Il répéta que, n'ayant commis aucun crime, il n'en avoit point à avouer; mais lorsqu'on eut donné l'ordre de le remettre â la question, lorsqu'il vit les instrumens préparés et les bourreaux prêts, et qu'il se rappela tout le mal qu'on lui avoit déjà fait, tout son courage l'abandonna. Oubliant les suites auxquelles il s'exposoit, et ne songeant qu'à échapper aux douleurs qui le menaçoient, il fit un ample aveu de tout ce qui s'étoit passé. Il avoua, non seulement le crime dont il étoit accusé, mais ceux même dont jamais on ne l'avoit soupçonné. Interrogé sur l'évasion de Matilde, dont on avoit été fort surpris, il avoua qu'elle s'étoit vendue à Satan, et qu'elle étoit redevable de sa fuite à l'esprit malin. Il assura encore ses juges que, quant à lui, il n'étoit jamais entré dans aucun pacte avec les esprits infernaux. Mais de nouvelles menaces de la torture lui firent déclarer

qu'il étoit sorcier, hérétique, et tout ce que voulurent les inquisiteurs. En conséquence de ces aveux, on prononça sur-le-champ sa sentence. On lui dit de se préparer à périr dans l'*auto-da-fé* qui devoit avoir lieu, le même soir, à minuit. On avoit choisi cette heure, dans l'idée que l'horreur des flammes étant augmentée par l'obscurité de la nuit, l'exécution en feroit plus d'effet sur l'esprit du peuple.

Ambrosio, plus mort que vif, fut laissé seul dans son cachot. Le moment où on lui prononça ce terrible arrêt, avoit pensé être celui de sa mort. Il ne pouvoit, sans frissonner, songer à ce qu'il deviendroit le lendemain. Minuit approchoit, et ses terreurs augmentoient. Quelquefois il gardoit un morne silence; dans d'autres momens, il devenoit furieux, se tordoit les mains, et maudissoit le jour où il étoit né. Dans un de ces momens, ses yeux tombèrent sur le don mystérieux de Matilde. A l'instant ses transports se calmèrent; il regarda fixement le livre, le ramassa, puis tout à coup le jeta loin de lui en frémissant. Il se mit à marcher à grands pas dans le cachot, puis s'arrêta. Jetant

de nouveau les yeux sur l'endroit où le livre étoit tombé ; il s'arrêta encore, et le prit une seconde fois. Il resta quelque temps incertain et tremblant, desirant d'essayer le charme, et en redoutant les effets. Il ouvrit le livre ; mais son trouble étoit si grand, qu'il chercha d'abord inutilement la page indiquée par Matilde. Étonné de sa foiblesse, il rappela son courage, tourna la septième page, et commença à lire haut ; mais ses yeux se détournoient souvent du livre, en errant autour de lui, pour y chercher l'esprit qu'il desiroit et qu'il craignoit de voir. Il persista pourtant dans son dessein. D'une voix chancelante et souvent interrompue, il vint à bout de lire les quatre premières lignes de la page.

Elles étoient écrites dans un langage qui lui étoit absolument inconnu. A peine avoit-il prononcé les derniers mots, que l'effet du charme se fit sentir. On entendit un grand coup de tonnerre. La prison fut ébranlée jusque dans ses fondemens ; un éclair brilla dans la chambre ; l'instant d'après, au milieu d'un tourbillon de vapeurs sulfureuses, Lucifer parut devant lui ;

mais il ne se montra pas tel qu'Ambrosio l'avoit déjà vu, lorsque, sur l'invitation de Matilde, il avoit pris, pour le tromper, la forme d'un ange de lumière. Il parut dans toute la laideur qui, depuis sa chûte du ciel, a été son partage. Ses membres brûlés portoient encore les marques de la foudre du Tout-Puissant. Un brun basané s'étendoit sur tous ses traits; de longues griffes armoient ses mains et ses pieds; ses yeux étinceloient d'un feu sombre qui auroit glacé d'effroi le cœur le plus ferme. A ses énormes épaules étoient attachées deux grandes ailes noires; et sur sa tête, au lieu de cheveux, étoient des serpens vivans qui s'agitoient autour de son front avec des sifflemens affreux. D'une main il tenoit un rouleau de parchemin, et de l'autre une plume de fer. Les éclairs brilloient autour de lui; le tonnerre, par des éclats répétés, sembloit annoncer la dissolution de la nature.

Épouvanté d'une apparition si différente de celle qu'il attendoit, Ambrosio, les yeux fixés sur l'esprit malin, ne pouvoit prononcer une parole. Le tonnerre avoit cessé de gronder; un silence absolu régnoit dans la prison.

« Pourquoi suis-je mandé? » dit le démon d'une voix rauque et sourde.

A ces mots, tout trembla. Une violente secousse ébranla la terre : l'on entendit un coup de tonnerre encore plus violent que le premier.

Ambrosio fut long-temps sans pouvoir répondre à la question de l'ange des ténèbres.

« Je suis condamné à mourir, » dit-il enfin d'une voix foible, sentant son sang se glacer dans ses veines toutes les fois qu'il regardoit le terrible étranger : « Sauvez-moi, emportez-moi d'ici. »

« Serai-je payé de ma peine? osez-vous embrasser ma cause? serez-vous à moi, corps et ame? êtes-vous prêt à renoncer à celui qui vous a créé, et qui est mort pour vous? Répondez seulement oui, et Lucifer est à vos ordres. »

« Ne sauriez-vous vous contenter d'un moindre prix? rien ne peut-il vous satisfaire que ma perte éternelle? Esprit, vous en demandez trop. Cependant, tirez-moi de ce cachot; servez-moi pendant une heure, et je serai

à vous pendant mille ans. Cela vous suffit-il ? »

« Non, il faut que votre ame soit à moi, pour toujours à moi. »

« Insatiable démon ! je ne veux pas me condamner à des tourmens éternels ; je ne veux pas renoncer à l'espoir d'obtenir un jour mon pardon. »

« Vous ne voulez pas ? sur quelle chimère reposent donc vos espérances ? Aveugle mortel ! misérable insensé ! n'êtes-vous pas coupable ? n'êtes-vous pas infâme aux yeux des anges et des hommes ? Des crimes de cette espèce peuvent-ils se pardonner ? espérez-vous m'échapper ? Votre sort est déjà décidé. L'Éternel vous a abandonné. Vous êtes marqué dans le livre du Destin pour m'appartenir : il faut que vous m'apparteniez. »

« Cela est faux, Satan ; la bonté de Dieu est infinie, et celui qui se repent obtient son pardon. Mes crimes sont grands ; mais je ne désespère point. Peut-être un jour, lorsqu'ils auront été assez expiés.... »

« Expiés ! est-ce donc pour de pareils crimes qu'est fait le purgatoire ? Espérez-vous que vos péchés soient effacés

par les patenôtres de quelques moines et de quelques dévotes ? Ambrosio, soyez sage. Vous êtes à moi ; vous êtes destiné aux flammes éternelles ; mais vous pouvez éloigner l'instant d'y tomber. Signez ce parchemin ; je vous emporterai hors d'ici, et vous pourrez passer le reste de vos ans dans l'aisance, le repos et la liberté. Jouissez de votre existence : livrez-vous aux plaisirs qui peuvent vous satisfaire ; mais souvenez-vous que votre ame m'appartient au sortir de votre corps, et que je ne me la laisserai pas enlever. »

Le moine se taisoit ; mais ses regards faisoient voir que les mots du tentateur n'étoient pas perdus. La proposition lui faisoit horreur ; d'un autre côté, il se croyoit destiné à l'enfer, et pensoit qu'en refusant les offres du démon, il ne faisoit qu'accélérer des tourmens inévitables. L'esprit malin vit qu'il étoit ébranlé. Il renouvela ses instances. Pour tâcher de fixer son indécision, il lui peignit des couleurs les plus terribles les angoisses de la mort qu'il alloit souffrir. Il profita si bien du désespoir et des craintes d'Ambrosio, qu'il le décida à prendre le parchemin. De sa plume

de fer, il piqua le moine à une veine de la main gauche, et en tira assez de sang pour écrire. La blessure ne fit aucun mal à Ambrosio. Le diable lui remit la plume. Le malheureux plaça le parchemin sur la table qui étoit devant lui, et se prépara à le signer ; puis, soudain il retira sa main, se leva brusquement, et jeta la plume sur la table.

« Que fais-je? » s'écria-t-il. Se tournant ensuite vers l'esprit, avec l'air du désespoir : « Laisse-moi, va-t-en. — Je ne signerai pas ce parchemin. »

« Insolent! s'écria le démon mécontent, et lui lançant des regards propres à le pénétrer d'horreur, c'est ainsi que tu me joues! Hé bien, soit! va mourir dans les supplices; expire dans un accès de rage. Tu apprendras alors à compter sur la bonté de l'Éternel ; mais prends garde de te moquer de moi davantage. Ne me rappelle pas que tu ne sois décidé à accepter mes offres ; si tu me fais revenir une seconde fois pour rien, ces griffes te déchireront en mille pièces. Parle : veux-tu signer le parchemin? »

« Non. Laisse-moi; va-t-en. »

Le tonnerre à l'instant recommença à gronder, et la terre à trembler avec

violence; le cachot retentit de cris horribles; le démon s'enfuit en prononçant mille malédictions.

Dans le premier moment, le moine se réjouit d'avoir résisté aux artifices du séducteur, et triomphé de l'ennemi du genre humain; mais l'heure du supplice approchoit, et les terreurs recommencèrent. Leur courte interruption sembloit leur avoir donné une vigueur nouvelle. Plus le moment étoit proche, plus il craignoit de paroître devant le trône de l'Éternel. Il frissonnoit, en songeant qu'il alloit tomber dans l'abyme de l'éternité; qu'il alloit avoir à soutenir les regards irrités du Dieu juste qu'il avoit tant offensé. L'horloge sonna minuit: c'étoit l'instant où on devoit le conduire au bûcher. En entendant le premier coup, le prieur sentit tout son sang s'arrêter. La mort et la douleur sembloient résonner dans chacun des onze autres coups. Il crut voir arriver les archers, et sitôt que l'horloge eut fini de sonner, il saisit dans un mouvement de désespoir le magique volume; il l'ouvrit, en tourna rapidement les feuillets jusqu'à la septième page; et, comme s'il eût craint de se donner le

temps de réfléchir, il parcourut à la hâte les quatre lignes fatales. Lucifer, aussi terrible qu'à sa première visite, parut à l'instant devant lui.

« Vous m'avez appelé, dit Satan; êtes-vous devenu sage? acceptez-vous mes conditions? vous les connoissez déjà. Renoncez à tous vos droits à la rédemption. Abandonnez-moi votre ame, et je vous emporte à l'instant de ce cachot. Il est encore temps, décidez-vous, ou il va être trop tard. Voulez-vous signer le parchemin? »

« Il le faut bien. — J'y suis forcé. — J'accepte vos conditions. »

« Signez le parchemin, » reprit le démon d'un ton joyeux.

Le contrat et la plume sanglante étoient sur la table. Ambrosio s'en approcha; il se prépara à signer son nom. Un instant de réflexion le fit hésiter.

« Écoutez, dit le tentateur, on vient; dépêchez-vous; signez le parchemin, et sur-le-champ je vous emporte. »

On entendoit venir, en effet, les archers qui devoient conduire Ambrosio au bûcher. Le bruit de leurs pas décida le moine.

« Que porte cet écrit? » dit-il.

« Il me donne votre ame pour toujours et sans réserve. »

« Que dois-je recevoir en échange? »

« Ma protection, et l'évasion du cachot. Signez, et je vous enlève. »

Ambrosio prit la plume; il la mit sur le parchemin. Le courage lui manqua encore; il sentit son cœur glacé d'une terreur secrète, et jeta encore une fois la plume sur la table.

« Homme lâche et stupide, s'écria le diable furieux, finissez ces sottises: signez l'écrit à l'instant, ou je vous sacrifie à ma colère. »

Dans ce moment on tira les verroux de la porte extérieure: le prisonnier distingua le bruit des chaînes; il entendit tomber la lourde barre: les archers étoient sur le point d'entrer. Poussé jusqu'à la frénésie par l'urgence du péché, frémissant de l'approche de la mort, épouvanté par les menaces du démon, et ne voyant point d'autre moyen d'échapper à sa perte, le misérable céda. Il signa le contrat fatal, et le remit entre les mains du mauvais esprit, dont les yeux, en le recevant, étincelèrent d'une maligne joie.

« Tenez, dit le malheureux; à pré-

sent sauvez-moi ! emmenez-moi d'ici ! »

« Un moment ; renoncez-vous librement et absolument à votre Créateur et à son fils ? »

« Oui, oui, j'y renonce. »

« M'abandonnez-vous votre ame pour toujours ? »

» Pour toujours. »

« Sans réserve, sans subterfuge ? sans recours futur à la miséricorde divine ? »

La dernière chaîne tomba de la porte du cachot ; on entendit la clé entrer dans la serrure.

« Je suis à vous irrévocablement et pour toujours, s'écrie le moine égaré par la frayeur. J'abandonne tout droit à la rédemption ; je ne connois plus de pouvoir que le vôtre. Écoutez, écoutez : les voilà qui entrent ! Sauvez-moi donc ; emportez-moi. »

« J'ai vaincu ; vous êtes à moi sans retour, et je remplis ma promesse. »

Pendant qu'il parloit, la porte s'ouvrit. A l'instant, le démon saisit un des bras d'Ambrosio, étendit ses larges ailes, et s'éleva avec lui dans les airs. La voûte s'ouvrit pour les laisser passer, et se ferma lorsqu'ils furent hors du cachot.

Cependant le geolier fut étrangement surpris de ne plus trouver son prisonnier : quoique ni lui ni les archers ne fussent entrés assez tôt pour voir le moine s'échapper, une odeur de soufre, répandue dans le cachot, leur apprit assez à qui il devoit son évasion. Ils se hâtèrent de faire leur rapport au grand inquisiteur. Bientôt le bruit se répandit dans la ville qu'un sorcier avoit été emporté par le diable. Pendant quelques jours tout Madrid ne parla d'autre chose. Peu à peu on cessa de s'en entretenir; d'autres événemens survinrent, et occupèrent à leur tour la conversation. Bientôt Ambrosio fut aussi oublié que s'il n'eût jamais existé.

Tandis que cela se passoit, le moine, soutenu par son guide infernal, traversoit les airs avec la rapidité d'une flèche; au bout de quelques momens il se trouva déposé sur le bord du précipice le plus escarpé de la Sierra Morena.

Quoique arraché des griffes de l'inquisition, Ambrosio ne goûtoit point le bonheur d'être libre. Le funeste contrat pesoit sur son imagination : tout ce qui lui étoit arrivé lui avoit fait tant d'impression, que son ame en étoit boule-

versée. Les objets qui l'environnoient, et que la lune, brillant de temps à autre au travers des nuages, lui permettoit d'entrevoir, n'étoient pas propres à lui inspirer le calme dont il avoit si grand besoin; le désordre de son imagination s'augmentoit par celui des lieux où il se trouvoit. Il ne voyoit de tous côtés que sombres cavernes, que rochers escarpés, s'élevant les uns au-dessus des autres, et cachant leurs sommets dans les nues. Quelques arbres solitaires étoient dispersés de loin en loin; le vent passant avec peine au travers de leur épais feuillage, faisoit entendre un sifflement monotone, qu'accompagnoit, par intervalles, l'aigre cri des aigles nourris dans ces déserts; les torrens, gonflés par la fonte des neiges, mugissoient en se précipitant dans les abymes, et venoient se répandre dans un lac étroit dont les profondes eaux réfléchissoient les rayons de la lune au pied du rocher sur lequel étoit Ambrosio. Le misérable jeta autour de lui des yeux étonnés. A ses côtés étoit son sinistre conducteur, qui lançoit sur lui des regards de malice, de joie et de mépris.

« Où m'avez-vous conduit? dit enfin

le moine d'une voix tremblante; pourquoi suis-je dans ces tristes lieux? Emmenez-moi, conduisez-moi vers Matilde. »

L'esprit, sans répondre, continua à le contempler en silence.

« Je l'ai donc en ma puissance, ce modèle de piété, cet être sans reproche, ce mortel qui mettoit ses vertus sublimes de niveau avec celles des anges! Il est à moi irrévocablement, éternellement à moi! Compagnons de mes malheurs, puissances de l'enfer, combien vous serez flattés de ma conquête! »

Il s'arrêta; puis, s'adressant au moine :

« Vous conduire vers Matilde! continua-t-il en répétant les paroles d'Ambrosio : misérable! vous serez bientôt avec elle, vous méritez bien d'être placé près d'elle; car l'enfer n'a pas de plus grand pécheur que vous. Ecoutez, Ambrosio, je vais vous dévoiler vos crimes : vous avez versé le sang de deux innocentes. Antonia et Elvire ont péri de votre main. Cette Antonia que avez avez violée, étoit votre sœur; cette Elvire que vous avez tuée, c'étoit

votre mère. — Tremblez, odieux hypocrite, cruel parricide, ravisseur incestueux ; tremblez de l'étendue de vos forfaits. Et c'est vous qui vous croyez à l'épreuve des tentations, au-dessus des foiblesses humaines, et exempt de vices et d'erreurs! L'orgueil est-il donc une vertu? L'humanité n'est-elle pas un vice? Apprenez, homme petit et vain, que je vous avois depuis long-temps désigné pour devenir ma proie ; je voyois que vous n'étiez vertueux que par vanité, et non par principe ; et j'ai saisi le moment propice pour vous séduire. J'avois observé votre aveugle idolâtrie pour le portrait de la Madone : je commandai à un esprit du second ordre, mais adroit et rusé, de prendre une figure semblable à ce portrait ; vous cédâtes facilement aux artifices de Matilde : votre vanité fut touchée de ses flatteries ; votre luxure n'attendoit qu'une occasion pour se montrer ; vous tombâtes aveuglément dans le piége, et vous commîtes sans scrupule une faute que, dans un autre, vous blâmiez sans pitié. J'avois peine à vous proposer des crimes aussi vite que vous les commettiez. C'est moi qui ai placé Matilde sur

votre chemin ; c'est moi qui vous ai aidé à entrer dans la chambre d'Antonia ; c'est moi qui vous ai mis à la main le poignard avec lequel vous avez assassiné votre sœur ; c'est moi aussi qui, dans un songe, avertis Elvire de vos desseins sur sa fille ; et, vous empêchant ainsi de profiter du sommeil d'Antonia, vous forçai d'ajouter le meurtre et l'inceste à la liste de vos crimes. Ecoutez ! écoutez ! Ambrosio, si vous m'aviez résisté une seule minute de plus, vous auriez sauvé votre corps et votre ame. Les gardes que vous avez entendus à la porte de votre prison, venoient pour vous signifier votre grace : mais j'avois déjà vaincu ; mon projet étoit consommé. Vous êtes à moi ; le ciel lui-même ne peut vous arracher de mes mains. N'espérez pas que votre repentir annulle un jour notre marché ; le voilà signé de votre sang : vous avez abandonné toute prétention à la miséricorde divine, et rien ne peut vous rendre des droits auxquels vous avez si formellement renoncé. Croyez-vous que vos arrière-pensées m'aient échappé ! Non, non ! je les connois toutes : vous comptiez bien avoir encore le

temps de vous repentir. J'ai vu votre artifice, j'en connoissois l'erreur, et j'ai pris plaisir à tromper le trompeur; vous êtes à moi sans retour : je suis pressé de jouir de ce qui m'appartient; vous ne quitterez point vivant ces montagnes. »

Pendant ce discours, Ambrosio, stupide d'étonnement et de crainte, n'avoit pas osé parler. Ces derniers mots le réveillèrent.

« Je ne quitterai pas vivant ces montagnes! Perfide, que voulez-vous dire? Avez-vous oublié notre marché? »

L'esprit malin répondit par un sourire de dédain.

« Notre marché! Nai-je pas rempli mon engagement? vous ai-je promis autre chose que de vous sauver de votre prison? ne l'ai-je pas fait? n'êtes-vous pas en sûreté contre l'Inquisition, en sûreté contre tout le monde, excepté contre moi? Insensé que vous fûtes de vous fier au Diable : pourquoi n'avez-vous pas stipulé, pour avoir la vie, le pouvoir et le plaisir? je vous les aurois accordés alors. A présent, vos réflexions viennent trop tard.... Scélérat, prépa-

rez-vous à la mort; vous n'avez pas long-temps à vivre. »

A cet arrêt, le malheureux accablé tomba sur ses genoux, et leva les mains au ciel. Le malin lut dans sa pensée, et la prévint.

« Quoi! s'écria-t-il, lui jetant un regard de fureur, osez-vous bien encore implorer la miséricorde de Dieu? Allez-vous feindre le repentir et recommencer le rôle d'hypocrite? Misérable, abandonnez tout espoir de pardon. Voilà comme je m'assure de ma proie. »

Parlant ainsi, il enfonça ses griffes dans la tonsure du prieur, et s'enleva avec lui de dessus le rocher. Les cris d'Ambrosio retentirent au loin dans la montagne. Le démon s'élevoit rapidement. Parvenu à une hauteur immense il lâcha sa victime. Le moine, abandonné dans les airs, vint tomber sur la pointe alongée d'un rocher : il roula de précipice en précipice, jusqu'à ce que, brisé, froissé, mutilé, il s'arrêtât sur le bord d'une rivière. La vie n'étoit pas encore éteinte dans son corps déchiré. Vainement il essaya de se relever, ses membres disjoints et rompus lui refusèrent leur office; il ne put

quitter le lieu où il étoit tombé. Le soleil venoit de paroître sur l'horizon : ses rayons brûlans tomboient à plomb sur la tête du pécheur expirant; des millions d'insectes, éveillés par la chaleur, vinrent sucer le sang qui couloit des blessures d'Ambrosio. Il ne pouvoit se mouvoir pour les chasser. Ils s'acharnèrent sur ses plaies, lui en firent de nouvelles, le couvrirent de leur multitude, et lui firent souffrir autant de supplices que de morsures. Les aigles de la montagne déchirèrent sa chair en lambeaux, leurs becs crochus arrachèrent les prunelles de ses yeux. Dévoré d'une soif ardente, il entendoit le murmure des eaux coulant à ses côtés, et ne put jamais se traîner vers la rivière. Aveugle, furieux, désespéré, exhalant sa rage en exécrations et en blasphêmes, maudissant son existence, et pourtant, redoutant la mort qui devoit le livrer à des tourmens plus grands encore, il languit ainsi pendant six jours entiers. Le septième, il s'éleva une tempête ; les vents en fureur ébranlèrent les rochers et renversèrent les forêts : les cieux se couvrirent de nuages enflammés; la pluie en torrens inonda la

terre ; la rivière grossie surpassa ses rives ; les flots gagnèrent le lieu où étoit Ambrosio, et leur cours entraîna vers l'Océan le cadavre du malheureux moine.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE PH. HARDY,
rue Saint-Jacques, n° 71.



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 049094201